

Benito Pérez Galdós

Episodes Nationaux

Cadix

(VIII)



Colección Letras Universales

Traduction de Daniel Gautier

Cádiz Traducción de Daniel Gautier



Cet ouvrage a été publié avec une subvention du Ministère de la Culture de L'Espagne.



ISBN 978-84-16250-06-6

Depósito legal M-23669-2014

Composición: *Taller Isidora Ediciones*

Printed in Spain: *Safekat S.L*

Diseño de cubierta: *Safekat S.L*

3 Rue de L'Ermitage 3 79 510

Sanzay Argenton les Vallés France

C/Corte de Faraón 7 Bº D 28041 España

Director de Colección *Episodes Nationaux*: Rosa Amor del Olmo

isidoraedicionesoficial@gmail.com

www.isidora-internacional.com.es

Cadix Traduction de Daniel Gautier
Benito Pérez Galdós

Episodes Nationaux

Cadix

(VIII)



Colección Letras Universales

Traduction de Daniel Gautier

Cádiz Traduction de Daniel Gautier

Episodios Nacionales

traducidos al francés por Daniel Gautier

Primera Serie

Títulos

Trafalgar

La Corte de Carlos IV

El 19 de marzo y el 2 de mayo

Bailén

Napoleón en Chamartín

Zaragoza

Gerona

Cádiz

Juan Martín el Empecinado

La batalla de Arapiles

- I -

Un matin du mois de février 1810, je dus sortir de l'île, où j'étais en garnison, pour aller à Cadix, obéissant à un avis aussi discret que bref, qu'une certaine dame eut la bonté de m'envoyer. Le jour était beau, clair, joyeux, un jour d'Andalousie. Je parcourus avec d'autres compagnons, qui marchaient vers le même lieu sinon avec le même but, sur le long isthme qui sert de lien entre Cadix et le continent ; nous examinâmes les admirables travaux de Torregorda, la Cortadura et Puntales ; nous parlâmes avec les moines et les personnes sérieuses qui travaillaient aux fortifications ; nous discutâmes pour savoir si on apercevait clairement ou non la position des Français de l'autre côté de la baie ; nous prîmes des pots dans la taverne de Poenco, près de la Puerta de Tierra et finalement, nous nous séparâmes sur la place San-Juan-de-Dios, pour s'en aller chacun à son poste. Je répète qu'on était en février et, même si je ne peux préciser le jour, oui, j'affirme qu'on était au début de ce mois car la fameuse petite phrase était encore toute fraîche : "La ville de Cadix, fidèle aux principes pour lesquels elle a prêté serment, ne reconnaît d'autre Roi que monsieur don Fernando VII. Le 6 février 1810."

Quand j'arrivai à la rue Verónica, chez doña Flora, celle-ci me dit :

- Mon petit monsieur, madame la comtesse est très impatiente, on sait bien que vous vous êtes distraits à regarder les *majas* qui vont faire leur tapage chez monsieur Poenco à Puerta de Tierra !

- Madame, lui répondis-je, je vous jure qu'en dehors de Pepa Hígados, *la Churriana*, et María de las Nieves, celle de Séville, il n'y en avait pas d'autres chez Poenco. Je prends aussi Dieu à témoin, nous ne nous sommes arrêtés qu'une heure afin de ne pas être traités d'impolis et de mauvais gentilshommes.
- J'aime le culot avec lequel tu dis ça, s'écria doña Flora, en colère. Mon petit monsieur, la comtesse et moi, nous étions très fâchées avec vous, oui monsieur. Depuis le mois dernier où mon ami a réussi à recueillir à Puerto de Santa María cette brebis égarée, vous n'êtes venu nous visiter qu'une ou deux fois, préférant, à vos heures de flânerie et de détente, la compagnie des soldats et des filles de joie à la fréquentation de personnes sérieuses et délicates si nécessaire à un jeune homme sans expérience. Que serais-tu, tendre enfant, lancé si jeune dans les tourbillons du monde, ajouta-t-elle tout à coup adoucie et sur un ton de confiance, si nous, prises de pitié devant ton orphelinat, nous ne t'avions protégé et soigné, redonnant des forces tout autant à ce petit corps, par de petits plats sains et savoureux, qu'à cette âme par de sages conseils ! Malheureux enfant... Bon, finis les reproches, galopin. Tu es pardonné, dorénavant, arrête de reluquer ces demoiselles dévergondées qui vont chez Poenco et tu comprendras tout ce qu'est une honnête et sage fréquentation de personnes de poids et de bon jugement. Allez, dis-moi ce que tu veux pour déjeuner. Tu vas rester là jusqu'à demain ? As-tu quelque blessure, un bleu à l'âme, une éraflure, pour que je te soigne tout de suite ? Si tu veux dormir là, tu sais que près de ma chambre, il y a une petite chambrette très jolie.

Ceci dit, doña Flora développait devant mes yeux, dans toute sa splendeur et étendue, le spectacle de gestes, clins d'œil, grimaces drôles, moues amusées, sourcils levés, avancées des lèvres et autres signes du langage muet, qui sur un visage poudré et aux cent espèces de fards, servait à donner une plus grande force aux mots. Après lui avoir fait mes excuses, elle commença, mi-sérieuse, mi-blagueuse, à dicter des ordres sévères pour la mise en œuvre de mon déjeuner, assommant toute la maison et aussitôt, madame la comtesse, qui avait entendu la précédente litanie, apparut se retenant de rire.

- Elle a raison, dit-elle après nous être salués ; monsieur don Gabriel est un gringalet sans principe et mon amie ferait bien de le remettre dans le droit chemin. En voilà des manières de regarder les belles filles ! A-t-on vu plus grande insolence ? Un petit galant qui devrait être à l'école ou attaché à une personne sensée et rangée qui lui serait un trésor de bons conseils... Comment comprendre ? Doña Flora, punissez-le, dirigez son cœur sur le chemin des sentiments... prudents et grandioses et inculquez-lui le respect que tout gentilhomme doit avoir envers les vénérables monuments de l'antiquité.

Pendant qu'elle disait cela, doña Flora avait apporté de longues pièces de damas jaune et rouge et, aidée par sa demoiselle, commença à en couper quelques-uns en dalmatiques ou pourpoint à l'ancienne, qu'elles bordaient ensuite d'un galon d'argent. Comme elle était très vaniteuse et extravagante dans son habillement, je crus que doña Flora préparait pour son propre corps ces vêtements-là ; mais ensuite, je m'aperçus, en voyant le grand nombre, que c'étaient des éléments de figurants de théâtre, de défilé ou quelque chose de ce genre.

- Quelle fainéante vous êtes, Madame la Comtesse ! dit doña Flora, et comment, ayant la main si agile pour la couture, vous ne m'aidez pas à faufler tous ces uniformes pour *la Croisade de l'Evêché de Cadix*, qui va être la terreur de la France et du Roi Joseph ?
- Moi, je ne travaille pas à ces mascarades, mon amie, reprit mon ancienne maîtresse et, au lieu de me piquer les mains avec l'aiguille, je préfère m'occuper à faire ce que je fais, aux vêtements de ces pauvres soldats qui doivent venir avec Alburquerque de Estrémadure, si défaits et déguenillés qu'ils font peine à voir. Ceux-ci comme les autres, mon amie doña Flora, vont mettre les Français dehors, si jamais on les met dehors, et non ces bonshommes de *la Croisade*, avec leur don Pedro del Congosto en tête, le plus fou de tous les fous de la terre, ceci dit avec toutes mes excuses pour sa tendre Dulcinée.
- Ma petite, ne dites pas de telles choses devant ce jeune sans expérience, fit remarquer doña Flora avec une satisfaction mal dissimulée ; car il pourrait croire que l'illustre chef de *la Croisade*, pour qui je donne ces effets, a eu avec moi plus que des relations d'une affection très pure et jamais tachée de ce que don Quichotte appelait d'*incitatives manières*. Monsieur don Pedro m'a connue à Vejer chez mon cousin don Alonso et, depuis lors, il s'est épris de moi de telle façon que plus aucune autre femme d'Andalousie ne l'intéresse plus que moi. Depuis cet instant jusqu'à maintenant, son attachement pour moi est chaque fois plus fin, plus spirituel, plus sublime, en termes tels que qu'il ne me l'a jamais manifesté autrement qu'en paroles très respectueuses, craignant de m'offenser et, durant toutes les années où nous nous sommes connus, il ne m'a jamais touché une

seule fois la pointe des doigts. Ça a fait jaser beaucoup de gens, par ici, qui supposaient qu'on allait contracter mariage ; en plus, si moi, j'ai toujours détesté tout ce qui peut être affaire d'homme, monsieur don Pedro, lui, devient rouge comme une tomate quand on lui en parle parce qu'il voit dans ces parlottes, une offense directe à sa pudeur et à la mienne.

- Don Pedro, avec ses soixante ans passés, dit Amaranthe en riant, n'est pas non plus l'homme adéquat pour une femme fraîche et bien portante comme vous, mon amie. Et puisqu'il s'agit de cela, même si mes paroles vont vous paraître irrespectueuses et peut-être même impudiques, vous devriez vous presser de prendre état pour ne pas laisser s'éteindre une si bonne caste comme celle des Gutiérrez de Cisniega ; et pour ce faire, vous devez chercher un homme à propos, non pas bien sûr un vieux canasson au cœur sec comme don Pedro mais un chiot bien tendre qui mette de la joie dans la maison, un jeune, par exemple, ce Gabriel qui nous écoute, il se considérerait bien servi s'il réussissait à porter sur ses épaules une si douce charge comme la vôtre.

Moi qui déjeunais pendant ce charmant dialogue, je ne pus que montrer mon accord sur tout et pour toutes les informations d'Amaranthe ; doña Flora, en me servant avec cette délicatesse et cette amabilité singulière, parla ainsi :

- Mon Dieu, mon amie, que de mauvaises choses vous montrez à ce pauvre enfant, qui a la chance de ne connaître encore que la tactique du "en colonne par quatre" ! A quoi bon lui faire de fausses promesses sur... ? Gabriel, n'en tiens pas compte. Attention à ne pas exagérer et, mal instruit par cette friponne de

comtesse, ne va pas te laisser aller maintenant à des propos galants et ne va pas tomber dans les soupirs pour fondre en larmes. Les enfants à l'école. Elle en a de ces idées, cette Amaranthe ! Ma chère amie, le jeune homme est-il de bronze ?... Sa chance consiste à ce qu'il est en contact avec des personnes au bon caractère comme moi, qui sais comprendre les divagations propres à la jeunesse, et je suis avertie contre les élans véhéments autant que contre les pièges de l'ennemi. Du calme et de la tranquillité, Gabriel, et attends avec patience le sort que Dieu destine à ses créatures. Attends oui, mais sans fougue, sans exaltations, sans folies juvéniles, car rien ne va mieux à un jeune homme délicat et galant que la circonspection. Et apprends de ce monsieur don Pedro del Congosto, apprends de lui ; regarde-toi dans le miroir de son respect, de sa sévérité, de son aplomb, de son impassible platonisme jamais troublé ; observe comment il refrène ses passions, comment il refroidit les ardeurs de ses pensées par la civilité étudiée des mots ; comment il concentre, dans l'idée, son affection et met un frein à ses mains, un bâillon à sa langue et des chaînes à son cœur qui veut sortir de sa poitrine.

Amaranthe et moi, nous faisons des efforts pour ne pas éclater de rire. Soudain, on entendit un bruit de pas et la demoiselle entra annoncer la visite d'un gentleman.

- C'est l'Anglais, dit Amaranthe. Allez vite l'accueillir.
- J'y vais de ce pas, mon amie. Je vais voir si je peux vérifier quelque chose que vous désirez savoir.

Cadix Traduction de Daniel Gautier

Nous restâmes seuls, la comtesse et moi, un long moment, pouvant sans témoins parler tranquillement de ce que le lecteur verra ensuite s'il a de la patience.

- Gabriel, me dit-elle, je t'ai appelé pour te dire qu'hier, dans une petite embarcation venue de Carthagène, est arrivé à Cadix l'incomparable don Diego, comte de Rumblar, fils de notre parente, la monumentale et grandiose madame doña María.
- Je me doutais bien, répondis-je, que ce dévoyé débarquerait ici. Il n'a pas en sa compagnie un *majo* des Vistillas ou un certain courtisan des réunions nocturnes de monsieur Mano de Mortero ?
- Je ne sais pas s'il est venu seul ou s'il vient avec sa cour. Ce que je sais, c'est que sa maman a accueilli avec beaucoup de plaisir l'apparition de son petit et que ma tante, soit pour me mortifier ou parce que réellement elle a trouvé du changement dans le jeune homme, a dit, hier, devant toute la famille : "Si monsieur le comte se comporte bien et s'il est un homme raisonnable, il obtiendra nos félicitations et deviendra digne de la plus douce récompense que peuvent lui offrir deux familles désireuses de n'en former qu'une seule."
- Madame la Comtesse, moi, à votre place, je me moquerais bien de don Diego et des mortifications de toutes les impertinentes marquises aux cheveux blancs et aux quartiers de noblesse qui courent le monde.
- Ah ! Gabriel ; on peut dire ça ; mais toi, tu dois bien comprendre ce qui m'arrive, s'écria-t-elle, peinée. Comprendras-tu qu'ils s'obstinent à faire en sorte que ma fille n'ait pour moi aucune affection ? Pour y parvenir, ils ont commencé à l'écartier de moi, définitivement. Depuis plusieurs jours, ils ont décidé carrément qu'elle ne viendrait plus aux réunions dans cette maison et elles ne me reçoivent plus dans la leur.

De sorte que ma fille finira par ne plus m'aimer. La malheureuse n'y est pour rien, elle ignore que je suis sa mère, elle me voit peu, elle les entend, elles, plus souvent que moi... Va savoir ce qu'elles peuvent dire pour qu'elle me hâisse ! Dis-moi, n'est-ce pas pire que tous les châtements possibles dans ce monde ; dis-moi si je n'ai pas raison d'être morte de jalousie, oui, et la pire, la plus douloureuse et la plus désespérante qui puisse déchirer le cœur d'une femme. Voir que des personnes égoïstes veulent m'enlever ce qui est à moi et me priver de l'unique consolation de ma vie me rend si pleine de rage que je serais capable d'actions indignes d'une femme de ma catégorie et de mon nom.

- Votre situation, lui dis-je, n'est pas si triste ni si désespérée que vous la dépeignez. Vous pouvez réclamer votre fille et l'emmener avec vous pour toujours.
- C'est difficile, très difficile. Ne vois-tu pas qu'apparemment et selon la loi, je manque de droits pour réclamer de l'avoir à mes côtés ? Elles m'ont juré une guerre à mort. Elles ont fait tout leur possible pour m'exiler, n'hésitant pas à me dénoncer même comme *afrancesada*¹. Il y a peu, comme tu sais, elles ont projeté de partir pour le Portugal sans m'en parler et, si j'ai empêché cela en me présentant cette nuit-là en ta compagnie, il a fallu que je les menace d'un grand scandale pour qu'elles arrêtent. La Rumblar m'a voué une haine profonde depuis qu'elle a appris que j'étais opposée à ce qu'elle épouse son fils, cette canaille. Ma tante, avec ses idées de dignité de la maison et de l'honneur de la famille, me mortifie plus encore que

¹ Partisane de Napoléon et des Français pendant la guerre d'indépendance.

l'autre de son courroux, dont le seul mobile est une avarice démesurée. Si j'étais à Madrid où mes nombreuses relations m'offrent d'abondants recours pour tout, je vaincrais peut-être tous ces grands obstacles ; mais nous voilà à Cadix, dans une ville pratiquement assiégée où j'ai peu d'amis, tandis que ma tante et la Rumblar, à cause de son espagnolisme exagéré, comptent sur la faveur de toutes les personnes de pouvoir. Imagine qu'on m'oblige à embarquer, qu'on m'exile, que, durant mon absence forcée, on trompe la pauvre jeune fille et on la marie de force, imagine que cela arrive...

- Oh ! Madame, m'écriai-je avec véhémence, cela n'arrivera pas tant que vous et moi serons vivants, nous empêcherons cela. Parlons-en à Inès, révélons-lui ce qu'elle devrait savoir...
- Dis-le-lui, toi, si tu oses...
- Eh bien, comment n'oserais-je pas ?...
- Je dois te prévenir qu'il y a une autre chose que tu ignores, Gabriel ; une chose qui peut-être va te faire de la peine, mais tu dois le savoir... Crois-tu conserver sur elle l'ascendant que tu as eu, il y a un certain temps, et que tu l'as conservé même après avoir changé si brusquement de fortune ?
- Madame, répondis-je, je ne peux concevoir avoir perdu cet ascendant. Excusez-moi de ma vanité.
- Malheureux garçon ! me dit-elle sur un ton de douce compassion. La vie est faite de mille transformations douloureuses et celui qui croit en la pérennité des sentiments qui l'arrangent est comme le naïf qui, en voyant les nuages à l'horizon, pense que ce sont des montagnes jusqu'à ce qu'un rayon de lumière les défigure ou un souffle de vent les chasse. Voilà deux

ans, ma fille et toi, vous étiez deux enfants déshérités et abandonnés. L'appartement où vous viviez et le malheur commun augmentant le penchant naturel ont fait que vous vous êtes aimés. Ensuite tout a changé. Pourquoi répéter ce que tu sais si bien ? Inès, dans sa nouvelle position n'a pas voulu oublier le fidèle compagnon de son infortune. Beau sentiment que personne plus que moi n'a su apprécier à sa juste valeur ! Profitant de cela, j'en suis presque arrivée à le tolérer et à l'autoriser, poussée par le dépit et l'envie de mortifier ma parente orgueilleuse ; mais je savais que ce coup de cœur d'enfance allait finir avec le temps et l'éloignement. C'est bien ce qui s'est passé.

J'entendis avec stupeur les paroles de la comtesse, qui répandaient de denses noirceurs devant mes yeux. Mais la raison m'indiquait que je ne devais pas donner entièrement crédit aux mots d'une femme si experte en ingénieux mensonges et j'attendis, faisant croire que je me soumettais à son opinion et à ma déception.

- Tu te rappelles la nuit où nous nous sommes présentés ici après être venus de Puerto de Santa María ? Doña Flora nous a reçus dans cette salle même. Nous avons appelé Inès, elle t'a vu, elle t'a parlé. La pauvre petite était si troublée qu'elle n'a pas réussi à répondre directement à ce que tu lui as dit. Indubitablement, elle garde de toi un noble et fraternel sentiment ; mais rien de plus. Tu ne l'as pas compris ? Tes yeux et tes oreilles n'ont pas trouvé l'élément qui fait qu'Inès ne t'aime plus ?
- Madame, répondis-je, perplexe, cet instant fut si bref et vous m'avez supplié si vite de quitter la maison que je n'ai rien observé qui m'ait déplu.

- Eh bien oui, tu peux le croire. Moi, je sais qu'Inès ne t'aime plus, affirma-t-elle avec une telle fermeté que ma belle interlocutrice en devint, un instant, haïssable.
- Vous le savez ?
- Oui, je le sais.
- Peut-être que vous vous trompez.
- Non ; Inès ne t'aime plus.
- Pourquoi ? demandai-je brusquement et avec aigreur.
- Parce qu'elle en aime un autre, me répondit-elle avec calme.
- Un autre ! m'écriai-je, si étonné que pendant un long moment je ne me rendis pas compte de ce que je ressentais. Un autre ! Ce n'est pas possible, Madame la Comtesse. Et qui est cet autre ? Nous devons le savoir.

Ceci dit, dans mon for intérieur, des espèces de couleuvres se tordaient, me saignaient le cœur en me mordant, en le serrant dans des nœuds étroits. Je voulais montrer de la sérénité ; mais mes mots balbutiants et une certaine suffocation invincible de mon souffle découvraient la faiblesse de mon esprit déchu du sommet de son grand orgueil.

- Tu veux le savoir ? Je vais te le dire. C'est un Anglais.
- Celui-là ? demandai-je en sursautant et en montrant la salle où résonnait au loin l'écho des voix de doña Flora et de son visiteur.
- Celui-là même !
- Madame, ce n'est pas possible ! vous vous trompez, m'écriai-je, sans pouvoir contenir ma colère ardente qui se répandait en moi comme un subit incendie, je n'admettais pas de raison pour la réfréner, ni de civilité pour la réprimer. Vous vous moquez de moi ; vous

m'humiliez et me foulez à vos pieds comme vous l'avez toujours fait.

- Quelle furie tout à coup ! me dit-elle en souriant. Calme-toi et ne sois pas sot.
- Pardonnez-moi si je vous ai offensée par ma brusque réponse, dis-je en me reprenant ; mais je ne peux croire ce que je viens d'entendre. Tout ce qu'il y a en moi, qui parle et palpite avec des signes de vie, proteste contre une telle idée. Si elle-même me le dit, je le croirai ; sinon non. Je suis un aveugle stupide peut-être, ma chère Madame, mais je déteste la lumière qui pourrait me faire voir la solitude épouvantable que vous me mettez devant les yeux. Vous ne m'avez pas dit qui est cet Anglais, ni sur quoi vous vous fondez pour penser...
- Cet Anglais est venu ici, il y a six mois, pour en accompagner un autre qui s'appelle lord Byron, lequel est parti pour le Levant peu de temps après. Celui qui est là s'appelle lord Gray. Tu veux en savoir plus ? Tu veux savoir sur quoi je me fonde pour penser qu'Inès l'aime ? Il y a mille indices qui ne trompent pas et qui ne trompent pas une femme d'expérience telle que moi. Et cela t'étonne ? Tu es un garçon sans expérience, tu crois que le monde est fait pour ton plaisir et ta satisfaction. C'est tout le contraire, mon garçon. Sur quoi te fondais-tu pour espérer qu'Inès t'aimerait toute sa vie, luttant contre l'absence qui, à cet âge, est la même chose que l'oubli ? Eh bien, ce n'était pas rien ce que tu demandais en réalité ! Tu sais que tu es bien naïf ? Penser que les années et les années passent et qu'elle t'aimerait toujours... Allons, tout ce que tu veux. Il faut que tu t'habitues à croire qu'il y en a d'autres en dehors de toi, d'autres hommes dans le

monde, et que les filles ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Par ces mots qui enfermaient une profonde vérité, la comtesse me tuait. J'avais l'impression que mon âme était une belle toile et qu'elle la découpait de ses fins ciseaux en petits morceaux pour les jeter à tous vents.

- Eh bien, oui ! Il s'est passé beaucoup de temps, poursuivit-elle. Cet Anglais est apparu à Cadix ; il nous a rendu visite. Aujourd'hui, il visite très fréquemment l'autre maison et là, il est aimé... Cela te paraît incroyable, absurde. C'est pourtant la chose la plus simple du monde. Tu vas croire aussi que l'Anglais est un homme antipathique, acariâtre, brutal, grivois, raide et ivrogne comme certains que tu as vus et fréquentés sur la place San-Juan-de-Dios quand tu étais enfant. Non ! lord Gray est un homme délicat, d'une belle prestance et très instruit. Il appartient à une des meilleures familles d'Angleterre et est plus riche qu'un Crésus... Voilà... Tu as cru que, ces qualités et bien d'autres, il n'y avait que monsieur don Gabriel à Trois-Sous pour les avoir ! Tu es lucide... Eh bien, écoute encore.

Lord Gray passionne les jeunes filles par sa conversation amène. Imagine, il est encore très jeune et il a déjà eu le temps de voyager dans toute l'Asie et une partie de l'Amérique. Ses connaissances sont immenses ; les nouvelles qu'il donne des nombreux et divers peuples qu'il a vus, extrêmement curieuses. En plus, c'est un homme d'un courage extraordinaire ; il s'est vu en mille dangers, luttant contre la Nature et contre les hommes et, quand il en fait le récit, il est aussi éloquent que modeste, essayant de rabaisser son

propre mérite et de dissimuler sa hardiesse, ceux qui l'écoutent ne peuvent se retenir de pleurer. Il a un grand livre plein de dessins qui représentent des paysages, des ruines, des vêtements, des silhouettes, des édifices qu'il a peints dans ces terres lointaines ; et sur plusieurs pages, il a écrit en vers et en prose mille pensées magnifiques, des observations et des descriptions pleines de poésie grandiose et éloquente. Comprends-tu qu'il puisse et sache se faire aimer ? Il arrive à la réunion, les filles l'entourent ; il leur raconte ses voyages avec tant de vérité et d'animation que nous voyons les grandes montagnes, les immenses fleuves, les arbres énormes d'Asie, les bois pleins de dangers ; nous voyons l'intrépide Européen qui se défend du lion qui l'attaque, du tigre qui le guette ; il nous décrit ensuite les tempêtes marines de la Chine avec des vents qui arrachent l'embarcation comme une plume, et nous le voyons se sauvant de la mort par un effort de sa nature agile et puissante ; il nous décrit les déserts d'Egypte, ses nuits claires comme le jour, ses pyramides, ses temples démolis, le Nil et les pauvres Arabes qui traînent une vie misérable dans ces solitudes ; il nous peint ensuite les lieux saints de Jérusalem et de Bethléem, le sépulcre du Seigneur, nous parlant des milliers de pèlerins qui le visitent, des bons moines qui offrent l'hospitalité à l'Européen ; il nous dit comment sont les oliviers à l'ombre desquels le Seigneur pria quand Judas est allé avec les soldats pour le prendre, et il nous rapporte point par point comment est le mont du Calvaire et le lieu où ils levèrent la sainte Croix.

Ensuite, il nous parle de l'incomparable Venise, ville construite sur la mer, de telle façon que les rues sont de

l'eau et les voitures des barques qu'on appelle gondoles ; et là, de nuit, les amants se promènent, seuls dans cette tranquille lagune, sans bruit et sans témoins. Il a visité l'Amérique aussi, où il y a des sauvages très doux qui traitent les voyageurs comme des rois et où les fleuves, immenses comme le reste de ce pays, se précipitent du haut d'un rocher et forment ce qu'ils appellent des cataractes, c'est-à-dire une chute d'eau comme si la moitié de la mer se jetait sur l'autre moitié, formant des mondes d'écumes et un bruit qui s'entend à mille lieues à la ronde. Il raconte tout, il peint tout de si vives couleurs qu'on se croirait en train de regarder. Il raconte ses actions héroïques sans forfanteries et jamais il n'a humilié l'orgueil des hommes qui l'écoutent très attentivement, avec autant de plaisir que les femmes.

Voilà, Gabriel, malheureux jeune homme. Par ce que je dis, tu comprends que cet Anglais a suffisamment d'attraction pour captiver une jeune fille aussi sensible qu'imaginative, qui instinctivement tourne les yeux vers tout ce qui la sépare du vulgaire arrogant ? En plus, lord Gray est très riche et, bien que ses richesses ne suffisent pas chez les hommes à suppléer le manque d'autres qualités, quand on possède ces dernières, les richesses les valorisent et les rehaussent encore davantage. Lord Gray est habillé élégamment ; il dépense énormément pour sa personne et comble dignement ses amis de cadeaux, sa splendeur n'est pas le gaspillage du jeune noceur de bonne volonté, mais l'élégance et la générosité du riche de haute naissance, qui emploie sagement son argent à réjouir l'existence de tous ceux qui l'entourent. C'est un galant sans affectation et plus sérieux que jovial.

Ah ! mon pauvre petit ! Comprends-tu maintenant ? Arriveras-tu à comprendre qu'il y a dans le monde quelqu'un qui peut se poser en comparaison de Monsieur don Gabriel à Trois-Sous ? Réfléchis bien, mon garçon ; réfléchis bien à ce que tu es. Un bon garçon mais c'est tout. Excellent cœur, aisance naturelle et, ici paix, puis gloire. En ce qui concerne la position de petit officier de l'armée... bien méritée, c'est sûr... mais qu'est-ce que ça vaut ? Silhouette... pas si mal ; conversation, passable ; naissance bien humble, même si tu faisais croire que tu viens des familles les plus nobles et les plus brillantes. Du courage, je ne le nierai pas ; au contraire, je crois que tu en as à un haut degré, mais sans éclat ni brillance. Littérature, peu... courtoisie, bonne... Mais, mon garçon, malgré tes mérites, bien nombreux étant donné ta pauvreté et ton humilité, insisteras-tu à te rendre indétronable, comme l'a cru le brave don Carlos IV qui a hérité de la couronne de son père ? Non, Gabriel ; retrouve la paix et résigne-toi.

L'effet que me causa le récit de mon ancienne amie fut terrible. Imaginez, c'était comme si Amaranthe avait saisi le pic du Mulhacén, c'est-à-dire, le mont le plus haut d'Espagne... et me l'avait jeté dessus.

Eh bien voilà comment je me suis retrouvé, tout pareil.

Que pouvais-je dire ? Rien. Que devais-je faire ? Me taire et souffrir. Mais l'homme écrasé par n'importe quelle montagne du monde qui lui tombe dessus, même s'il sait qu'il y a une justice et une logique dans sa situation, s'y conforme rarement et, levant ses petites mains, lutte pour ôter le poids colossal du rocher. Je ne sais si ce fut un sentiment de dignité noble ou, au contraire, un vain et puéril orgueil qui me poussa à répondre avec fermeté, affectant non seulement la résignation mais l'indifférence devant le coup reçu.

- Madame la Comtesse, dis-je, je comprends mon infériorité. Cela fait longtemps que j'y pensais et rien ne m'étonne. Réellement, Madame, c'était une audace pour un pauvre comme moi, qui n'a jamais résidé en Inde et n'a vu d'autres cataractes que celles du Tage à Aranjuez, d'avoir des prétentions d'être aimé rien moins que par une femme de position. Nous, qui ne sommes ni riches ni nobles, que devons-nous faire sinon offrir notre cœur aux domestiques et lingères, sans avoir l'assurance qu'elles daignent toujours accepter ? Voilà pourquoi nous sommes résignés, Madame, et quand nous recevons des coups comme celui que vous avez bien voulu me donner, nous haussons les épaules et nous disons : "Patience". Puis nous continuons à vivre et nous mangeons et nous dormons aussi tranquillement... C'est une bêtise de mourir pour quelqu'un qui nous oublie si rapidement.
- Tu montres les crocs, plein de rage, me dit la comtesse sur un ton moqueur, tu veux apparaître indifférent. Mais tu craches le feu... ; prends mon éventail et rafraîchis-toi.

Avant que je ne l'aie pris, la comtesse me fit précipitamment de l'air avec son éventail. Sans aucune envie, je riais et elle, après un moment de silence, me dit ceci :

- J'ai encore une chose à te dire qui va peut-être te déplaire ; mais il faut forcément avoir de la patience. C'est que je suis contente que ma fille réponde à l'amour de l'Anglais.
- Je le pense bien, Madame, répondis-je, serrant les dents avec une force convulsive tout comme si j'avais là toute la Grande-Bretagne.
- Oui, poursuivit-elle, tout événement qui me donne l'espoir de voir ma fille hors de la tutelle et direction de la marquise et de la comtesse est pour moi agréable.
- Mais cet Anglais doit être protestant.
- Oui, répondit-elle, mais je ne veux pas y penser. Il se peut qu'il devienne catholique. De toute façon, c'est un sujet sérieux et délicat. Mais je n'en fais pas cas. Voir ma fille libre, la trouver en situation telle que je pourrai la voir, lui parler comme et quand je voudrai, le reste... Comme doña María enragerait si elle arrivait à comprendre... ! Prudence, Gabriel ; je compte sur ta discrétion. Si lord Gray était catholique, je ne crois pas que ma tante s'opposerait à ce qu'Inès se marie avec lui. Hélas ! Ensuite, nous partirions tous les trois pour l'Angleterre, loin, loin d'ici, dans un pays où je ne verrais plus aucun membre de la famille. Quel bonheur ! Hélas ! Je voudrais être pape pour permettre à une femme catholique de se marier avec un hérétique.
- Je crois que vous allez voir vos désirs satisfaits.
- Oh ! Je me méfie beaucoup. L'Anglais, mis à part son grand mérite, est quelqu'un d'assez bizarre. Il n'a confié à personne le secret de ses amours et nous n'avons

pour seules nouvelles de lui que des indices d'abord, puis des preuves irréfutables obtenues après un long et minutieux espionnage.

- Inès a dû vous le révéler.
- Non, après cela, je n'ai pas réussi à la voir une seule fois. Quel désespoir ! Les trois jeunes filles ne sortent pas de la maison sinon accompagnées de l'autorité de doña María. Ici, doña Flora et moi, nous avons œuvré comme ce n'est pas possible pour que lord Gray parle à cœur ouvert et nous le révèle ; mais il est si prudent et si taiseux qu'il garde son secret comme un avare son trésor. Nous le savons par les domestiques, par la rumeur de quelques rares personnes qui vont à la maison. Il n'y a pas de doutes, c'est certain, mon garçon. Sois résigné et ne nous fais pas une mauvaise surprise. Attention au suicide.
- Moi ? dis-je, affectant l'indifférence.
- Prends l'air, prends... il y a le feu de tous les côtés, me dit-elle en agitant devant moi son éventail. Don Rodrigo à la potence n'a pas plus de fierté que ce général en herbe².

Pendant qu'elle disait cela, j'entendis la voix de doña Flora et les pas d'un homme. Doña Flora dit :

- Passez, Milord, voilà la comtesse.
- Regarde-le... tu vas voir, me dit Amaranthe avec cruauté, et tu jugeras par toi-même si la petite a mauvais goût.

² Histoire d'un noble corrompu qui fut exécuté mais qui présenta, au moment de mourir, un tel orgueil que de bandit il devint un héros. L'histoire est racontée dans un sonnet de Francisco de Quevedo y Villegas : "En la muerte de don Rodrigo Calderón."

Doña Flora entra, suivie de l'Anglais. Il avait la plus jolie silhouette que j'aie jamais vue de ma vie chez un homme. Il était de haute stature, le teint très blanc, bien que tanné, comme chez beaucoup de marins et de voyageurs du Nord. Les cheveux blonds, en désordre et libres comme au goût de l'époque, lui tombaient en boucles sur le cou. Son âge ne semblait pas excéder les trente ou trente-trois ans. Il était sérieux et triste mais sans la lourdeur cartonnée et vieilles modes qu'ont souvent les Anglais. Son visage était bronzé ou plutôt doré par le soleil, depuis la moitié du front jusqu'au cou, conservant à la marque du chapeau et à la gorge une blancheur comme la cire la plus pure et la plus délicate. Extrêmement bien rasé, son menton était comme celui d'une femme et ses traits, rehaussés par la lumière de midi, lui donnaient l'aspect d'une belle statue d'or ciselé. Moi, j'ai vu quelque part le buste du dieu Brahma qui, longtemps après, m'a rappelé lord Gray.

Il était habillé avec élégance et une certaine négligence non étudiée, un costume bleu de toile très fine, à moitié caché par un vêtement qu'on appelait *sortú*, il portait un chapeau rond, parmi les tout premiers à se porter. Des bijoux de valeur brillaient sur lui car les hommes d'alors s'en paraient beaucoup, plus que maintenant, et il mettait en évidence les marques de deux montres. Sa silhouette générale était sympathique. Je le regardai et l'observai avec beaucoup d'attention, cherchant chez lui les imperfections de tous côtés ; mais, hélas ! je n'en trouvai aucune. Sa manière de parler l'espagnol avec une rare perfection me déplut, moi qui m'attendais à ce qu'il s'exprime en termes ridicules et par des erreurs qui défigurent et enlaidissent le langage ; je trouvai cependant ma consolation dans l'espoir qu'il lui échappe une bêtise. Il n'en dit aucune.

Il entama une conversation avec Amaranthe, essayant d'esquiver le thème que, bien impertinemment, doña Flora avait abordé en entrant.

- Chère amie, dit la vieille, lord Gray va nous raconter quelque chose de ses amours à Cadix, affaire mieux négociée que celle de ses voyages en Asie et en Afrique.

Amaranthe me présenta à lui avec sérieux, lui disant que j'étais un grand militaire, une espèce de Jules César par la stratégie et un second Cid par le courage ; que j'avais fait ma carrière de façon très glorieuse et que j'avais été au siège de Saragosse, étonnant les Espagnols et les Français par mes actions héroïques. L'étranger parut entendre mon éloge avec une extrême complaisance et, après m'avoir posé plusieurs questions sur la guerre, me dit qu'il serait extrêmement content de devenir mon ami. Ses courtoisies raffinées me gelaient le sang à cause de la violence et la simulation par laquelle je me devais d'y répondre. Amaranthe, malicieuse, se riait en cachette de mon embarras et attisait encore plus, par ses mots trompeurs, le penchant et l'affection soudaine de l'Anglais envers ma personne.

- Aujourd'hui, dit lord Gray, à Cadix, il y a une grande dispute entre les Espagnols et les Anglais.
- Je n'en savais rien, s'écria Amaranthe. L'alliance en est arrivée là ?
- Ce ne sera rien, Madame. Nous sommes un peu rudes, les Espagnols un peu vaniteux et excessivement confiants en leurs propres forces, presque toujours avec raison.
- Les Français sont aux portes de Cadix, dit doña Flora, et maintenant voilà qu'il n'y a plus assez de monde pour défendre la ville.

- On dirait oui. Mais, ajouta l'Anglais, Wellesley a demandé la permission à la Junte de débarquer la marine de nos bateaux et de défendre quelques châteaux.
- Qu'ils débarquent ; s'ils viennent, qu'ils viennent, s'écria Amaranthe. Ne penses-tu pas ainsi, Gabriel ?
- C'est toute la question qu'on ne peut résoudre, dit lord Gray, parce que les autorités espagnoles s'opposent à ce que nous les aidions. Toute personne connaissant bien la guerre doit convenir avec moi que les Anglais doivent débarquer. Je suis sûr que ce monsieur le militaire qui m'entend est de la même opinion.
- Oh ! non, monsieur ; précisément, je suis d'opinion contraire, répondis-je avec la plus grande vivacité, désirant que le désaccord d'opinions éloigne de moi l'intolérable et odieuse amitié que voulait me manifester l'Anglais. Je crois que les autorités espagnoles font bien à ne pas consentir au débarquement des Anglais. A Cadix, il y a une garnison suffisante pour défendre la ville.
- Vous croyez ? me demanda-t-il.
- Je le crois, répondis-je essayant d'enlever de mes paroles la dureté et la sécheresse que mon cœur voulait leur donner. Nous sommes reconnaissants de l'aide que nous offrent nos alliés, plus par haine de notre ennemi commun que par amour pour nous : voilà la vérité. Ensemble, les deux armées combattent ; mais, si cette alliance est nécessaire dans les actions en pleine campagne parce que nous manquons de troupes régulières à opposer à celles de Napoléon, pour la défense des places fortes nous sommes largement assez et nous n'avons pas besoin d'aide. En plus, les places fortes comme celles-ci, qui sont en même temps de

magnifiques places commerciales, ne doivent jamais être remises à un allié, quelle que soit sa loyauté ; et comme vos civils sont très commerçants, ils goûteraient trop cette ville, sorte de bateau ancré à deux doigts de la terre. Gibraltar est peut-être en train de nous écouter et peut le dire.

En parlant, j'observais attentivement l'Anglais, supposant qu'il allait vite laisser libre cours à sa fureur, provoquée par ma censure irrévérencieuse ; mais à ma grande surprise, loin de voir la colère envahir ses yeux, je notai dans son sourire non seulement de la bienveillance mais une sorte d'accord à mes opinions.

- Monsieur, dit-il en me prenant la main, me permettrez-vous de vous importuner en vous redisant que je désire beaucoup être de vos amis.

Moi, mesdames et messieurs, je n'en revenais pas.

- Mais milord, demanda doña Flora ; pourquoi donc avez-vous tant de haine envers vos civils ?
- Madame, dit lord Gray, je suis malheureusement né avec un caractère qui, s'il s'accorde en quelques points avec l'ensemble de mes compatriotes, sur d'autres, en est aussi différent que peut l'être un Turc d'un Norvégien. Je n'aime pas du tout le commerce, je n'aime pas du tout Londres, étalage nauséabond des drogues du monde entier ; et quand j'entends dire que toutes les hautes institutions de la vieille Angleterre, le régime colonial et notre grande marine ont pour but le maintien du commerce et la protection de la sordide avarice des négociants qui baignent leurs têtes rondes comme des fromages dans l'eau noire de la Tamise, je

ressens une crispation de nerfs insupportable et j'ai honte d'être anglais.

Le caractère anglais est égoïste, sec, dur comme le bronze, formé dans l'armée du calcul et réfractaire à la poésie. L'imagination est dans ces têtes une cavité sombre et froide où il n'entre jamais un rayon de lumière et où ne résonne jamais un écho mélodieux. Ils ne comprennent rien qui ne soit un compte et, à celui qui parle d'autre chose que de prix du chanvre, on dit qu'il est malade de la tête, que c'est un fainéant et un ennemi de la prospérité de son pays. Ils sont friands de liberté mais se moquent de savoir qu'il y ait des millions d'esclaves dans leurs colonies. Ils veulent que le pavillon anglais flotte sur toutes les mers, prenant bien soin de le voir respecté, mais chaque fois qu'ils parlent de la dignité nationale, il faut comprendre que la quincaillerie anglaise est la meilleure du monde. Quand une expédition part en disant qu'elle va venger un affront commis à l'orgueilleux léopard, c'est qu'elle veut punir un peuple asiatique ou africain qui n'a pas acheté assez de guenilles de coton.

- Jésus, Marie, Joseph ! s'écria, horrifiée, doña Flora. Je ne peux pas comprendre qu'un homme de grand talent comme milord puisse parler ainsi de ses compatriotes.
- J'ai toujours dit la même chose, Madame, continua lord Gray, et je ne cesse de le répéter à mes concitoyens. Je ne parle pas de ceux qui se prennent pour des guerriers et font monter l'étendard avec le chat sauvage qu'ils appellent léopard. Ici, en Espagne, j'ai été surpris de voir que mes compatriotes avaient gagné des batailles. Quand les commerçants et maquignons de Londres sauront par les *Gacetas* que les Anglais ont livré bataille et les ont gagnées, ils se gonfleront d'orgueil, se

prendront pour les maîtres de la terre comme ils le sont de la mer, et ils commenceront à prendre les mesures de la planète pour lui faire un bonnet de coton qui la recouvrira totalement. Voilà comment sont mes concitoyens, Mesdames. Dès que ce monsieur a évoqué le souvenir de Gibraltar, traîtreusement occupé pour le transformer en magasin de contrebande, me sont venues à l'esprit toutes ces idées et je conclus en changeant ma première opinion sur le débarquement des Anglais à Cadix. Monsieur l'officier, je pense comme vous : qu'ils restent sur leurs bateaux.

- Je suis enchanté que, en fin de compte, vos idées correspondent aux miennes, milord, dis-je, croyant avoir trouvé la meilleure occasion de choquer cet homme qui m'était, je n'y pouvais rien, si haïssable. Il est vrai que les Anglais sont des commerçants, des égoïstes, intéressés et prosaïques, mais est-ce bien normal que celui qui dise cela, exagérant au maximum, soit un homme né de femme anglaise et sur une terre anglaise ? J'ai entendu parler d'hommes qui, en des moments d'égarement ou de mépris, ont trahi leur Patrie ; mais ces mêmes hommes, qui l'ont vendue par intérêt, ne l'ont jamais dénigrée en présence de personnes étrangères. Les bons fils cachent les défauts de leurs parents.
- Ce n'est pas la même chose, dit l'Anglais. J'estime que n'importe quel Espagnol, Italien, Grec ou Français qui montre des goûts égaux aux miens, qui sache interpréter mes sentiments et y correspondre, est plus mon compatriote qu'un Anglais âpre, sec et à l'âme sourde à toute rumeur qui ne soit le son de l'or contre l'argent, et de l'argent contre le cuivre. Que m'importe que cet homme parle ma langue si, au bout du compte,

on ne se comprend pas ? Que m'importe que nous soyons nés sur le même sol, peut-être même dans la même rue si, entre nous deux, il y a une distance plus énorme que ce qui sépare un pôle de l'autre ?

- La Patrie, monsieur l'Anglais, est la mère commune, qui élève et traite aussi bien le fils difforme et laid que le beau et le robuste. L'oublier est propre aux ingrats ; mais la mépriser en public montre des sentiments peut-être pires que l'ingratitude.
- Ces sentiments, pires que l'ingratitude, c'est moi qui les ai, d'après vous, dit l'Anglais.
- Plutôt que de crier sur les toits et devant des étrangers les défauts de mes compatriotes, je m'arracherais la langue, affirmai-je avec énergie, espérant par moments l'explosion de colère de lord Gray.

Mais celui-ci, aussi serein que s'il s'entendait appeler dans des termes les plus louangeurs, m'adressa avec gravité les paroles suivantes :

- Mon cher monsieur, votre caractère, la vivacité et la spontanéité de vos contradictions et répliques me séduisent à tel point que je me sens encore plus poussé vers vous, non plus seulement par la sympathie mais par une profonde affection.

Amaranthe et doña Flora n'en étaient pas moins étonnées que moi.

- Je n'ai pas l'habitude de tolérer qu'on se moque de moi, milord, dis-je, croyant effectivement que j'étais l'objet de moqueries.
- Monsieur, répliqua froidement l'Anglais, je ne vais pas tarder à vous prouver qu'un extrême accord entre votre

caractère et le mien a engendré un très vif désir d'établir avec vous une sincère amitié. Ecoutez-moi un instant. Une des principales souffrances de ma vie, la plus grande peut-être, est le vain acquiescement auquel se plient toutes les personnes que je rencontre. Je ne sais si c'est à cause de ma position ou de mes grandes richesses ; mais ce qui est sûr, c'est que, où que j'aille, je ne trouve que des personnes qui m'énervent par leurs compliments dégradants. J'ai à peine exprimé une opinion, n'importe laquelle, que tous ceux qui m'écoutent assurent qu'ils pensent comme moi. Précisément, mon caractère aime la controverse et la contestation. Quand je suis arrivé en Espagne, j'ai rêvé de trouver ici un grand nombre de gens querelleurs, rudes et primitifs, hommes de cœur, bourrus et passionnés, non enduits du vain vernis de la courtoisie. Grande fut ma surprise de me trouver écouté et accueilli, comme j'aurais pu l'être à Londres, sans trouver d'obstacles au plaisir de ma volonté, au milieu d'une vie monotone, régulière, réglée, non exposée aux terribles sensations, ni aux chocs violents des hommes ou des choses, gâté, courtoisé, flatté... Oh ! mon ami ! Je ne hais rien autant que la flatterie. Celui qui me flatte devient mon ennemi irréconciliable. Moi, je suis extraordinairement content de me confronter aux caractères altiers qui ne se plient pas en souriant lâchement devant mes paroles ; j'aime voir bouillir le sang impétueux de celui qui ne veut pas être dompté, pas même par la pensée d'un autre ; je suis captivé par ceux qui font montre de leur indépendance intransigeante et énergique, c'est pourquoi j'assiste, avec joie, à la guerre d'Espagne.

Je pense alors rester dans ce pays et m'unir aux guérilleros. Ces généraux, qui ne savent ni lire ni écrire, qui étaient hier des muletiers, des taverniers et des garçons de ferme, forcent mon admiration au plus haut point. Je suis passé dans des académies militaires et je déteste les pédants qui ont prostitué et dévirilisé l'art sauvage de la guerre, le réduisant à des règles niaises et, se parant eux-mêmes de plumes et de fanfreluches pour cacher leur nullité. Avez-vous exercé sous les ordres d'un guérillero ? Connaissez-vous l'*Empecinado*, Mina, Tabuena, Porlier ? Comment sont-ils ? Comment s'habillent-ils ? Je crois voir en eux les héros d'Athènes et du Latium.

Mon ami, si j'ai bon souvenir, madame la comtesse m'a dit, il y a peu, que vous deviez votre rapide ascension dans la carrière des armes à vos propres mérites et donc, sans la faveur de personne, vous avez acquis un poste honorable dans l'armée. Oh ! monsieur ! Vous m'intéressez vivement, vous allez être mon ami, que vous le vouliez ou non. J'adore les hommes qui n'ont rien reçu par la chance ou la naissance et qui luttent contre cette déferlante. Nous serons très amis. Vous étiez de garnison dans l'île ? Eh bien ! venez vivre chez moi chaque fois que vous passerez à Cadix. Où résidez-vous pour que j'aie vous rendre une visite chaque jour... ?

Sans oser repousser des preuves si véhémentes de bienveillance, je m'excusai comme je pus.

- Aujourd'hui, monsieur, ajouta-t-il, il faut que vous veniez manger avec moi. Je n'admets aucune excuse. Madame la Comtesse, vous m'avez présenté ce

monsieur. S'il m'offense, tenez-vous, vous-même pour offensée.

- Je crois, dit la comtesse, que vous allez très vite lier amitié tous les deux.
- Milord, je suis à vos ordres, dis-je en me levant, quand il se préparait à partir.

Et après avoir pris congé des deux dames, je sortis avec l'Anglais. Je croyais être emmené par le Démon.

Lord Gray vivait près des Barquillas de Lope. Sa maison, trop grande pour un homme seul, était en majeure partie vide. De nombreux domestiques le servaient, tous espagnols à l'exception de son aide de camp qui était anglais.

Le traitement était princier pendant le repas et, durant tout son déroulement, les verres n'avaient pas un moment de repos, remplis par les meilleurs crus des cépages de Montilla, Jerez et Sanlúcar.

Pendant le repas, nous ne parlâmes que de guerre et ensuite, quand les vins généreux d'Andalousie eurent fait leur effet dans l'insigne tête du *mister*, il s'obstina à me donner des leçons d'escrime. C'était un grand fleurettiste selon ce que j'observai dès les premiers coups ; et comme moi, je ne possédais pas à un si haut degré les secrets de l'art et que lui n'avait pas alors dans son cerveau toute cette bonne assise et ce bon équilibre, signes d'une éducation soignée dans la sobriété, il avait la main lourde, me faisant plus de mal que ne l'aurait voulu un simple amusement.

- Je supplie milord de ne pas trop s'enthousiasmer, dis-je contenant ses entrains. Vous m'avez désarmé à de nombreuses reprises pour jouir comme un enfant, en me donnant l'estocade à fond sans que je puisse réagir. Ce bouton est mauvais et je peux être facilement traversé !
- C'est comme ça qu'on apprend, répondit-il. Ou je ne suis capable de rien ou vous deviendrez un fleurettiste parfait.

Après nous être battus à l'envi et, une fois évacués les nuages épais qui obscurcissaient et troublaient son esprit, je m'en allai

sur mon île où il m'accompagna, désireux, selon lui, de visiter notre campement. Presque tous les jours qui suivirent, il me fit une visite. Son amabilité me contrariait et, plus je le détestais, plus il désarmait ma colère à force d'attentions. Mes réponses brusques, ma mauvaise humeur et la raideur par laquelle je le réfutais, loin de m'en faire un ennemi, resserraient les liens de cette sympathie qu'il m'avait manifestée dès le premier jour ; à la fin, je ne peux le nier, je me sentais attiré vers cet homme si bizarre, constatant le phénomène de voir en lui comme deux personnes distinctes et un seul vrai lord Gray, deux personnes oui, une détestée et une autre aimée, si bien confondues qu'il m'était impossible de déchiffrer où commençait l'ami et où terminait le rival.

Il lui était extrêmement agréable d'être en ma compagnie et en la compagnie de mes autres camarades officiers. Durant les opérations, il nous suivait, armé d'un fusil, d'un sabre et de pistolets et, dans les moments libres, il venait avec nous dans les tavernes de Cortadura ou Matagorda où il nous régalaient de manière magnifique de tout ce que ces établissements pouvaient donner de mieux. Plus d'une fois, il se fit accompagner pour venir de Cadix de deux ou trois calèches chargées des plus riches provisions, qui venaient alors des bateaux anglais et des côtiers du Condado et de l'Algésiras ; et à certaines occasions où nous ne pouvions pas sortir des tranchées du Pont Suazo, il fit transporter là-bas à une rapidité semblable aux temps suivants, monsieur Poenco avec toute sa boutique, ses articles et sa suite féminine et *guitarine*, afin d'y improviser une fête.

Au bout de quinze jours de ces voyages et générosités, personne dans l'île n'ignorait lord Gray ; et comme on était alors en bonnes relations avec la Grande Bretagne, on chantait ceci :

Cadix Traduction de Daniel Gautier
La trompette de la gloire
dit au monde, *Velintón*³...

(tout comme c'est écrit) notre *mister* était très populaire dans toute l'étendue qu'inondait par ses canaux le chenal Sancti-Petri.

Sa plus grande confiance était envers moi ; mais je dois signaler ici une circonstance, qui va attirer l'attention de tous, c'est que, même si à plusieurs reprises j'essayai de sonder son âme sur le sujet qui m'intéressait le plus, jamais je n'y parvins. Nous parlions d'amours, je nommais la maison et la famille d'Inès, et lui, devenant taciturne, changeait de conversation. Cependant, je savais qu'il visitait tous les soirs la maison de doña María ; mais sa réserve en la matière était une réserve sépulcrale. Une fois seulement, il laissa transparaitre quelque chose et je vais vous dire comment.

Durant de nombreux jours, il me fut impossible d'aller à Cadix à cause des occupations du service et cet esclavage m'ennuyait comme un chagrin. Je recevais des notes de la comtesse me suppliant de passer la voir et, moi, je désespérais de ne pouvoir accourir. Enfin, j'obtins une permission au début mars et je courus à Cadix. Lord Gray et moi, nous traversâmes la Cortadura, précisément le jour de la furieuse tempête qui, pendant de nombreuses années, resta dans les mémoires des habitants de Cadix de l'époque. Les vagues de l'extérieur, agitées par le vent du Levant, sautaient par-dessus l'isthme étroit pour embrasser les vagues de la baie. Les bancs de sable étaient arrachés et défaits, défigurant la petite plage ; le vent horrible emportait tout sur ses ailes véloces et son bruit nous

³ Wellington.

permettait d'avoir une idée des mille trompettes du Jugement dernier, embouchées par les anges de la justice. Vingt bateaux marchands et quelques navires de guerre espagnols et anglais s'écrasèrent ce jour-là sur la côte du Ponant ; et sur le banc de sable de Rota, à la Puntilla et sur les rochers où s'accroche le château de Santa Catalina, apparurent plein de cadavres et les débris des coques de bateaux brisés, des cordages et des mâts défaits.

Lord Gray contemplait sur le chemin un si grand désastre, la fureur du vent, les horreurs du ciel instable, tantôt noir, tantôt illuminé par la sinistre couleur jaune des éclairs, l'agitation des vagues verdâtres et troubles, sur les crêtes desquelles, luisantes comme des lames de couteaux, on parvenait à voir des restes de quelque bateau qui sombrait dans les anses concaves pour réapparaître ensuite ; lord Gray, contemplant donc, je le répète, ce désordre non moins admirable que l'harmonie de la création, aspirait avec délice l'air humide de la tempête et me disait :

- Que ce spectacle est agréable pour mon âme ! Ma vie décuple devant cette sublime fête de la Nature et se réjouit d'être sortie du néant, prenant l'exécration que'elle a aujourd'hui. C'est pour cela que tu as été créée, oh mer ! Crache les bateaux de commerçants qui te profanent et interdis l'entrée à tes domaines au sordide maquignon, avide d'or, saccageur des peuples innocents qui ne sont pas encore corrompus et qui adorent Dieu sur l'autel des forêts. Ce bruit des montagnes invisibles qui roulent dans l'espace, qui s'entrechoquent et roulent comme les galets entraînés par un fleuve, ces langues de feu qui lèchent le ciel et arrivent à toucher la mer de ses pointes effilées, ce ciel bouleversé et désespéré, cette mer qui désire être ciel, abandonnant son lit éternel pour s'envoler, ce souffle qui nous arrache, cette

confusion harmonieuse, cette musique, mon ami, ce rythme sublime qui remplit tout, trouvant écho dans nos âmes, m'extasient, me captivent et, par une force irrésistible, m'entraînent à me confondre avec ce que je vois... Cette altération se répète en mon âme ; cette rage et ce désir désespéré de sortir de son centre sont aussi une particularité de mon âme ; ce bruit, où trouvent place tous les bruits du ciel et de la terre, assourdit mon âme depuis longtemps ; ce délire est mon délire, et ce désir qu'ont les nuages et les vagues de voler vers un point qu'ils n'atteindront jamais, est aussi mon désir.

Je pensai qu'il était devenu fou et, quand je le vis descendre de la calèche, s'approcher de la plage et y pénétrer jusqu'à avoir de l'eau au-dessus des bottes, je courus derrière lui, plein d'inquiétude, craignant que, dans sa folie, il ne se jette, comme il l'avait dit, au milieu des vagues.

- Milord, lui dis-je, revenons à la voiture car il n'y a pas de quoi se transformer maintenant en vague ou en nuage comme vous le désirez et continuons vers Cadix, l'eau qui nous tombe dessus en pluie suffit amplement ; quant au vent, il nous cingle suffisamment sur le chemin.

Mais lui ne faisait pas cas de moi et commença à crier dans sa langue. Le voiturier, très espiègle, fit des gestes significatifs pour indiquer que lord Gray avait abusé du Montilla ; mais moi, je savais qu'il n'y avait pas goûté ce jour-là.

- Je veux nager, dit lord Gray, laconiquement, commençant à se déshabiller.

Aussitôt nous le forçâmes, le voiturier et moi, car, même si nous le savions grand nageur, en cet endroit et à cette heure, il n'aurait pas survécu dix minutes dans l'eau. A la fin, nous parvînmes à le convaincre d'arrêter sa folie et de revenir à la calèche.

- La dame de vos pensées serait contente, milord, si elle vous voyait avec ce désir de vous tuer dès que résonne un coup de tonnerre.

Lord Gray éclata de rire de bonne humeur et, changeant d'aspect et de ton, dit :

- Voiturier, presse le pas, car je désire arriver vite à Cadix.
- Le *lampion* ne veut pas avancer.
- Quel *lampion* ?
- Le cheval. Il a les ferrures calleuses. Ah ! je sais ! Ce cheval est très respectueux.
- Parce que... ?
- Très respectueux des amis. Quand il est avec *Pelaítas*, ils se font des courtoisies et se demandent comment s'est passé le voyage.
- Qui est *Pelaítas* ?
- C'est le violon de monsieur Poenco. Ah ! je sais ! Si vous dites à mon cheval : "Tu vas pouvoir te reposer chez Poenco pendant que ton maître mangera une olive et boira deux ou trois verres", il se mettra à courir au point qu'il faudra lui donner du bâton pour qu'il s'arrête pour éviter que la force du coup ne fasse une ouverture dans la muraille de Puerta Tierra.

Gray promet au voiturier de le rafraîchir chez Poenco et, en entendant cela, incroyable mais vrai ! le *lampion* se mit à presser le pas.

- Nous serons vite là-bas, dit l'Anglais. Je ne sais pas pourquoi l'homme n'a pas inventé quelque chose pour aller aussi vite que le vent.
- A Cadix, une belle fille vous attend. Non pas une, beaucoup peut-être.
- Une seule. Les autres ne valent rien, monsieur d'Araceli... Son âme est grande comme la mer. Personne ne le sait mieux que moi parce qu'en apparence, c'est une petite fleur modeste qui vit presque en cachette dans son jardin. Moi, je l'ai découverte et j'ai trouvé chez elle ce qu'aucun homme n'a su trouver. Pour moi seul, donc, rayonne l'éclat de ses yeux et hurlent les tempêtes de sa poitrine... Elle est entourée de mystères enchanteurs et les impossibilités qui la cernent et la gardent comme des prisons inaccessibles stimulent encore plus mon amour... Séparés, nous devenons sombres mais réunis, nous remplissons tout le créé par les clartés éblouissantes de nos pensées.

Si ma conscience n'était pas maître presque toujours des élans de ma passion, j'aurais pris lord Gray et je l'aurais jeté à la mer... Je lui posai ensuite mille questions, je tournai sans cesse autour du même thème pour provoquer son bavardage ; je nommai d'innombrables personnes mais il me fut impossible de lui sortir un seul mot de plus. Après m'avoir laissé entrevoir un rayon de son bonheur, il se tut et sa bouche fut scellée comme une tombe.

- Etes-vous heureux ? lui dis-je à la fin.

- En ce moment oui, répondit-il.

Je sentis à nouveau des envies de le jeter à la mer.

- Lord Gray, m'écriai-je, subitement, peut-on aller se baigner ?
- Oh ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous aussi ?
- Oui, jetons-nous à l'eau ! Il m'arrive quelque chose de semblable à ce qui vous arrivait tout à l'heure. J'ai une envie de me baigner.
- Vous êtes fou, répondit-il en riant et en me prenant dans ses bras. Non, je ne vais pas permettre à mon bon ami de périr par témérité. La vie est belle et qui pense le contraire est un imbécile. Nous voilà à Cadix. *Père Hígados*, jetez de l'huile à votre lampe, nous sommes tout près de la taverne de Poenco.

A la tombée de la nuit, nous arrivâmes à Cadix. Lord Gray me conduisit chez lui, où nous changeâmes de vêtements et nous dinâmes ensuite. Nous devions aller à la veillée de doña Flora et, à l'heure de partir, mon ami, à mon grand regret, voulut me donner de nouvelles leçons d'escrime. Avec ces jeux, je devenais, sans le vouloir, de plus en plus adroit dans cet art où, peu avant, je manquais complètement d'habileté et, cet après-midi-là, j'eus la chance de goûter à la sagesse de mon maître en lui portant une violente estocade, un tel coup si propre que si le fleuret n'avait pas eu son bouton, je l'aurais traversé de part en part.

- Oh, mon ami Araceli ! s'écria lord Gray avec étonnement. Vous progressez vite. Nous voilà face à un spadassin redoutable. Vous pointez avec beaucoup de rage...

Cadix Traduction de Daniel Gautier

En effet, je pointais avec rage, avec un véritable désir de le transpercer.

Le soir, nous allâmes chez doña Flora ; mais lord Gray, à peine arrivé, prit congé en disant qu'il reviendrait. La salle était bien illuminée mais pas encore pleine de gens car il était tôt. Dans un cabinet tout proche, les tables de jeu attendaient l'argent des participants passionnés et, plus à l'intérieur, trois ou quatre plateaux incroyablement remplis de douceurs promettaient un frustulum agréable pour la fin. Il y avait peu de dames car c'est l'habitude, chez doña Flora, dans ses soirées, que les hommes se distinguent, en général accompagnés seulement d'une petite demi-douzaine de beautés vénérables du siècle passé qui, comme de glorieux châteaux, maintenant inutiles, ne prétendaient être ni prenables ni prises. Amaranthe représentait seule la jeunesse en même temps que la beauté.

Je saluais la comtesse quand doña Flora s'approcha de moi et, me pinçant gentiment et discrètement le bras près du coude, me dit :

- Comme vous vous comportez, mon petit monsieur. Presque un mois sans vous voir par ici. Je sais bien que vous vous êtes bien amusé au pont de Suazo avec de jolies pièces qui sont passées chez monsieur Poenco, il y a huit jours... Belle conduite ! Moi qui m'ingéniais à vous éloigner du chemin de la perdition et vous, chaque fois plus enclin à le suivre... On sait bien que la jeunesse doit avoir ses exactions ; mais les garçons décents et bien nés donnent libre cours à leurs passions avec prestance, cherchant les fréquentations honnêtes des personnes sérieuses et sensées plutôt que celles des pauvres *majas* et clientes de bistrots.

La comtesse fit mine d'approuver la réprimande et la répéta, lui donnant plus de force par des traits d'esprit ironiques. Ensuite,

doña Flora se calma et m'entraîna vers l'intérieur, me donnant à goûter des sucreries exquises qui ne se distribuait qu'aux amis intimes. Quand nous revînmes dans la salle, Amaranthe me dit :

- Doña María et la marquise ont décidé qu'Inès ne viendrait pas, alors il semble qu'il manque quelque chose à cette soirée.
- Ici, on n'a pas besoin de filles et encore moins de la comtesse de Rumbler qui, par ses manières, empêcherait tout divertissement. Personne ne devait approcher la petite, ni parler à la petite, ni danser avec la petite, ni donner de sucrerie à la petite. Passons-nous de petites : des hommes, je veux des hommes à ma réunion ; des littéraires qui lisent leurs vers, des gens à la mode qui sachent par cœur les modes de Paris, des journalistes qui nous racontent tout ce qui a été écrit en trois mois dans les *Gacetas* d'Anvers, de Londres et de Rotterdam ; des généraux qui nous parlent des batailles qu'ils vont gagner ; des gens joyeux qui critiquent la Régence et disent du mal de la chose publique en testant des discours pour l'heure où s'ouvriront ces *Cortès* bizarres à venir.
- Je ne crois pas qu'il y ait de telles *Cortès*, dit Amaranthe, parce que les *Cortès* ne sont qu'une figuration, où le Roi n'est là que pour remplir un vieux rôle. Comme pour l'instant nous sommes sans Roi...
- Pas du tout, que viennent ces *Cortès*. On nous a promis des *Cortès*, on doit nous donner des *Cortès*. Car ce spectacle ne sera pas joli à voir. Vu que c'est un ensemble de prédicateurs, qu'il n'y a pas moins de huit ou dix sermons par jour, tous sur la chose publique, mon amie, et vas-y que je te critique, ça, ça me plaît.

- Il doit y avoir des *Cortès*, dis-je, parce que, dans l'île, on est en train de repeindre et d'arranger le théâtre pour les sessions.
- Mais c'est dans un théâtre ? Moi, je pensais que ce serait dans une église, dit doña Flora.
- La classe de hauts dignitaires et les clercs se réuniront dans une église, fit remarquer Amaranthe, et celle des procureurs dans un théâtre.
- Non, il n'y a qu'une classe, Mesdames. Au début, on a pensé à trois mais maintenant, on a vu qu'une seule, c'est bien plus simple.
- Ce sera sans doute celle de la noblesse.
- Non, ma fille, elles seront toutes du clergé. Cela paraît la plus appropriée.
- Il n'y a qu'une classe, celle des procureurs, où entreront toutes les classes de la société.
- Et tu dis qu'ils sont en train de repeindre le théâtre ? Ça doit être joli.
- Oui, Madame. Ils ont mis des garnitures jaunes et rouges qui donnent l'impression d'une scène de marionnettes de foire... Enfin, c'est très joli.
- C'est pour ces festivités que monsieur don Pedro veut peut-être les cinquante uniformes jaunes et rouges que nous lui avons faits, tous avec des galons d'argent et coupés selon ce qu'on appelle la forme espagnole ancienne.
- Je crains beaucoup, dit Amaranthe en riant, que don Pedro et les autres aussi extravagants et insensés que lui ne ridiculisent les *Cortès* et les procureurs car il y a des personnes qui tournent au ridicule tout ce qu'ils touchent.

- Les gens commencent à venir. Il y a là Quintana. Beña et don Pablo de Xérica arrivent aussi.

Quintana salua mes deux amies. Je l'avais vu et je l'avais entendu parler à Madrid dans les réunions des librairies, mais sans avoir jusque-là le plaisir de fréquenter un poète aussi remarquable. Sa renommée était grande alors et, parmi les patriotes exaltés, il jouissait d'une grande popularité, conquise par ses articles politiques et ses proclamations patriotiques. Il avait un physique dur et lourd, il était brun, avait des yeux vifs et de grosses lèvres, signe clair, comme son front lobuleux, d'une énergie d'esprit virile. Il riait peu et, dans les gestes et le ton comme dans ses écrits, ce qui dominait surtout, c'était la sévérité. Peut-être que cette sévérité, plus que naturelle, lui fut attribuée et supposée par ceux qui connaissaient ses œuvres car, à cette époque, étaient déjà sorties au grand jour, ses principales odes, tragédies et quelques-unes de ses *Vies*. Pindare, Tyrtée et Plutarque à la fois, il était fier de son rôle et cette fierté se voyait quand on le fréquentait.

Quintana était un enthousiaste de la cause espagnole et libéral ardent avec des vues de philosophe français ou genevois. La cause libérale a plus reçu de sa vaillante plume que de l'épée des autres et, si la défense de certaines idées qu'il louait, lui, par tous les plaisirs du style et tous les recours d'un talent supérieur et courageux comme personne, si la défense de certaines idées, dis-je, ne s'était pas répandue après par d'autres mains et d'autres plumes bavardes, aujourd'hui, le sort de l'Espagne serait différent.

Plus sympathique dans les relations que Quintana parce qu'il n'avait pas cette sévérité grandiloquente et solennelle, il y avait don Francisco Martínez de la Rosa, nouvellement arrivé, à cette époque, de Londres, et qui n'était célèbre encore que par sa

comédie *Ce que peut faire un emploi*, œuvre très applaudie dans ces temps innocents. Les grâces, la finesse, la courtoisie charmante, l'amabilité, le talent social sans affectation, maniérisme ou écœurement, personne n'était supérieur alors, ni après, à Martínez de la Rosa. Mais, je parle ici d'une personne que tous ont connue et qui, dans sa longue vie, n'a guère changé dans son style et dans son génie. Tel que vous l'avez vu vers 1857, sauf le préjudice des ans, ainsi était le jeune Martínez de la Rosa. Si, dans ses idées, il y avait quelques différences, son caractère, lui, était le même, il fut, dans la forme, joyeusement affable jusqu'à sa vieillesse et, sur le fond, sérieux, entier et distingué depuis sa jeunesse.

Je ne sais pas pourquoi je me suis attardé ici à cet homme éminent car la vérité est qu'il ne faisait pas partie des gens qui, cette nuit-là, accoururent à la soirée de doña Flora que je décris ici avec beaucoup de plaisir.

Par contre, oui, comme je l'ai dit, Xérica et Beña y étaient. C'étaient des poètes mineurs dont je me souviens peu, sans doute parce que leur renommée problématique et la médiocrité de leur mérite firent que je n'ai pas beaucoup fixé mon attention sur eux. Je me souviens bien d'Arriaza et, ce n'est pas parce qu'il m'était sympathique car le caractère efféminé et flatteur de ses vers sérieux et le mordant de ses satires ne m'étaient guère agréables, mais parce que je l'ai vu partout, dans les soirées, dans les cafés, les librairies et les réunions de toute classe. Celui-ci arriva plus tard à la soirée.

Après ceux que j'ai mentionnés, nous vîmes apparaître un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, grand, dégingandé et raide. Il avait, comme don Quichotte, les moustaches noires, longues et tombantes, les bras et les jambes comme des banderilles, le corps desséché, le teint brun, les

cheveux poivre et sel, le nez aquilin, les yeux mi-doux, mi-féroces, selon la personne qu'il regardait et ses gestes étaient un tantinet embarrassés et maladroits. Mais le plus singulier de cet homme très singulier était son habillement, à la manière de Carnaval, c'est-à-dire des pantalons à la turque, attachés au genou, un pourpoint jaune et une courte cape rouge ou rouille, des chausses noires, un chapeau à plumes comme celui des alguazils de l'arène et, à la ceinture, une terrible épée qui touchait le sol et faisait avec le bruit des pas un rythme à trois temps, comme si le personnage marchait sur trois pattes.

Certains croiront que ce personnage que je mets sous les yeux de mes lecteurs est une de mes inventions ; mais ouvrez vos livres d'Histoire et vous trouverez plus pris sur le vif que je ne le fais, les hauts faits d'un personnage que, moi, j'appelle don Pedro, pour ne pas ridiculiser comme lui l'a fait, un titre illustre, ce que, par la suite, de très sages personnes ont fait. Oui, il était vêtu comme je l'ai dépeint et, il n'était pas le seul à avoir la manie de s'habiller de la sorte et à se chausser à l'ancienne, en ce temps-là ; car un autre marquis, de Jerez sûrement, le célèbre Jiménez Guazo et un Ecossais appelé lord Downie en firent autant ; mais moi, pour ne pas ennuyer mes lecteurs en présentant l'un après l'autre ces types de gens aussi caractéristiques qu'étranges, j'ai fait avec les personnes ce qu'ont fait les partis, c'est-à-dire, une fusion, et je me suis permis de recueillir les extravagances des trois et j'en ai arrangé un seul avec de tels attributs, le plus rigolo sans conteste, le plus célèbre de tous.

Dès l'entrée de don Pedro, on entendit de grands éclats de rire dans la salle ; mais doña Flora prit aussitôt la défense de son ami en disant :

- Il ne faut pas le critiquer, il a tout à fait raison de s'habiller à l'ancienne ; si tous les Espagnols, comme il dit, faisaient la même chose, avec l'habitude de s'habiller à l'ancienne viendrait aussi l'habitude de penser à l'ancienne et avec la pensée, l'agir, voilà ce qui nous manque.

Don Pedro fit de profondes révérences et s'assit près des dames, plutôt satisfait que gêné par l'accueil qui lui avait été réservé.

- Je me fiche des moqueries des gens *afrancesados*, dit-il en nous regardant de travers nous qui l'observions, je me moque des philosophaillons irrégieux, des athées, des francs-maçons, des *démocratistes*, ennemis cachés de la Religion et du Roi. Chacun s'habille comme il l'entend ; si moi, je préfère ce costume à celui des Français que nous utilisons depuis quelque temps, si j'ai à la ceinture cette épée qui fut celle que porta Francisco Pizarro au Pérou, c'est parce que j'aime être espagnol sous toutes les coutures et parer ma personne selon les coutumes espagnoles du monde entier, avant que ne viennent ces espèces de Français avec leurs cravates, leurs petits justaucorps, leurs perruques, leurs poudres, leurs vestes à queue de roitelet et autres cochonneries qui ôtent à l'homme sa sauvagerie naturelle. Ceux qui m'écoutent peuvent bien rire tout ce qu'ils veulent sur mon costume, tant qu'ils ne le font pas de la personne parce qu'ils savent que je ne le tolère pas.
- C'est très bien, dit Amaranthe. Ce costume est très bien et, seules, les personnes de mauvais goût peuvent vous critiquer. Messieurs, comment voulez-vous être de bons Espagnols sans vous habiller à l'ancienne ?

- Mais, monsieur le Marquis (don Pedro était marquis, même si je tais son titre), dit Quintana avec bienveillance, pourquoi un homme distingué et honnête comme vous doit-il s'habiller de cette manière pour amuser les enfants de la rue ? Le patriotisme doit-il avoir un justaucorps comme couverture et ne doit-il pas pouvoir s'abriter sous une veste de cuir ?
- Les modes françaises ont corrompu nos coutumes, reprit don Pedro, lissant ses moustaches, et avec les modes, c'est-à-dire les perruques et les couleurs, sont venus les faux traitements, la malhonnêteté, l'absence de religion, le laisser-aller de la jeunesse, le manque de respect pour les anciens, la multiplication des jurons et des gros mots, l'effronterie et le cynisme, l'insolence, le vol, le mensonge et, avec ces maux, les maux non moins graves de la philosophie, l'athéisme, le démocratisme et cette histoire de souveraineté de la nation qu'on vient maintenant de sortir pour comble de la fête.
- Bon, répondit Quintana, si tous ces maux sont venus des perruques et des poudres, vous croyez qu'on va les mettre dehors en s'habillant en jaune ? Les maux resteront à la maison et monsieur le Marquis fera rire tout le monde.
- Monsieur don Manolo, si tous étaient comme vous qui vous obstinez à combattre les Français, en imitant leurs usages et leurs coutumes, nous serions dans de beaux draps.
- Si les coutumes ont été modifiées, elles doivent bien savoir pourquoi cela a été fait. On lutte et on peut lutter contre une armée si grande soit-elle mais, contre les coutumes, filles du temps, il n'est pas possible de lever les mains pour les arrêter et je veux bien me

laisser couper les deux mains si on trouve quatre personnes pour vous imiter.

- Quatre ? s'écria avec fierté don Pedro. Quatre cents sont déjà affiliées à la *Croisade de l'épiscopat de Cadix* et, même s'il n'y a pas encore d'uniformes pour tout le monde, je compte bien sur cinquante ou soixante, grâce au zèle des respectables dames dont l'une d'entre elles m'écoute. Et nous ne nous habillons pas ainsi, mes chers messieurs, pour aller bavarder dans les cafés et faire du grabuge dans les rues, ni pour imprimer des documents qui augmenteraient la honte et le manque de respect du peuple envers ce qui est le plus sacré, ni pour convoquer des Cortès ou mettre la pagaille, ni pour balancer des sermons à la manière de maître Lucas, mais pour sortir dans la campagne fendre la tête des philosophes et passer au fil de l'épée les ennemis de l'Eglise et du Roi. Riez de mon costume tant qu'il est encore temps car, dès que nous serons débarrassés de ces moustiques qui bourdonnent au-delà du canal Sancti-Petri, nous reviendrons ici et nous ferons en sorte que les rédacteurs de *l'Hebdomadaire patriotique* s'habillent de papier imprimé, la mode française qui leur convient.

Ceci dit, don Pedro s'amusa beaucoup de sa propre blague puis Beña prit la parole pour soutenir l'intérêt de s'habiller à l'ancienne. N'était-elle pas drôle, cette manie ? Pour qu'on ne doute pas de la véracité de mes dires, je veux mettre ici un paragraphe du *Conciso* que je conserve encore dans ma mémoire :

"Un autre moyen, disait-il, indirect mais très puissant, pour renouveler l'enthousiasme, serait de revenir à l'usage de l'antique costume espagnol. C'est incroyable

ce que cela pourrait avoir comme influence sur le bonheur de la nation. Oh ! pères de la Patrie, députés de l'auguste Congrès ! A vous, j'adresse mon humble voix ; vous pouvez renouveler les jours de notre antique prospérité ; vêtez-vous du costume de nos pères et la nation tout entière suivra votre exemple."

Voilà ce qu'écrivait peu après ce même monsieur Beña, poète de circonstances, que je vis chez doña Flora. Il recommandait aux pères de la Patrie d'imiter dans leurs vêtements le grand don Pedro, ébahissement des jeunes gens et agitation des passants ! Qu'ils devaient être beaux, Argüelles, Muñoz Torrero, García Herreros, Ruiz Padrón, Inguanzo, Mejía, Gallego, Quintana, Toreno et autres insignes personnages, vêtus en Arlequin !

Ce Beña était libéral et passait pour un sage ; il est vrai que les libéraux comme les absolutistes eurent alors, depuis le début de leur apparition dans le monde, des idées bien drôles.

Quintana demanda à don Pedro si *la Croisade de l'Episcopat de Cadix* pensait se présenter aux futures *Cortès* dans cet état, le jour de l'ouverture.

- Moi, je ne veux rien savoir avec les *Cortès*, répliqua-t-il. Mais êtes-vous de ces ignorants qui pensent qu'il y aura une telle nouveauté ? La Régence est décidée à lancer la troupe dans la rue pour réduire à rien les braillards qui maintenant ne peuvent se passer de *Cortès*. Les naïfs ! Donnez-leur la nouveauté de ce jouet pour qu'ils s'amuse.
- La Régence, répondit le poète, fera ce qu'on lui demandera de faire. Elle se taira et fera le dos rond. Même si je manque de la perspicacité qui caractérise

monsieur don Pedro, il me semble que la nation, est quelque chose de plus que monseigneur l'évêque d'Orense.

- Tout à fait, monsieur don Manuel, dit Amaranthe, cette histoire de souveraineté inventée maintenant... hier soir, on nous l'expliquait chez la Morlá et je suis sûre que personne ne comprenait rien ; cette histoire de souveraineté, si elle arrive à s'établir, va nous entraîner dans une autre révolution française avec sa guillotine et ses atrocités. Ne le pensez-vous pas ?
- Non, Madame ; je ne crois pas et ne peux penser cela.
- Qu'ils mettent ce qu'ils voudront du moment que c'est nouveau, dit doña Flora ; n'est-ce pas, monsieur Xérica ?
- Tout juste et dehors la Religion, dehors le Roi, dehors tout, cria don Pedro.
- Donnez-moi trois cents ans de souveraineté de la nation et nous verrons bien s'il se commet autant d'excès, autant de décisions arbitraires et d'abus comme en trois cents ans où il n'y en avait pas. Y a-t-il une révolution qui arrêtera autant d'iniquités et d'injustices que dans la seule période des faveurs de don Manuel Godoy ?
- Pas du tout, pas du tout, dit don Pedro avec ironie. Maintenant nous allons être très bien, nous allons voir le Siècle d'Or ; il n'y aura plus d'injustices, ni de crimes, ni de souleries, ni de misères, ni rien de mauvais, car il ne nous manquera rien, au lieu des pères de l'Eglise, nous aurons des journalistes, au lieu des saints, nous aurons des philosophes, au lieu des théologiens, des athées.
- Justement, monsieur de Congosto a raison, répondit Quintana. La méchanceté n'a pas existé dans le monde

jusqu'à ce que nous l'apportions, nous, avec nos livres démoniaques... Mais tout va s'arranger en nous habillant comme des comédiens.

- Mais pour finir, demanda la comtesse, il va y avoir des *Cortès* ou non ?
- Oui, Madame, il va y en avoir.
- Les Espagnols ne sont pas bons pour ça.
- On n'a pas encore essayé.
- Hélas ! quelle illusion, monsieur don Manuel ! Vous verrez les jolis tableaux que nous aurons pendant les sessions... et je dis "jolis" pour ne pas dire terribles et scandaleux.
- La terreur et le scandale ne nous sont pas inconnus, Madame, et les *Cortès* ne les apporteront pas pour la première fois dans ces terres de paix et de religion. La conspiration de l'Escorial, les tumultes d'Aranjuez, les honteuses scènes de Bayonne, l'abdication des Souverains, les maladroites de Godoy, les répugnantes immoralités de la dernière Cour, les traités avec Bonaparte, les accords indignes qui ont permis l'invasion, tout cela, ma chère amie, est le comble de l'horreur et du scandale. Les *Cortès* ont-elles apporté tout cela par hasard ?
- Mais le Roi gouverne et les *Cortès*, selon le vieil usage, votent et se taisent.
- Nous nous sommes rendu compte que le Roi existe pour la nation et non la nation pour le Roi.
- C'est cela, dit don Pedro, le Roi pour la nation et la nation pour les philosophes.
- Si les *Cortès* ne parviennent pas à s'installer, ajouta Quintana, elles le devront à la perfidie et la mauvaise foi de ses ennemis ; car ces bêtises de s'habiller à l'ancienne et de convertir en saynète les choses les plus

respectables, c'est un vice très commun chez les Espagnols de l'un et l'autre parti. Il y en a qui disent que les députés doivent s'habiller comme les alguazils un jour de carnaval, il n'en manque pas pour soutenir que tous ceux qui parleront, feront des propositions et discuteront à l'Assemblée, devront le faire en vers.

- Eh bien, de cette façon, ce serait joli, affirma doña Flora.
- En effet, dit Amaranthe, et comme ils se réunissent dans un théâtre l'illusion sera parfaite. Je promets d'assister à l'inauguration.
- Je n'y manquerai pas. Monsieur de Quintana, vous me fournirez un balcon ou bien une paire de lunettes. Et on paie, on paie ?
- Non, mon amie, dit Amaranthe en se moquant. La nation montre et rend publiques ses folies gratis.
- Vous, lui dit Quintana en souriant, vous serez de notre parti.
- Hélas, non, mon ami ! répondit la dame. Je préfère m'affilier à la *Croisade de l'Episcopat*. Les révolutionnaires me font peur depuis que j'ai lu ce qui s'est passé en France. Hélas, monsieur Quintana ! quel dommage que vous soyez devenu philosophe ou homme politique ! Pourquoi ne faites-vous pas toujours des vers ?
- Le temps n'est pas aux vers. Cependant, vous voyez bien comment mes amis en font ; Arriaza, Beña, Xérica, Sánchez Barbero ne laissent pas l'imprimerie de Cadix se reposer.

Beña et Xérica s'étaient écartés du groupe.

- Ah ! mon ami ! Que je n'aie pas entendre ceci :

Cadix Traduction de Daniel Gautier
Oh ! Velintón, nom aimable ;
Grand élève du dieu Mars.

La poésie de nos jours est horrible car les cygnes se taisent, attristés du deuil de la Patrie et les freux profitent de leur silence pour crier. Et où me mettez-vous ce

Que résonne le tambour
Nous avançons vite... ?

- Arriaza, fit remarquer Quintana, a fait dernièrement une satire précieuse. Ce soir, il va nous la lire ici.
- Quand on parle du loup... dit Amaranthe, en voyant apparaître, dans le salon, le poète des bons mots.
- Arriaza, Arriaza, s'écrièrent différentes voix sorties de divers côtés de la pièce. Voyons voir, lisez-nous l'ode au petit Joseph.
- Attention, mesdames et messieurs.
- C'est le plus drôle de ce qui a été écrit en langue castillane.
- Si le grand *Assoiffé* lisait cela, il serait tellement honteux qu'il retournerait en France.

Arriaza, homme assez imbu de sa personne, se pavanait devant l'ovation faite aux produits de sa muse. Comme son fort était les vers de circonstances et sa popularité pour ce genre d'exercices était extraordinaire, il ne se fit pas prier et, sortant une longue feuille de papier, se plaçant au milieu de la salle, il lut avec beaucoup d'humour ces vers célèbres que vous devez bien connaître et dont le début commence ainsi :

"A l'illustre monsieur Joseph, Roi (en désir) des Espagnes et (en vision) des Indes"

Salut, de la gent rebelle, grand Roi

Cadix Traduction de Daniel Gautier

Salut, salut, petit Joseph,

De la culture des vignes, protecteur

Et des bouteilles, expert goûteur

.....

A chaque instant, le poète était interrompu par les applaudissements, les félicitations, les louanges et vous auriez vu comme par magie, toutes les opinions se confondaient dans un unanime sentiment de mépris et de moquerie envers notre Roi importun. Par instant, même le grand don Pedro et don Manuel José Quintana parurent d'accord.

La composition de *Petit Joseph* fit le tour de toute la ville de Cadix. Ensuite, son auteur la transforma et elle fut publiée en 1812.

L'assemblée se divisa ensuite. Les politiques se regroupèrent d'un côté et l'attraction des tables de jeu emmena, dans la salle voisine, une bonne partie des assistants. Amaranthe et la comtesse restèrent là et don Pedro, en galant homme, ne les lâchait pas.

- Gabriel, me dit Amaranthe, il faut que tu te décides à troquer ton uniforme à la française pour cet uniforme espagnol que porte notre ami. En plus, l'ordre de la *Croisade* a l'avantage que tous ceux qui y entrent obtiennent le grade qui les arrange, comme par exemple don Pedro a obtenu le ruban de capitaine général.

En effet, don Pedro n'y était pas allé par quatre chemins pour grimper par ses propres moyens jusqu'au dernier échelon de l'ordre militaire.

- C'est le moment de s'accorder des décorations, dit sans modestie notre héros, puisque personne ne prend la peine de le faire. Quant à l'entrée de ce petit monsieur dans l'ordre, à la bonne heure ; mais qu'il sache que les nôtres mènent une vie ascétique, dormant sur une planche et n'ayant qu'une pierre pour oreiller. De cette façon, on fortifie l'homme aux fatigues de la guerre.
- Cela me paraît très bien, affirma Amaranthe, si on ajoute à cela une nourriture frugale, comme par exemple, deux rations de pain sans levain par jour, ce seront les meilleurs soldats de la terre. Courage alors, Gabriel, et fais-toi chevalier de l'*Episcopat de Cadix*.
- Je le ferais volontiers, mesdames et messieurs, si j'avais la force d'accomplir les lois d'un institut aussi rigoureux. Pour cette *Croisade de l'Episcopat*, il faut des hommes extrêmement vertueux et pleins de foi.
- C'est parfaitement bien parlé, répliqua solennellement don Pedro.
- Des prétextes, mon garçon, ajouta Amaranthe avec malice. La vraie cause de la résistance de ce jeune

homme pour entrer dans l'illustre ordre, ce n'est pas seulement la fainéantise mais aussi les plaisirs d'un amour aussi violent que bien accueilli et qui le maintiennent fasciné et troublé. Dans l'ordre, les amoureux ne sont pas autorisés, n'est-ce pas monsieur don Pedro ?

- Cela dépend, répondit l'important personnage en se prenant le menton entre deux doigts tout en regardant le plafond. Cela dépend. Si les catéchumènes sont dominés par un amour respectueux et prudent envers une personne d'importance et distinguée, loin d'être rejetés, ils sont admis avec plaisir.
- Eh bien, l'amour de celui-ci n'a rien de respectueux, dit Amaranthe, en regardant doña Flora avec une attention coquine. Mon amie, qui m'écoute, est témoin de la fougue et du mépris de ce jeune homme violent.

Don Pedro fixa doña Flora des yeux.

- Grand Dieu ! ma chère comtesse, dit celle-ci, c'est vous avec vos imprudences qui avez corrompu ce jeune homme en lui montrant des choses qu'il n'est pas encore en âge de savoir. Pour ma part, ma conscience ne me révèle ni un mot ni une action qui ait donné motif à ce que jeune homme passionné se soit laissé aller une fois. La jeunesse, monsieur don Pedro, a des élans ; mais ils sont pardonnés parce que la jeunesse...
- En un mot, mon amie, dit Amaranthe en s'adressant à doña Flora, devant une personne de confiance comme monsieur don Pedro, pouvez-vous, toute hypocrisie mise à part, confesser que les tendresses et les pathétiques déclarations de ce jeune homme ne vous causent pas de désagrément.

- Mon Dieu ! mon amie, s'écria la maîtresse de maison en changeant de couleur, que dites-vous ?
- La vérité. A quoi bon se voiler la face ? N'est-ce pas, monsieur de Congosto, que je fais bien de mettre les choses à leur vraie place ? Si notre amie sent une tendance amoureuse pour quelqu'un, pourquoi le cacher ? C'est un péché peut-être ? Est-ce un crime si deux personnes s'aiment ? Moi, j'ai le droit de me permettre ces libertés parce que j'ai de l'amitié pour les deux et parce que cela fait un certain temps que je leur conseille de se décider à cesser ces mystères, ces secrets et ces faux-semblants qui ne mènent à rien, non monsieur, et, en général, ça se retourne contre l'honneur de la personne. Quant à mon amie, je l'ai suffisamment exhortée, condamnant son pesant célibat, et j'imagine qu'à la fin mes sermons ne seront pas inutiles. Ne le niez pas. Votre volonté est hésitante et se demande oui non ; de sorte que si une personne aussi respectable que monsieur don Pedro veut bien s'unir à mes admonestations...

Don Pedro était vert, jaune, marbré. Moi, sans rien dire, j'essayais tout en me retenant de rire, d'appuyer par mes attitudes et mes regards ce que disait la comtesse. Doña Flora, confondue entre le trouble et la colère, regardait Amaranthe et le pantin, et, comme elle voyait que celui-ci changeait de couleur et que ses yeux lançaient des étincelles de colère, elle se troubla davantage et dit :

- La comtesse en a de ces blagues, monsieur don Pedro, voulez-vous prendre une sucrerie ?
- Madame, répondit le benêt avec colère, les hommes comme moi s'adoucissent la langue par l'amertume et le cœur par des déconvenues.

Doña Flora voulut rire mais ne le put.

- Par des déconvenues, oui madame, ajouta don Pedro et par des affronts reçus de la part de la personne la plus inattendue. Chacun est maître d'orienter ses élans amoureux comme il l'entend. Moi, de manière précoce, j'ai penché pour une personne ingrate qui, à la fin... mais je ne veux pas enlaidir sa conduite, ni crier sur les toits son manque de loyauté, je garderai donc pour moi seul les peines comme j'ai gardé mes joies. Et qu'on ne dise pas pour excuser cette ingratitude que j'ai manqué, ne serait-ce qu'une seule fois en vingt-cinq ans, au respect, à la discrétion, à la sévérité que la culture et la dignité de nous deux m'imposait, car mes lèvres n'ont pas prononcé une parole excitante, mes mains n'ont fait aucun geste déplacé et aucune idée impudique n'a troublé mes pensées, je n'ai jamais prononcé le mot de mariage auquel on associe des images contraires à la pudeur, je n'ai jamais regardé de vilaine façon ni posé les yeux sur les parties que la mode française avait mal couvertes, je n'ai rien fait, enfin, qui puisse offenser, rabaisser ou mépriser le saint objet de mon culte. Mais, hélas ! en ces temps corrompus, il n'y a plus de fleur qui ne se fane ni de pureté qui ne se tache, ni de splendeur qui ne s'obscurcisse de quelques petits nuages. Tout ceci étant dit, mesdames, je vous demande la permission de me retirer.

Il se levait pour partir quand doña Flora le retint en lui disant :

- Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur don Pedro ? Qu'est-ce qui vous prend ? Faites-vous cas des blagues d'Amaranthe ? C'est de la calomnie, oui monsieur, de la calomnie.

- Mais quoi donc ? dit Amaranthe, feignant le plus grand étonnement. Mes paroles ont-elles pu causer le chagrin chez monsieur don Pedro ? Mon Dieu, maintenant que j'y pense, j'ai dû commettre une grande imprudence. Quel mal ai-je donc fait ? Monsieur don Pedro, je ne savais rien, j'ignorais... Désunir d'un mot indiscret deux volontés... C'est la faute de ce jeune garçon. Maintenant, je me souviens que mon amie lui recommande toujours de vous imiter dans les formes respectueuses de la manifestation de son amour.
- Et je le reprends pour ses audaces, dit doña Flora...
- Et elle lui tire les oreilles quand il exagère en paroles ou en actes et elle le pince au bras quand ils sortent ensemble pour une promenade.
- Mesdames, excusez-moi, dit don Pedro, mais je me retire.
- Si vite ?
- Amaranthe, par ses bêtises, vous a touché au vif.
- Je dois aller chez madame la comtesse de Rumblar.
- Cela est un affront, monsieur don Pedro. Quitter ma maison pour l'autre.
- La comtesse est une personne très respectable qui a une haute idée des bonnes manières.
- Mais elle ne fait pas de vêtements pour les *Croisés*.
- La comtesse de Rumblar a le bon goût de ne pas admettre chez elle les petits hommes politiques et les journalistes qui infestent Cadix.
- Bon.
- Là-bas, on ne joue pas non plus. Là-bas, ne vont ni Quintana, le prétentieux, ni Martínez de la Rosa, le pédant, ni Gallego, le petit clerc athée, ni Gallardo, le philosophe démoniaque, ni Arriaza, le lèche-botte, ni

Capmany, le fou, ni Argüelles, le jacobin, mais une foule de personnes respectueuses de la Religion et du Roi.

Et après avoir dit cela, le benêt fit une révérence qui le désarticula à moitié et s'en alla ensuite d'un pas tranquille et d'une démarche fière.

- Mon amie, dit doña Flora, vous avez été imprudente ! N'est-ce pas, Gabriel, qu'elle a été très imprudente ?
- Je le crois bien ! Raconter tout cela sous son nez !
- Moi, je tremblais pour toi, mon petit, craignant qu'il ne t'embroche de son épée.
- La comtesse nous a compromis, affirmai-je avec une colère affectée.
- C'est un petit diable.
- Mon amie, dit Amaranthe, je l'ai fait dans la plus grande naïveté. Après ce que j'ai découvert, je me mets du côté du pauvre don Pedro éconduit. La vérité, madame doña Flora, c'est que vous avez été d'une grande rouerie. Le troquer après vingt-cinq ans, pour ce jeune homme sans prestige...
- Taisez-vous, taisez-vous, coquine, répondit la maîtresse. Pour ma part, ni l'un ni l'autre. Si vous n'aviez pas excité ce jeune homme par vos provocations...
- Dorénavant, dis-je, je serai respectueux, réservé et prudent, comme don Pedro.

Doña Flora m'offrit une sucrerie mais elle se vit obligée de mettre un point final à la question car d'autres dames appartenant, comme elle, à la classe des places démantelées et à l'artillerie désuète, intervinrent inopportunistement dans notre dialogue.

J'ai transcrit la scène burlesque qui précède, sans importance, semble-t-il, et à peine digne d'une attention momentanée parce que, n'étant que pure blague, elle influença beaucoup les événements que je vais raconter par la suite, produisant chez moi, ennuis et contrariétés. De cette façon, les plus frivoles événements peu propices à altérer par leur fragile passage la tranquillité de la vie, la bouleversent profondément tout d'un coup, sans qu'on s'y attende le moins du monde.

Peu après, entra dans la salle le mémorable don Diego, comte de Rumbler et de Peña Horadada et, à ma grande surprise, il ne salua pas la comtesse et celle-ci ne daigna pas lui adresser un seul regard. Me reconnaissant aussitôt, il vint à moi et, avec la plus grande amabilité, me salua et me félicita pour mon rapide avancement dans la carrière des armes dont il avait pris connaissance. Nous ne nous étions pas vus depuis ma fameuse aventure au palais du Pardo. Moi, je le trouvai assez transformé sans doute à cause de certains troubles et autres maladies.

- Tu vas être mon ami ici comme à Madrid, me dit-il, alors qu'on entrait ensemble dans la salle de jeu. Si tu es sur l'île, j'irai te voir. Je veux que tu viennes aux réunions chez moi. Dis-moi, quand tu viens à Cadix, tu loges ici chez la comtesse ?
- Je viens fréquemment ici.
- Tu sais que ma parente apprécie la loyauté de ceux qui furent ses pages ?... Tu dois bien savoir que je vais me marier avec elle.
- La comtesse me l'a dit.
- La comtesse ne s'interdit plus rien. Il y a un divorce absolu entre elle et le reste de sa famille... Oh ! maintenant, je me souviens quand nous t'avons trouvé au Pardo... Quand on a demandé à Amaranthe ce que tu faisais là, elle ne sut quoi répondre. Ce que tu faisais, tu aurais pu le dire... Tu joues ou pas ?
- Nous jouerons.
- Ici, au moins, on respire, mon vieux. Je viens de m'échapper des réunions de chez moi, ce ne sont plus des réunions, ce sont des conclaves de curés, frères et ennemis de la liberté. Là-bas, on ne sait que dire du mal

des journalistes et de ceux qui veulent une Constitution. On ne joue pas, Gabriel, on ne danse pas, on ne boit rien, on ne parle que de choses fades et idiotes... De toute façon, il faut que tu viennes chez moi. Mes sœurs m'ont dit qu'elles veulent te connaître ; oui, elles me l'ont dit. Les pauvres s'ennuient. Sauf quand lord Gray les distrait un peu toutes les trois... Tu viendras chez moi. Mais attention à ne pas te dire libéral et jacobin. N'ouvre pas la bouche sauf pour dire mille bêtises sur les futures *Cortès, la liberté de la Presse*, la Révolution française, et fais attention à faire une révérence quand on nomme le Roi et à dire quelque chose en latin en guise d'exhortation pour assigner Bonaparte, Robespierre ou tout autre monstre quel qu'il soit. Si tu ne le fais pas, maman va te mettre très vite à la porte et mes sœurs ne pourront pas te supplier de revenir.

- Très bien, je ferai attention à bien remplir le programme. Où nous verrons-nous ?
- J'irai sur l'île ou bien nous nous verrons ici, quoique à vrai dire... Peut-être que je ne vais pas revenir. Maman m'interdit de mettre les pieds dans cette maison. Toi, viens chez moi, demande ton ami Diego, celui qui a gagné la bataille de Bailén. J'ai fait croire à ma mère qu'à nous deux, toi et moi, nous avons gagné cette célèbre bataille.
- Et Santorcaz ?
- A Madrid, il est toujours commissaire de police. Personne ne peut le voir ; mais lui se moque de tout le monde et fait son travail. A quoi nous jouons ? Moi, je mise sur le cheval.

Le jeu, d'abord froid et mal encouragé par des personnes sans enthousiasme, s'anima avec la présence d'Amaranthe qui mit son argent dans la balance du sort. Pour que tout aille à merveille, arriva à ce moment précis lord Gray de qui j'ai dit qu'il avait disparu au début de la réunion. Comme d'habitude, le magnifique Anglais réclama pour lui les prééminences de banquier et lui, taillant avec sérénité et nous, misant avec anxiété et émotion, nous le dévalisions à toute vitesse. Surtout Amaranthe et moi, nous avions une chance folle. Doña Flora, au contraire, voyait son petit capital diminuer à grande vitesse et don Diego se maintint en équilibre en en faisant des va-et-vient entre disgrâce et à fortune.

L'Anglais était indifférent à sa ruine, plus il perdait plus il sortait d'argent, et tout ce qui de ses poches passa au tas, venait ensuite du tas visiter mes poches, qui s'étonnaient d'une abondance jamais connue par elles jusque-là. La séance ne prit fin que lorsque lord Gray ne donna plus de lui-même et la réunion se termina. Les hommes politiques, cependant, continuaient à se disputer dans la salle voisine, bien après le dernier retrait de la monnaie sur la table de jeu.

Quand nous sortîmes pour continuer l'affaire chez lord Gray, don Diego me dit :

- Maman croit qu'à cette heure je dors comme une souche. A la maison, nous nous retirons à dix heures. Maman, après dîner, nous donne sa bénédiction, nous récitons quelques prières et elle nous envoie au lit. Moi, je me retire dans ma chambre, feignant d'avoir très sommeil, j'éteins la lumière et, quand tout est silencieux, je m'échappe gentiment dans la rue. Je reviens de très bonne heure, j'ouvre mes portes avec

des clés exprès et je me mets dans mon lit. Seules mes sœurs sont dans le secret et facilitent mon évasion.

Lord Gray nous offrit chez lui un magnifique souper ; nous sortîmes ensuite le livre des quarante pages et, avec ses textes, nous passâmes fébrilement toute la nuit : Don Diego sans gagner ni perdre, l'Anglais vomissant ses entrailles et moi gagnant jusqu'à ce que tous les trois soient fatigués et que la fortune soit toujours aussi invariablement obstinée, nous considérâmes la partie terminée. Oh ! dans les glorieuses années de 1810, 1811 et 1812, on jouait beaucoup, mais beaucoup !

Après cette nuit, je ne pus revenir à Cadix que le 28 mai, dans l'après-midi, faisant partie des forces qu'on envoya pour rendre les honneurs à la Régence qui, le lendemain, devait s'installer dans le palais de la Douane. Cette cérémonie de l'installation fut très amusante et animée autant le 29 que le 30, parce que c'étaient les jours de notre seigneur le Roi don Fernando VII. Quand nous étions à la Douane, montant la garde d'honneur de la Régence réunie en session solennelle, nous entendîmes dire que ce même jour se présenterait à Cadix une centaine de cuirassiers à l'ancienne qui voulaient offrir leurs vœux au pouvoir central. Dès que j'entendis cela, je me souvins du célèbre don Pedro et je ne doutai pas un instant qu'il fût l'auteur de la distraction qu'on nous préparait.

Il devait être midi quand une nuée de gamins, débouchant par les rues Pedro Conde et Manzana, annonça que quelque chose d'extraordinaire et d'amusant approchait ; en effet, derrière l'escadron d'enfants qui, de mille façons et à grands cris, manifestait sa joie, vous auriez vu là apparaître une phalange de cent hommes à cheval, tous vêtus du même costume jaune et rouge que j'avais vu sur les chairs desséchées du grand don

Pedro. Il venait devant avec le ruban de capitaine général sur son costume d'arlequin et, si raide, si content et si fier qu'il n'avait rien à envier à Godefroy de Bouillon entrant à Jérusalem. Ni lui ni les autres ne portaient de cuirasses mais des croix sur la poitrine ; quant aux armes, l'un portait un sabre, l'autre une brette classée. Comme diversion de Carnaval, c'était tolérable, mais comme *Croisée de l'Episcopat de Cadix*, qui doit en finir avec les Français, c'était la chose la plus grotesque qu'on ait pu trouver dans les annales de tous les temps.

La foule les acclamait pour la simple raison qu'elle s'en amusait ; eux, par les applaudissements se croyaient guère moins dignes d'admiration que les partisans de César ou d'Hannibal ; et notre chance était que du Puerto de Santa María où se trouvaient les Français, on ne pouvait pas voir, pas même au télescope une fête pareille ; à tous les coups, le bruit des rires aurait fait plus bruit que le bruit des canons.

Ils arrivèrent à la Douane, celui qui commandait demanda la permission d'entrer pour saluer la Régence, nous lui refusâmes, croyant que ceux de la Junte n'avaient pas à ce point perdu la tête ; don Pedro insista, tapant le sol de son sabre et proférant des menaces et des fanfaronnades ; nous entrâmes communiquer à ces messieurs quel genre d'escogriffes voulait s'introduire dans le palais du Gouvernement et ce dernier consentit enfin à être félicité par les messieurs à l'ancienne, craignant de perdre la confiance du peuple s'il ne le faisait pas. Faiblesse bien propre aux autorités espagnoles !

Congosto entra donc, suivi de cinq des siens, choisis parmi les plus notables, traversa le salon de la cour et, face à la Régence, fit une profonde révérence, se redressa ensuite, promena son regard fier d'une extrémité à l'autre de la salle, mit la main à la poche de ses chausses et, à la grande surprise de nous tous qui

le regardions, sortit des lunettes à grosse monture qu'il cala sur l'arête de son nez. Une telle allure et de tels vêtements avec des lunettes étaient des plus ridicules. Ceux de la Régence hésitaient entre le courroux et le rire, et les étrangers qui assistaient à ce spectacle ne dissimulaient pas leur satisfaction de jouir d'une scène aussi cocasse.

Après avoir chaussé ses lunettes, les avoir ajustées, accrochées aux oreilles et appuyées sur son nez, il mit l'autre main dans l'autre poche et sortit un document, et quel document ! Il y en avait au moins un mètre. Nous croyions tous qu'il s'agissait d'un discours ; mais non, mesdames et messieurs, c'étaient des vers. Alors, pour parler au Roi ou au public ou aux autorités, les mauvais vers primaient sur la mauvaise prose. Il déplia ensuite le long document, toussa pour se racler la gorge, lissa ses longues moustaches et, d'une voix caverneuse et retentissante, commença la lecture d'un chapelet d'hendécasyllabes boiteux, manchots et estropiés, aussi mal envoyés que pouvaient l'être des vers du personnage qui les lisait. Je regrette de ne pouvoir donner à mes amis un échantillon de cette littérature parce qu'ils ne furent pas imprimés et je ne m'en souviens plus ; mais, si ce n'est la forme, j'ai encore présent en mémoire le sens qui se réduisait à flatter le besoin de tous de se vêtir à l'ancienne, unique façon de ressusciter l'héroïsme des temps antiques, mort et enterré.

Durant la lecture, don Pedro avait sorti son épée et il accompagnait toutes les phrases importantes par d'estafilades, de coups d'épée et de balafres en l'air, faisant voltiger son arme au-dessus de sa tête, ce qui ajouta au grotesque de son action. Dès qu'il eut fini de lire ses vers minables, il rangea son document, décolla ses lunettes de son nez, rengaina son épée, fit une autre profonde révérence et sortit du salon, suivi des siens.

Mesdames et messieurs, ce que je dis est vrai ! Je suis offensé par ces marques d'incrédulité de ceux qui m'écoutent. Ouvrez les livres d'Histoire, non pas ceux qui circulent dans les mains de tout le monde mais ceux qui ont quelque chose de plus intime, qui ont été dictés par des témoins oculaires. Eh bien quoi, a-t-on oublié déjà la condition théâtrale et un tantinet *arlequinesque* de nos partis politiques dans sa période d'incubation ? C'est la pure vérité, la sainte vérité, celle dont je viens de parler, même si cela paraît incroyable et, encore, je tais bien des petites choses pour ne pas offenser l'honneur national.

Ensuite, la procession comique parcourut les rues de Cadix pour la plus grande joie de tout le peuple, qui s'amusait d'un tel motif extraordinaire, sans pour autant se décider à s'habiller à l'ancienne... Il avait un grand bon sens ! Les balcons et miradors se remplissaient de dames et, dans la rue, la foule suivait les *Croisés*. Surtout les enfants, ce fut pour eux un jour merveilleux. Il ne manquait plus pour que cela ressemble à l'entrée de don Quichotte à Barcelone, que les garçons appliquent à certaines parties du cheval que montait don Pedro, les célèbres ajoncs et je crois même que ce fut un peu le cas à la fin de la triomphale promenade quand ils retournèrent à l'île.

Après l'événement que je viens de rappeler, certains autres très tristes forment une parenthèse assez longue de l'histoire de ma vie que je suis en train de raconter. Le 1^{er} juillet, je me sentis mal et je succombai à la fièvre jaune, comme tant d'autres qui, dans cette période, furent victime du terrible typhus, avec moins de chance que votre serviteur, lequel échappa aux griffes de la mort, après s'être vu dans un état tel qu'il apercevait les horizons de l'autre monde.

Mon mal (il m'avait déjà attaqué dans mon enfance avec un caractère différent) ne fut pas très long. J'étais sur *l'île*. Mes amis m'assistèrent affectueusement ; lord Gray me visitait tous les jours, Amaranthe et doña Flora firent de longues gardes et veilles à mon chevet. Quand elles me virent hors de danger, toutes les deux pleuraient de joie.

Durant ma convalescence, don Diego vint me visiter et me dit :

- Demain même, tu vas venir à la maison. Mes sœurs et ma fiancée me demandent de tes nouvelles tous les jours. Elles ont eu très peur.
- J'irai demain, lui répondis-je.

Mais j'étais loin de m'attendre à l'ordre militaire et sans appel qui pour quelque temps devait m'exiler de ma chère ville. C'est l'histoire de don Mariano Renovales, ce soldat intrépide qui réalisa d'héroïques hauts faits à Saragosse ; il fut envoyé commander une expédition qui devait partir de Cadix et débarquer au Nord. Renovales était un homme très brave mais de cette bravoure sauvage de nos grands hommes de guerre : courage sans aucune connaissance militaire ni les autres talents qui magnifient le bon général. Il avait publié une annonce extravagante sur laquelle on voyait une tête gravée représentant *Joseph la Bouteille* tombant ivre, une cruche de vin à la main, le style du document correspondant au côté vulgaire et ridicule de l'estampe. Cependant, on le magnifiait beaucoup pour cela même et on lui accorda un grade. Misère de l'Espagne ! Ces crétins font souvent fortune.

Eh bien, mesdames et messieurs, on confia à Renovales un petit corps d'armée et, dans ce corps d'armée je me trouvai inclus, ce qui m'obligea, encore à moitié malade, à suivre ce guérillero fou dans sa plus folle expédition. J'obéis et je

m'embarquai avec lui, prenant congé de mes amis. Oh ! quelle aventure affligeante, méprisable, funeste et stérile ! Confiez des services délicats à des hommes ignorants et vulgaires qui n'ont de qualité qu'un courage aveugle et frénétique.

Je ne veux pas raconter les désastres répétés de l'expédition. Nous souffrîmes des tempêtes, nous supportâmes toute sorte de malheurs et comble de disgrâce, loin de faire quelque chose de satisfaisant, une partie des troupes débarquées en Asturies tombèrent au pouvoir des Français. Nous rendîmes grâce à Dieu, nous autres, les quelques rescapés après trois mois et demi de difficultés angoissantes, qui pûmes retourner à Cadix, honteux du malheureux épilogue de cette aventure. Je comparai mes compagnons d'alors aux individus de la *Croisade* par l'absence de bon sens.

Nous revînmes enfin à Cadix. Quelques-uns vinrent nous accueillir avec joie, croyant que nous revenions couverts de gloire mais, en peu de mots, nous contâmes ce qui s'était passé. Les gens enthousiastes et patriotes ne voulaient pas croire que le valeureux Renovales ait été si bête. Malheureusement, nous eûmes beaucoup de ce genre de héros.

Ensuite, nous nous reposâmes un peu, après avoir débarqué, nous allâmes nous présenter aux autorités de l'île. C'était le 24 septembre.

Une grande nouveauté, une belle fête avait lieu ce jour-là dans l'île. Banderoles et fanions ornaient les maisons particulières et les édifices publics, les gens avaient leurs habits du dimanche, les marins et la troupe leurs habits de gala, de gala aussi la Nature à cause de la beauté du matin et la clarté resplendissante du soleil, tout respirait la joie. Sur le chemin de Cadix à l'île, les gens de toutes conditions ne cessaient de passer, en voiture ou à pied ; et sur la place San-Juan-de-Dios, les voituriers criaient appelant les voyageurs : "Aux *Cortès*, aux *Cortès* !"

Cela ressemblait aux préludes d'une course de taureaux. Toutes les classes de la société accouraient à la fête et les vieilles malles des maisons du riche comme du pauvre avaient dû rester presque vides. Le riche tout puissant avait revêtu son meilleur tissu, l'élégante dame sa meilleure soie et les jeunes artisans comme les hommes du peuple, parés de leurs costumes pittoresques, égayaient de vives couleurs la masse de la foule. Les éventails s'agitaient dans les airs, reflétant de mille nuances rapides la lumière du soleil, et les millions de lentilles irradiaient leurs éclats sur le noir velours. Il y avait tant de joie sur les visages que la foule tout entière n'était que sourire et il n'était pas nécessaire de se demander les uns aux autres où ils allaient parce qu'un bourdonnement continu disait sans cesse : "Aux *Cortès*, aux *Cortès* !"

Les calèches partaient sans arrêt. Les pauvres allaient à pied avec leur en-cas sur le dos et la guitare à l'épaule. Les jeunes des places, de la Caleta et de la Vina, ne voulaient pas que la cérémonie soit privée de l'honneur de leur présence et, arrangeant leurs haillons, ils empruntaient le chemin de l'île, le bâton sur l'épaule, se donnant des airs d'une armée en marche

et, au milieu des cris et de l'agitation et du brouhaha, on distinguait clairement le cri général : "Aux *Cortès*, aux *Cortès* !"

Les navires mouillés dans la baie donnaient du canon ; et entre la fumée blanche et les mille drapeaux, on aurait dit une fantastique bande d'oiseaux de couleurs qui tournaient autour des mâts. Les militaires et les marins sur terre arboraient des plumes à leurs chapeaux, des rubans et des insignes sur leur poitrine, de la fierté et de la jubilation sur leur visage. Les civils embrassaient les militaires, se félicitant ce jour-là, car ils croyaient tous que le premier jour du bonheur était arrivé. Les hommes d'importance, les écrivains et les journalistes débordaient de satisfaction, donnant et recevant les félicitations pour l'apparition de cette grande aurore, cette nouvelle lumière, ce bonheur inconnu que tous nommaient du cri délicieux de : "Les *Cortès*, les *Cortès* !"

Dans la taverne de monsieur Poenco, on ne pensait qu'aux libations en l'honneur du grand événement. Les *majos*, les contrebandiers, les durs, les crâneurs, les picadors, les bouchers et les maquignons avaient différé leurs querelles pour que la majesté de ce grand jour ne soit pas troublée par des attaques contre la paix, la concorde et la bonne harmonie entre citoyens. Les mendiants abandonnèrent leur poste et, courant vers la Cortadura qui fut inondée de manchots, de boiteux et d'estropiés, désireux de recueillir d'abondantes récoltes d'aumônes parmi la foule et montrant leurs plaies, ils ne demandaient pas au nom de Dieu et de la charité, mais au nom de cette autre déesse nouvelle, sainte et sublime, en disant : "Pour l'amour des *Cortès*, pour l'amour des *Cortès* !"

Les nobles, le peuple, les commerçants, la milice, les hommes, les femmes, le talent, la richesse, la jeunesse, la beauté, tout, à quelques exceptions près, accourut pour la grande cérémonie,

la plupart par enthousiasme vrai, quelques-uns par curiosité, d'autres parce qu'ils avaient entendu parler des *Cortès* et qu'ils voulaient savoir ce que c'était. La joie générale me rappela l'entrée de Fernando VII à Madrid en avril 1808, après les événements d'Aranjuez.

Quand j'arrivai sur l'île, les rues étaient infranchissables à cause de la foule immense. Dans une de ces rues, la multitude se regroupait pour voir une procession. Aux miradors, les bouquets de dames n'avaient plus de place ; les cloches clamaient à toute volée et le peuple criait, les hommes et les femmes se pressaient contre les murs, les enfants grimpaient sur les grilles et les soldats, rangés sur deux rangs, luttèrent pour laisser le passage libre au cortège. Tout le monde voulait voir et il n'était pas possible que tous voient.

Cette procession n'était pas une procession de saintes images, ni de rois, ni de princes, ce que l'on voit souvent en Espagne pour attirer l'attention : c'était le simple défilé d'une centaine d'hommes, vêtus de noir, quelques jeunes, d'autres vieux, quelques prêtres, des laïcs pour la plupart. Le clergé les précédait avec l'infant Bourbon en habit pontifical et les individus de la Régence, ils étaient suivis d'un grand nombre de généraux, courtisans autrefois de la Couronne et aujourd'hui du Peuple, hauts fonctionnaires, conseillers de Castille, hauts personnages et gentilshommes, beaucoup d'entre eux ignoraient de quoi il s'agissait.

La procession venait de l'église Majeure où on avait chanté solennellement une messe de *Te Deum*. Le peuple ne cessait de crier : "Vive la Nation !" comme il aurait pu crier : "Vive le Roi !" et un chœur, qui s'était placé sur une estrade à un coin de rue, entonna l'hymne, très louable sans doute, mais très mauvais sur un plan poétique et musical, qui disait :

Dans des temps orageux
que vit l'Espagne en vérité
on voit à l'horizon
une certaine clarté.

Les *Cortès* sont l'aurore
et leurs savantes voix
trouveront un remède
en nous donnant la liberté.

Le musicien avait été si inhabile en composant le discours musical, il connaissait si peu l'art du rythme que les chanteurs se voyaient obligés de répéter quatre fois "et leurs savantes voix, et leurs savantes voix..." Mais cela n'ôte pas son mérite à la joie populaire, innocente et spontanée.

Quand le cortège passa, je trouvai Andrés Marijuán, lequel me dit :

- On m'a écrasé un bras dans l'église. Que de monde ! Mais j'ai voulu tout voir et j'ai tout vu. Cela a été très joli.
- Mais les discours ont déjà commencé ?
- Bien sûr que non. Le Cardinal au grand nez a dit une messe très longue et les régents ont reçu le serment des procureurs en leur disant : "Jurez-vous de conserver la religion catholique ? Jurez-vous de conserver l'intégrité de la nation espagnole ? Jurez-vous de conserver sur son trône notre bien aimé roi don Fernando ? Jurez-vous de remplir votre charge fidèlement ?" Ce à quoi ils répondaient que oui, oui et oui. Après ils ont balancé un coup d'orgue et un plain-chant et c'est tout. Gabriel, on va voir si on peut entrer dans la salle des séances.

Moi, je ne crus pas bon d'essayer ; mais j'y allai, donnant du coude ici et là, quand, en arrivant près du théâtre, devant les portes, des masses de gens s'entassaient et beaucoup de voitures, j'entendis qu'on m'appelait vivement, en disant : "Gabriel, Araceli, Gabriel, monsieur don Gabriel, monsieur d'Araceli."

Je regardai de tous côtés et, au milieu de la foule, je vis deux éventails qui me faisaient signe et deux visages qui me souriaient. C'étaient les visages d'Amaranthe et de doña Flora. Aussitôt je les rejoignis et elles me saluèrent et me félicitèrent chaleureusement pour mon arrivée heureuse, Amaranthe dit :

- Viens avec nous, nous avons des billets pour entrer dans la galerie réservée.

Nous montâmes tous et, dans l'escalier, je demandai à la comtesse si quelque événement avait modifié la situation de nos affaires, durant mon absence, à cela elle répondit :

- Tout reste identique. La seule nouveauté est que ma tante souffre maintenant d'un rhumatisme qui la fatigue. Doña María la domine complètement et c'est elle qui commande à la maison et qui dispose de tout... Je n'ai pas pu voir Inès, pas une seule fois. Elles non plus ne sortent pas et il est impossible de leur écrire. J'attendais anxieusement ton arrivée parce que don Diego a promis de t'emmener là-bas. Quand tu iras, j'espère de grands résultats de ta médiation zélée. On ne peut rien obtenir de lord Gray ; mais les indices que je t'ai donnés augmentent. Nous savons par la servante que doña María se méfie beaucoup et même don Diego, tout bête qu'il est, l'a découvert et enrage de jalousie. Dès demain il faut que tu ailles là-bas, bien que

je doute fort que la comtesse de Rumblar veuille te recevoir.

Nous ne parlâmes plus de l'affaire car le Congrès National occupa toute notre attention. Nous étions au balcon d'un théâtre ; à côté de nous, dans des lieux identiques, nous pouvions voir une multitude de dames et de messieurs, les ambassadeurs et autres personnages. En bas, dans ce que nous appelions la cour, les députés occupaient leurs sièges sur deux séries de bancs : sur la scène, il y avait un trône, occupé par un évêque⁴ et quatre autres messieurs et, devant, les secrétaires du lieu. Les uns et les autres avaient bien peu chauffé leur siège quand ceux de la Régence se levèrent et s'en allèrent comme s'ils disaient : "Voilà, c'est à vous."

- Ces pauvres gens, me dit Amaranthe, ne savent pas ce qu'ils ont entre les mains. Regarde-lez, ils sont tout déconcertés et abasourdis sans savoir quoi faire.
- Le vénérable évêque d'Orense est parti, dit doña Flora. Ici et là, on susurre que ces fichues *Cortès* ne le font pas rire du tout.
- D'après ce que j'entends, ils sont en train de choisir qui va présider, dis-je. Il y a là un va-et-vient de billets, c'est signe qu'il va y avoir un vote.
- C'est une bonne chose que nous allons voir aujourd'hui, ajouta Amaranthe avec la joie que donne l'espoir d'une distraction.
- Moi, ce que je veux c'est qu'ils prêchent et vite, ajouta doña Flora. Vite, messieurs. Je vois qu'il y a beaucoup de curés, ce qui est la preuve qu'il va s'en dire de belles choses.

⁴ Don Pedro Quevedo y Quintano, évêque d'Orense, Président de la Première Régence.

- Mais ces curés philosophes sont maladroits en discours, affirma Amaranthe. Ici, ce sont surtout les laïcs qui vont parler et ce sera un tel raffut que nous allons voir des scènes aussi marrantes que lors des scènes d'un conseil de village avec ses lois propres. Mon amie, préparons-nous à rire.
- Voilà, il semblerait qu'ils aient un président. Écoutons ce que va lire ce petit monsieur sur la scène, semblable à un mauvais comédien qui ne sait pas son rôle.
- Il est ému par la solennité de l'acte, répondit Amaranthe. Il me semble que ces messieurs donneraient n'importe quoi pour qu'on les renvoie chez eux. Vraiment, ils n'ont pas mauvaises allures.
- D'ici, je vois le vicomte de Matarrosa, fit remarquer doña Flora. C'est ce garçon blond. Je l'ai vu chez Morlá, ce jeune homme est dégourdi... puisqu'il sait l'anglais.
- Ce petit mignon devrait être encore en train de téter sa mère, on va lui faire une dispense d'âge pour être député, répondit la comtesse. Puisqu'il n'est pas plus âgé que toi, Gabriel. Tu parles d'un législateur qu'on nous met là. En voilà d'un Solon⁵ avec ses vingt printemps.
- Ma chère comtesse, dit l'autre, d'ici, je vois entièrement le nez et la bouche de don Juan Nicasio Gallego. Il est en bas parmi les députés.
- Oui, il est là. Des *Cortès* et de la Régence, il ne va en faire qu'une bouchée. Je n'ai jamais vu un homme avec de si bonnes idées, il est sûrement venu ici pour rire de ses compagnons procureurs. Et celui-là à côté, ce n'est pas don Antonio Capmany ? Regardez cette allure ! Il

⁵ Allusion à Solon, considéré comme un des sept sages de la Grèce.

ne peut pas rester tranquille un moment, il danse comme un écureuil.

- Celui qui s'assoit maintenant, c'est Mejía.
- Je vois aussi la tête séraphique d'Agustinito Argüelles. On dit qu'il parle très bien. Vous voyez Borrull ? On raconte que celui-là ne veut pas de *Cortès*. Mais qu'ils commencent donc une bonne fois, qu'ils sont fatigués !
- Ici, comme on ne paie pas notre entrée, on n'a pas droit à s'impatienter.
- La présidence est prête. Ils vont siffler pour commencer ?
- Je suis curieuse d'entendre ce qu'ils vont dire...
- Moi aussi.
- Cela va être une drôle de dispute, dit Amaranthe, parce que chacun va demander une chose et une autre et puis la lune...
- Alors, l'un d'eux va dire : "Je veux telle chose", un autre va répondre : "Eh bien, je n'en ai pas envie" et il va y avoir de l'animation dans cette réunion débridée.
- On n'a jamais vu un désordre pareil ! Cela va être drôle quand les curés vont crier : "Dehors, les philosophes," et les laïcs : "Dehors, les curés." Je vois avec surprise que le président n'a pas de fouet.
- C'est que les formes seront respectées, mon amie.
- Où ont-ils appris à respecter les formes ?
- Silence, un député va parler.
- Qu'est-ce qu'il peut dire ? Personne ne comprend.
- Il retourne s'asseoir.
- Sur la scène, il y a quelqu'un qui lit.
- Quelques-uns se lèvent de leur siège.
- Oui. Ils viennent de dire qu'ils sont au courant.

- Nous aussi. Que de bruit pour rien.
- Silence, messieurs, on va entendre un discours.
- Un discours ! Ecoutons. Quel bruit dans les balcons ! Si le public ne se tait pas, le président va faire baisser le rideau.
- C'est ce curé qui est là-bas en face qui va parler ?
- Il s'est levé, il arrange son bonnet, il rejette sa cape. Vous le connaissez ?
- Moi, non.
- Moi, non plus. Ecoutons ce qu'il dit.
- Il dit qu'il serait prudent d'adopter une série de propositions qu'il a sur un document.
- Bon, lisez-nous ce document, monsieur le curé.
- On dirait qu'il va parler avant.
- Mais qui c'est ?
- On dirait un saint homme.

Dans les balcons immédiats, un nom courait de bouche à oreille et arriva jusqu'à nous. L'orateur était don Diego Muñoz Torrero.

Mesdames et messieurs qui m'écoutez ou me lisez, ces oreilles qui sont les miennes entendirent le premier discours prononcé en Assemblées espagnoles au XIXième siècle. Ce prélude retentit encore dans mes oreilles, cette voix première de nos glorieux parlementaires, émise par un curé simple et paisible, à l'esprit serein, au tempérament clair, à l'allure humble et sympathique. Au début, les murmures d'en haut et d'en bas ne permettaient pas d'entendre clairement sa voix mais, peu à peu, les bruits se turent et le discours se poursuivit, solennel et clair. Les paroles se détachaient sur un silence religieux, fixant les esprits de telle façon qu'on aurait dit qu'il sculptait. L'attention

était profonde et jamais une voix ne fut écoutée avec autant de respect.

- Savez-vous, mon amie, dit doña Flora, au bout d'un moment de repos, que ce petit curé ne se débrouille pas mal ?
- Très bien. Si tous devaient parler comme ça, ce ne serait pas si mal. Je ne me suis pas rendu compte de ce qu'il propose.
- Eh bien, je crois que tout ce qu'il a dit est très raisonnable. Il continue. Attention.

Le discours ne fut pas long, mais sentencieux oui, éloquent et érudit. En un quart d'heure, Muñoz Torrero avait lancé à la face de la nation le programme du nouveau gouvernement et l'essence des nouvelles idées. Quand le dernier mot expira sur ses lèvres, il alla s'asseoir et reçut les félicitations et les applaudissements des tribunes, le dix-huitième siècle avait pris fin.

L'horloge de l'Histoire marqua sa dernière heure d'un coup de cloche que tout le monde n'entendit pas et, en Espagne, un des principaux plis du temps venait de se réaliser.

- Attention, ils vont lire le document.

Don Manuel Luxán lut.

- Vous avez entendu, l'amie doña Flora ?
- Je suis sourde peut-être ? Il a dit que c'est aux *Cortès* que réside la *Souveraineté de la Nation*.
- Et qu'ils jurent, reconnaissent, proclament Roi Fernando VII...
- Que les trois pouvoirs sont séparés... je ne sais quels termes il a employés.
- Que la Régence qui représente le Roi, c'est-à-dire le pouvoir exécutif, va prêter serment.
- Que tous doivent considérer le bien de l'Etat. C'est ça le plus important et, en disant cela, le reste est en plus.
- Maintenant il y a un grand tumulte parmi eux, mon amie.
- Ils vont se disputer sur cela. Car le petit curé ne va pas faire un petit grabuge. Comment s'appelle-t-il ?...
- Don Diego Muñoz Torrero.
- On dirait qu'il va reparler.

En effet, Muñoz Torrero prononça un second discours pour appuyer ses propositions.

- Maintenant il m'a plu davantage, beaucoup plus, Madame la Comtesse, dit la Cisniega. Cet homme, je le ferais bien évêque. N'est-ce pas juste et raisonnable ce qu'il a dit ?
- Si. Que les *Cortès* commandent et que le Roi obéisse.
- De sorte que, d'après la *Souveraineté de la Nation*, le Gouvernement du Royaume est dans ce théâtre.

- C'est le tour d'Argüelles maintenant, mon amie. Ce qui me plaît, c'est que tous disent qu'ils sont d'accord. Ils laissent les disputes pour quand ?
- Au début, tout est miel. Pensez qu'on est au premier acte.
- Argüelles parle maintenant.
- Oh ! C'est bien ! Vous avez connu beaucoup de prêcheurs qui parlent avec autant d'élégance, d'aisance, de majesté, sur ce ton si élevé ? Cela nous surprend et nous ravit tant que nous ne pouvons pas ne pas prêter attention à l'orateur, enchantés également par sa présence, sa voix, la vue et l'ouïe.
- Voilà bien une chose incomparable ! dit, enthousiasmée, doña Flora. Dites ce que vous voulez, ils ont très bien fait d'apporter cette nouveauté en Espagne. Ainsi toutes les espiègleries qu'ils feront au Gouvernement seront rendues publiques et le nombre des scélérats va diminuer.
- Je crains que cela soit plus brillant qu'utile, répondit la comtesse. Je crois que les orateurs ne manqueront pas. Aujourd'hui, tout le monde a bien parlé ; mais peut-être que le faire n'est pas aussi facile que le dire.

Et ainsi ils commentaient les discours qui succédèrent à celui de Muñoz Torrero, lesquels allongeaient tant la session que, très vite, il fit nuit et le théâtre fut allumé. La lenteur ne lassa pas les deux dames qui, comme le reste de l'assistance, restèrent sur leur siège jusqu'à tard dans la nuit, jouissant d'un spectacle qui, aujourd'hui, en captive bien peu, c'est tellement commun, mais à l'époque, c'était pour l'imagination une des plus grandes attractions. Les discours de ce jour mémorable laissèrent une impression indélébile dans l'esprit de tous ceux qui les entendirent. Qui aurait pu les oublier ? Même

aujourd'hui, après avoir vu passer à la tribune tant d'hommes et des gens admirables, il me semble que ceux d'alors furent les plus éloquents, les plus sublimes, les plus sévères, les plus supérieurs parmi tous ceux qui ont fatigué de leurs paroles l'attention de la mère Patrie. Quelle clarté que celle de ce jour ! Quelle obscurité ensuite, dedans et dehors de cette même enceinte, parfois théâtre, parfois église, parfois salle, car la *Souveraineté de la nation* tarda longtemps avant d'avoir sa maison propre ! Oh ! Siècle, quelle beauté ce jour-là ! Essaie de la conserver jusqu'à la fin.

La nuit, alors bien avancée, une rumeur courut dans les tribunes. Les régents allaient jurer, obligés à cela par les *Cortès*. C'était le premier coup d'orgueil de la Souveraineté, nouvelle-née, désirant agenouiller devant elle ceux qui se considéraient comme les reflets du Roi lui-même. Dans les balcons, certains disaient : "Les Régents ne jurent pas." Et d'autres : "Bien sûr que si, ils vont jurer."

- Moi, je crois que certains vont jurer et d'autres non, dit Amaranthe. Eux ont essayé d'avoir le peuple et la troupe de leur côté ; mais ils n'ont trouvé de sympathie nulle part. Ceux qui auront un peu de courage, enverront les *Cortès* au diable. Les faibles se traîneront sur cette scène où je crois encore entendre la voix de l'amusant Querol et de la Caramilla, puis ils baiseron l'escabeau où s'assoit ce petit vieux en vert, qui est, si je ne m'abuse, don Ramón Lázaro de Dou.
- Qu'ils jurent ! Ainsi il n'y aura pas de conflits. On dirait qu'il y a du brouhaha en bas.
- En haut aussi, dans le paradis. Le peuple croit qu'il est en train de voir jouer la saynète de Castillo *La maison du voisin* et il veut prendre parti à la pièce. N'est-ce pas, Araceli ?

- Oui madame. Ce nouvel acteur, qui s'impose là où il n'est pas désiré, déplaira aux *Cortès*.
- Le peuple veut qu'ils jurent, dit Flora.
- Et il doit vouloir aussi qu'on lui passe la corde au cou et qu'on les pendre aux frises du théâtre.
- Et dehors, il y a de la houle.
- Il me semble que ceux qui sont montés sur scène sont les régents.
- C'est cela même. Ne voyez-vous pas Castaños, le vieux Saavedra ?
- Derrière, ce sont Escaño et Lardizábal.
- Comment ! s'écria la comtesse avec étonnement. Lardizabal jure aussi ? C'est le plus féroce, l'ennemi le plus orgueilleux des *Cortès* ; il disait partout et à tout le monde que lui, il mettrait les *Cortès* dans sa poche.
- Eh bien, on dirait qu'il jure.
- Il n'y a plus de honte en Espagne... Mais je ne vois pas l'évêque d'Orense.
- L'évêque d'Orense ne jure pas, murmurèrent les tribunes dans un bruit d'ensemble.

En effet, l'évêque d'Orense ne jura pas. Les quatre autres le firent humblement, avec mauvaise grâce sans doute. L'opinion publique, en général, était très remontée contre eux. La session fut levée et nous sortîmes tous, entendant sur notre passage l'opinion du public sur l'événement qui venait de mettre fin à un jour si solennel. Presque tous disaient :

- Ce vieux têtard n'a pas voulu jurer ! Mais le serment finira bien par arriver, à force.
- Qu'on le pendre. Ne pas respecter le décret qu'on appellera le décret du 24 septembre, c'est laisser entendre que les *Cortès* ne valent rien.

- Moi, pas d'histoires et, celui qui ne baisserait pas la tête, je le ferais saisir, et puis...
- Si ces messieurs ne veulent pas que le pouvoir absolu...

Par contre d'autres, les moins nombreux, c'est sûr, s'exprimaient ainsi :

- Magnifique exemple de dignité qu'a donné l'évêque à ses compagnons ! Humilier le pouvoir royal devant quatre charlatans...
- Nous verrons qui peut le plus, disaient d'autres.
- Nous verrons qui peut le plus, répondaient les autres.

Les deux partis, qui étaient nés des années auparavant et grandissaient lentement, quoique encore faibles, maladroits et sans éclat, faisaient leurs premiers pas, abandonnaient le sein et la bouillie et portaient les doigts à leur bouche sentant que leurs dents commençaient à pousser.

Je pris congé d'Amaranthe et de son amie, leur promettant une visite le lendemain, comme je le fis en effet. Dans un café de Cadix, je rejoignis don Diego qui, aussitôt, renouvela ses promesses de m'emmener à la maison maternelle, ce à quoi je lui donnai une réponse rapide et nous fixâmes la visite au lendemain. Je fis aussi une visite à lord Gray que je trouvai imperturbable mais, quand je lui dis que j'avais l'intention d'aller chez doña María, il fut surpris, m'assurant qu'il y allait fréquemment.

Quand arriva la tombée de la nuit du jour indiqué, nous allâmes, Rumblar et moi, après les avertissements répétés que le cas requérait.

- Fais très attention, me dit-il, fais la sainte-nitouche, sinon, tu vas être mis à la porte. Mes sœurs, à qui j'ai dit que tu étais là, désirent que tu ailles ; mais ne va pas t'imaginer faire le galant auprès d'elles. Attention aux allusions à mes sorties nocturnes parce que je le fais à l'insu de madame ma mère. Les hommes que tu verras là-bas, traite-les comme des lumières de la Patrie et des prodiges de talent et de vertus. Enfin, j'ai confiance en ton bon sens.

Nous arrivâmes à la maison, qui se trouvait dans la rue Amargura et avait belle apparence. La marquise de Leiva vivait à l'étage d'en haut et, au rez-de-chaussée, la comtesse de Rumblar qui, depuis le récent rhumatisme de son illustre parente, exerçait la charge de chef et directeur suprême de la famille avec toute l'étendue propre à son caractère. En entrant, en haut de l'escalier, un bruit solennel et lointain de prières nous arrêta et don Diego dit :

- Attendons là ; ils sont en train de prier le chapelet avec Ostalaza, Tenreyro et don Paco. Tu connais ce dernier. Les autres sont des députés qui viennent souvent ici.

Pendant qu'on attendait, j'observai la maison qui était joyeuse et jolie comme toutes les maisons de Cadix. De grandes baies vitrées fermaient le couloir sur le patio et, sur les murs, on ne voyait pas le moindre espace qui n'était occupé par des peintures à l'huile, représentant des sujets divers, où se confondaient les religieux et les profanes. Enfin, une fois la prière terminée, j'eus l'honneur d'entrer dans le salon où doña María se trouvait avec ses deux filles, don Paco et trois autres messieurs que je ne connaissais pas. La comtesse de Rumblar me reçut avec une certaine courtoisie cérémonieuse, un tantinet arrogante, mais d'une bienveillance affable allant de haut en bas, c'est-à-dire entre généreuse et compatissante. Les filles, observant le rituel auquel elles étaient habituées, me firent une révérence, sans desserrer les lèvres ; don Paco, aussi pédant à Cadix qu'à Bailén, me fit des compliments grandiloquents et les autres personnages me regardèrent avec une défiance ombrageuse, sans me marquer d'autres signes d'urbanité que de rigides inclinaisons de tête.

- Tu arrives en retard au chapelet, dit doña María à don Diego après m'avoir montré un siège.
- Mais ne vous ai-je pas dit, répondit le jeune homme, que je le priais cet après-midi au Carmen Calzado ? De là, je suis venu aussitôt avec Gabriel qui venait de se confesser au père Pedro Advíncula.
- Quelle excellente personne, ce père Pedro Advíncula ! me dit doña María sur un ton suprêmement exagéré.
- Il n'en existe pas d'autres dans les environs de Cadix, répondis-je, avec une spécialité pour ce qui touche aux

confessions. En chaire ? Il est imbattable pour chanter l'épître ?

- C'est vrai.
- Moi, je suis subjugué par sa façon de chanter l'épître, répéta don Diego.
- Je me réjouis beaucoup, dit doña María, des grands avancements que vous avez eus dans votre carrière.

Je m'inclinai devant la maîtresse de maison avec le plus grand respect.

- Toute personne de droiture et d'esprit chevaleresque, attentive au bon service de la Religion et du Roi, continua-t-elle, ne peut que trouver une récompense à son travail. J'ai toujours regretté que mon fils ne continue pas dans l'armée quelque temps de plus...
- On a suffisamment travaillé, Gabriel et moi, au pont d'Herrumblar, dit don Diego. Vraiment, Madame ma mère, sans nous... Il faut dire que nous fîmes un mouvement avec notre escadron de telle façon que... Tu te souviens, Gabriel ? Franchement, sans nous...
- Tais-toi, vaniteux, dit doña María. Monsieur a fait plus que toi et ne s'en vante pas. La louange de soi est une vilaine chose, indigne des personnes bien nées. Etes-vous pour longtemps à Cadix, monsieur don Gabriel ?
- Jusqu'à ce que le siège se termine, Madame. Ensuite, je pense abandonner les armes et continuer mon ardente vocation qui me pousse à la carrière d'Eglise.
- Je loue beaucoup cette résolution, le ciel est plein de ces illustres saints qui furent d'abord soldats, comme Saint Ignace de Loyola, Saint Sébastien, Saint Ferdinand, Saint Louis et tant d'autres.

- Vous avez étudié la théologie ? me demanda un monsieur qui était présent.
- Ma valise de campagne ne contient que des livres de théologie et, dès que j'ai un moment libre, au milieu des batailles, je me tue à lire une matière qui est pour moi plus gratifiante que les meilleurs romans. Les tristes heures de garde me donnent de l'espace et du temps pour mes méditations.
- Asunción, Presentación, dit doña María, enthousiaste, vous avez ici un exemple qui doit vous surprendre et attirer votre admiration.

Asunción et Presentación, en entendant que j'étais une espèce de saint, me regardèrent avec admiration. Moi, je les regardai aussi. Elles étaient si jolies, plus jolies qu'à Bailén ; mais opprimées sous le poids exagéré de l'autorité maternelle, leurs beaux yeux étaient pleins de tristesse. Sans que leur mère le remarque, elles se dirent quelques mots tout bas.

- Et quelles nouvelles nous apportez-vous de l'île ? me demanda doña María.
- Madame, hier, on a inauguré cette cage de fous. Vous devez savoir que monsieur l'évêque d'Orense a refusé, sous prétexte qu'il était malade, de jurer devant les *Cortès*.
- Et il a très bien fait. En vérité, il est difficile de concevoir qu'il y ait des gens aussi fous... Avant le chapelet, monsieur Ostolaza nous expliquait ce qu'ils entendent, eux, par *Souveraineté de la nation*, et nous avons été horripilées. N'est-ce pas les filles ?
- Dieu nous gardent dans sa main ! m'écriai-je. Maintenant, on murmure qu'on va nous donner ce qu'ils appellent la *liberté de la Presse*, qui consiste à

permettre à chacun d'écrire toutes les méchancetés qu'il voudra.

- Et puis on parle de vaincre les Français.
- Les excès de nos hommes politiques, dit Ostolaza, dépasseront de beaucoup ceux de la Révolution française. Rappelez-vous ce que je vous dis.

J'observai alors cet homme, le même qu'on a tant vu ensuite dans la chambre du Roi, durant la seconde époque constitutionnelle, et je peux dire qu'il était gros, qu'il avait la tête ronde, rouge et luisante, le regard provocateur, le parler criard, les gestes désinvoltes, presque toujours désarticulés. Près de lui, il y avait celui qu'on appelle Tenreyro, député aussi, curé d'Algeciras, homme de prétentions et connu comme drôle, même s'il devait plus cette réputation à son zéaïement qu'à la finesse de ses concepts ; de corps malingre, extravagant dans ses idées, aussi furieux démagogue qu'enragé absolutiste ; sans instruction, sans principes ni autres connaissances que le toucher des orgues, art qu'il dominait relativement. Le troisième, don Pablo Valiente, n'était pas ridicule et, dans ses habitudes, n'avait rien de choquant, ni en manières ni en langage.

Répondant à Ostolaza, je dis avec l'accent le plus sérieux possible :

- Que le Ciel ait pitié de notre infortunée nation et nous ramène très vite notre aimé monarque don Fernando VII !

J'accompagnai le nom du Souverain d'une révérence si exagérée que je pouvais presque me baiser les genoux.

- Eh bien, on dit là-bas, indiqua Tenreyro, qu'on va faire un procès à l'évêque d'Orense.

- Ils n'oseront pas, répliqua Valiente, sortant sa boîte à tabac et offrant de la poudre parfumée à ceux qui étaient là.
- Qu'est-ce qu'elle n'osera pas, messieurs... messieurs, qu'est-ce que n'osera pas ce ramassis scélérat de philosophes et d'athées ? m'écriai-je en regardant le plafond.
- Monsieur l'officier, me dit doña María, il est indubitable que c'est vous, les militaires, qui êtes responsables du fait que les courtisans... je les appelle ainsi, moi... soient si pleins d'eux-mêmes. Ils disent que la Régence a sondé la troupe pour faire un coup mais la troupe n'a pas voulu se mettre de son côté.
- La troupe, dit Ostolaza, a commis la faute de pencher pour la populace.
- Ce qui ne s'est pas fait, mesdames et messieurs, dis-je sur un ton prophétique, se fera.

Et je répétais plusieurs fois, en regardant partout, l'énergique "se fera".

- Si tout le monde était comme toi, Gabriel, me dit don Diego, les vilenies que nous sommes en train de voir seraient vite terminées.
- Les *Cortès* seront-elles encore là le mois prochain, monsieur de Valiente ? demanda la comtesse de Rumblar.
- Elles dureront un peu. A moins que les Français, encouragés par nos divisions, n'entrent dans Cadix et fassent de nous tous ici de la chair à saucisse. Moi, j'ai dit que la *Souveraineté de la nation* d'un côté et la *liberté de la Presse* de l'autre, sont deux obus chargés de projectiles

horribles qui nous feront plus de mal que ceux que Villantroys a pu inventer.

- Monsieur, dis-je, avec préciosité, cette petite comparaison est exacte et j'essaierai de la garder en mémoire.
- Je déplore tant d'erreurs, dit la maîtresse de maison. Mais, ici, monsieur don Gabriel, nous ne prenons pas à cœur la politique et ceux qui se réunissent ici ne font que partager discrètement sur le mauvais gouvernement et les espèces de philosophes. Je ne m'occupe que du mariage de mon cher fils, qui va s'effectuer bientôt, et de compléter l'éducation religieuse de ma fille, elle désigna Asunción, qui doit vite entrer au couvent de Recoletas, suivant son penchant voulu et inébranlable. Voilà des occupations qui remplissent allègrement ma vie fatiguée et c'est à cela que je consacre toute mon activité.

Asunción avait baissé les yeux et Presentación me regardait, voulant lire sur mon visage l'effet qu'avaient produit les paroles de sa mère.

- Avez-vous envoyé une commission à Inès ? demanda doña María. Diego, ta future épouse va sans doute être fâchée après toi, à cause de ton mauvais comportement et ton inaction. Il faut que tu changes de conduite. Maintenant, quand elle va descendre, tu peux lui manifester par quelques mots tendres ton intention de ne pas l'offenser davantage comme tu l'as fait en sortant dans la rue l'après-midi à l'heure que j'ai prévue pour que tu parles avec elle et lui récites une jolie fable ou une poésie instructive. Moi, monsieur don Gabriel, et elle s'adressa à nouveau à moi, je n'aime pas tyranniser la jeunesse. Je reconnais qu'il faut être

tolérant avec les jeunes gens, surtout quand ils arrivent à un certain âge, je sais bien que les temps présents exigent quelque chose de plus souple que dans les temps passés dans les liens qui retiennent les jeunes à leurs familles.

Avec ces principes, je permets à ma bru de descendre à la réunion pour discuter avec des personnes de qualité et des personnes raisonnables sur des sujets profanes parce qu'une jeune fille, destinée au siècle et à donner du lustre à une grande maison comme la sienne, ne doit pas être élevée dans cet étranglement et cette étroitesse qui sied si bien à celle qui doit vivre continuellement dans sa maison, réduite à un bienséant célibat, ou s'instruisant pour servir Dieu dans le meilleur et le plus parfait des états. Mes deux filles vivent ici tout heureuses, sans désirer aller au bal, à des promenades ou au théâtre. Je ne suis pas ennemie non plus du divertissement, je ne veux pas que vous croyiez que je suis toujours le chapelet à la main, les faisant prier et les ennuyant de fréquentations excessives des choses saintes, non. On parle ici aussi de choses mondaines, toujours avec la modération adéquate. Parfois, je dois leur imposer silence, demandant que cessent les controverses sur la théologie, parce que lord Gray, qui vient ici très souvent, aime traiter avec désinvolture de sujets très délicats.

- Comme hier soir, dit don Paco inopportunément, il a fini par affirmer qu'il ne comprenait pas le mystère de l'Incarnation, pour que la demoiselle Asunción le lui explique.
- Je suis en train de parler, monsieur don Paco, dit avec fermeté et courroux la comtesse. Peu importe maintenant ce que lord Gray ait fait ou n'ait pas fait

hier soir... Je disais donc que lord Gray vient ici, c'est un sujet hautement respectable, bien élevé et prudent, il n'y en a pas d'autres comme lui. Elles s'amuse à l'écouter raconter ses aventures. Vous connaissez lord Gray ?

- Oui, Madame. C'est un homme digne et craignant Dieu. Mais savez-vous qu'il semble enclin à se convertir au catholicisme ?
- Mon Dieu, que me dites-vous là ! s'écria, étonnée et joyeuse, doña María. Ici, on a traité ce point parfois et les filles et moi, nous l'avons supplié de prendre cette salutaire décision.
- J'ai l'habitude, à mes moments perdus, d'aller me promener au couvent de Carmen Calzado, dis-je, j'ai vu entrer bien des fois lord Gray en quête du père Florencio, le meilleur catéchiste des Anglais de tout Cadix.
- Lord Gray ne va pas manquer cette nuit, dit doña María. Et vous, monsieur don Gabriel, vous n'allez pas nous accompagner quelques temps ?
- Madame, répondis-je, je le ferais volontiers, mais mes occupations militaires et le besoin que j'ai d'en finir une bonne fois avec le chapitre de *la prescience*, le plus difficile de tous, va me retenir sur l'île.
- Et que pensez-vous de la *prescience* ? me demanda Ostolaza alors que j'étais loin de m'attendre à une semblable attaque.
- Ce que je pense de la *prescience* ? dis-je en essayant de ne pas me troubler pour répondre quelque ingénieuse vulgarité qui me sortirait d'affaire.
- Vous allez penser la même chose que saint Augustin, *secundum Augustinus*, dit officieusement don Paco, qui désirait montrer son érudition.

- Les filles vous regardent avec de ces yeux... dit doña María en observant que ses filles prêtaient trop d'attention à la question posée. Les filles, laissez les hommes débattre de ces questions compliquées. Eux doivent savoir ce qu'ils disent. N'ouvrez pas de tels yeux et regardez les tableaux ou les peintures du plafond ou bien parlez-moi et demandez-moi si ma douleur à l'épaule va mieux.
- La même chose que saint Augustin, fit remarquer don Diego. Vous devez bien penser comme saint Augustin et comme moi.
- Exactement pareil, dis-je en me reprenant. Vous pensez comme saint Augustin ?

Ostolaza, Tenreyro et don Paco furent déconcertés.

- Nous...
- Je suppose que vous connaissez les nouveaux traités...

La controverse, à ce moment, en était là, lorsque lord Gray entra, me sortant d'affaire. Il ne pouvait pas mieux tomber. Doña María et ses invités l'accueillirent avec la plus grande cordialité et la plus grande convenance et lui salua tout le monde avec une timidité simulée. Peut-être que l'un ou l'autre de ceux qui m'écoutent ou me lisent s'étonnera qu'un étranger protestant soit reçu si aimablement dans une maison où régnaient certaines idées avec une maîtrise absolue ; mais à cela, je vous répondrai qu'en ce temps-là, les Anglais étaient l'objet d'affectueuses attentions, à cause de l'aide que la nation britannique nous accordait dans la guerre ; et comme les Anglais et majoritairement les frères Wellesley ne voyaient pas d'un bon œil la nouveauté de la Constitution promise, c'était l'opinion ou du moins le désir de beaucoup que les partisans du régime absolu fassent venir nos alliés triomphalement. Lord

Gray en plus, avec son incroyable bagou, son caractère sympathique et aussi ses efforts pour mettre en pratique ses astuces étudiées et ses manières, avait réussi comme moi, à se faire respecter et aimer vivement de doña María. En plus, il ridiculisait souvent avec désinvolture les cérémonies protestantes.

Tandis que lord Gray répondait à certaines questions agaçantes que lui fit Ostolaza, doña María appela ses filles et dit à Asunción, suffisamment haut pour que je l'entende :

- Ecoute, Asunción, parle à lord Gray un petit moment ; aborde mine ne rien le thème de la religion et sonde-le, on va voir s'il est vraiment disposé à abjurer ses erreurs, pour embrasser notre sainte doctrine.

A ce moment-là, j'entendis des bruits de pas et Inès entra. Mon Dieu, qu'elle était belle, mais qu'elle était belle ! Je ne sais plus si j'ai parlé dans le livre précédent de l'aisance, l'élégance, l'harmonieux équilibre que le développement complet avait donné à sa belle silhouette. En plus de cela, je lui trouvais une plus grande énergie dans le visage et une agréable expression de sincérité et de satisfaction, non moins sympathique que son ancienne tristesse, restes de la vie misérable et méprisable de son enfance. En l'observant, je considérai combien cette créature avait gagné en charmes et séduction, ajoutant à ses beautés naturelles, à son savoir discret et inné, la douce courtoisie et les grâces qu'inculquent les fréquentations de personnes distinguées et supérieures. Sur son visage, je remarquai l'étrange éclat que donne la conscience de son propre mérite, ce qui n'est pas la même chose que la vanité.

Elle ne paraissait pas avoir perdu sa belle modestie qui la rendait si sympathique ; mais oui, cette espèce de timidité, cet amour immodéré pour l'obscurité qui émanait de l'embarras de

se trouver dans ce soudain changement de fortune. Elle avait acquis ce qui lui manquait lorsque je la vis à Cordoue et au Pardo ; la parfaite connaissance de sa position et les mille détails personnels, accidents quasi imperceptibles de la voix, du geste, du regard par lequel l'individu laisse entendre clairement qu'il se trouve là où il doit être. Elle était plus grande, un peu plus étoffée, aux couleurs moins pâles, la bouche plus souriante, les yeux non moins séducteurs et fascinants que ceux de sa mère, célèbres dans toute l'Espagne, la voix plus sûre, sonore et grave, et l'ensemble de sa personne respirait l'énergie, la vie, la finesse et la noblesse. Oh ! image aussi parfaite que mes rêves ! Fut-ce un bonheur ou un malheur de t'avoir connue ?

Inès ne fut pas indifférente à ma présence, d'après ce que je compris, mais pas non plus surprise, elle devait savoir que j'étais là.

"Ah ! m'écriai-je en moi-même avec dépit. La coquine, malgré les appels, n'est point venue avant que ne vienne ce maudit Anglais."

Doña María me présenta cérémonieusement à elle en disant :

- Nous connûmes ce monsieur chez nous à Bailén, lors de la célèbre bataille. C'est un ami de celui qui va être ton mari ; ils ont guerroyé ensemble de si belle façon que, selon les dires de Diego, s'ils n'avaient pas été là...
- Gabriel est un grand militaire, dit don Diego. Mais tu le connais, non ? C'est un ami de ta cousine, la comtesse.

Doña María fronça les sourcils.

- En effet, dis-je, j'ai eu l'honneur de connaître madame la comtesse à Madrid. Nous avons tous les deux le même confesseur. Je demandai à madame la comtesse de m'obtenir une bourse à l'archevêché de Tolède mais, je me suis vu par la suite obligé de servir le Roi et je suis parti de la Cour.
- Ce jeune homme, ajouta doña María, sera avec nous quelques soirées, volant quelque temps à ses études religieuses et aux méditations mystiques qui l'absorbent tant. Aujourd'hui, le service des armes l'oblige à repousser sa passionnante vocation mais il chantera la messe après la guerre. Noble exemple que devrait imiter la majeure partie des militaires ! Je suis heureuse, ma fille, que se réunissent ici ces personnes de bonnes

manières, d'excellents et solides principes. Monsieur, ajouta-t-elle en me faisant face, cette demoiselle est ma future bru, promise à mon fils bien-aimé don Diego.

Inès fit une profonde révérence. Elle sourit en même temps, comprenant l'astucieuse ruse de ma soi-disant dévotion.

Où était donc lord Gray pendant tout ce temps ? Je tournai la tête et je le vis derrière le dossier du fauteuil monumental de doña María, tout absorbé dans une discussion avec Asunción, qui était sans doute en train de le convaincre de la supériorité du catholicisme face au protestantisme. A chaque instant, il tournait les yeux, de son interlocutrice vers Inès.

"Le fripon disait bien, me dis-je à moi-même, qu'il s'aidait des amies discrètes. L'autre, par sa sainteté, est celle qui porte et rapporte les commissions."

Inès me dit avec une douce ironie :

- Je suis bien heureuse que vous soyez décidé à suivre la carrière ecclésiastique. Vous faites bien parce qu'aujourd'hui, les militaires ne manquent pas mais les bons prêtres oui. Le monde est si perverti que ce ne sont pas les épées qui le guériront mais les prières.
- Ce désir, je l'ai depuis mon enfance, répondis-je, et personne ne peut m'en écarter parce qu'il survit à bien des hésitations et des malheurs.

Inès regardait, à chaque instant, le groupe formé par l'Anglais et Asunción. Doña María tourna aussi les yeux vers eux et dit :

- Ma fille, ça suffit. Ne fatigue pas lord Gray. Viens ici, près de moi.

La jeune fille accourut près de sa mère et, au même instant, Inès, sur une indication muette de la comtesse, passa au côté de l'Anglais. J'étais étonné de ces allées et venues et de l'incompréhensible dialogue de regards expressifs que les filles avaient entre elles. Je me proposai d'observer attentivement pour découvrir les mystères qui pouvaient exister là, mais doña María troubla mon attention en me disant :

- Monsieur don Gabriel, vous, en tant que personne presque en divorce avec le siècle, même si dans votre attitude et sur votre visage, vous ne laissez rien paraître, vous comprendrez que dans ces réunions discrètes chez moi, on ne peut avoir avec les filles la licencieuse tolérance que des mères distraites et aveugles ont avec leurs filles dans les autres familles. C'est pourquoi vous verrez que je permets tout juste à mes filles de parler un peu avec Ostolaza, lord Gray ou vous, même si certains soirs, j'ai consenti à des conversations de quinze minutes à différentes heures. Je comprends que mon système, sans être rigoureux, peut être critiqué par ceux qui donnent libre cours à l'impulsivité naturelle de la jeunesse. Mais peu m'importe. Vous me ferez justice sans doute et louerez la prudence de mon procédé.
- Sûrement Madame, répondis-je avec affectation et pédanterie. Quoi de plus sage et de plus prudent que d'interdire absolument aux filles toute conversation, dialogue, regard ou signe avec un homme qui ne soit pas son confesseur ? Oh ! Madame la Comtesse, on dirait que vous avez deviné mes pensées ! Comme vous, j'ai observé la corruption des coutumes, fille de la désinvolture française ; comme vous, j'ai observé le manque de prudence des mères et l'aveuglement des pères, la malice des tantes, la complicité des cousines et

la faiblesse des grand-mères ; et je me suis dit : "Ordre, rigueur, prudence, réclusion, tyrannie ou bien, d'ici peu, la société se précipitera dans les abîmes du péché." C'est tout, c'est tout, Madame la Comtesse, je le conseille à toutes les mères de famille que je connais et je leur dis : "Attention aux filles tant qu'elles sont célibataires. Une fois mariées, qu'elles l'entendent comme elles veulent, si elles veulent avoir deux douzaines d'amants, c'est leur problème."

- Nous sommes d'accord en tout, dit doña María, moins dans la dernière partie, car, célibataires ou mariées, je ne tolère pas l'immoralité. Ah ! j'ai des idées bien bizarres, monsieur don Gabriel ! Je m'étonne de voir là des mères très chrétiennes qui, jalouses à l'extrême de leurs filles célibataires, voient avec indifférence les petits péchés de leurs filles mariées. Je ne suis pas comme ça ; c'est pourquoi je ne veux pas que mes filles se marient ; non, jamais, jamais. Mariées, elles seraient libérées de mon autorité et, même si je les crois capables d'aucun mal, l'idée qu'elles peuvent commettre une faute sans être punies, m'horripile.
- Le grand système, c'est le mien, Madame ; ce système que je ne cesse de recommander à toutes les mères que je connais. Ordre, rigueur, silence, enfermement perpétuel et esclavage constant. Mes lectures et méditations m'ont inspiré ces idées.
- Ce sont aussi les miennes. Ma fille Asunción va bientôt entrer dans un couvent et Presentación est destinée à être célibataire parce que j'en ai décidé ainsi, moi.
- Chose très juste et bien naturelle que vous avez résolu là.

- Le destin de l'une étant le cloître et de l'autre le célibat, à quoi bon consentir à des conversations avec les jeunes ?
- C'est clair... à quoi bon... Elles n'apprendront que de mauvaises choses, des péchés... et que de péchés !
- Mais comme il faut transiger un petit peu avec les coutumes qui exigent une certaine licence, je dois relâcher un peu cette rigueur. Vous voyez bien, chez nous, certaines personnes très distinguées, honnêtes et prudentes, viennent souvent, oui, mais ce sont des gens du grand monde. J'ai besoin de temporiser avec elles, pour ne pas apparaître prude, intolérante et extrême. Heureusement que tous les soirs, Inès descend à ma réunion, elle à qui on permet de soutenir des conversations continues avec toute personne décente et bien née parce qu'elle va bientôt être femme mariée. Si elle n'était pas là, lord Gray s'ennuierait grandement ici. Ne croyez-vous pas qu'une jeune fille qui va hériter et qui va occuper une position très en vue à la Cour, doit avoir une certaine liberté ?
- Toutes les libertés, Madame, toutes. Un héritage ! Eh bien, je dis que si on me la transforme en camériste de reine ou dame d'honneur d'impératrice, que faire sans la désinvolture, le laisser-aller, l'astuce que le bon service et l'ordre des palais exigent ?
- C'est vrai, chacun doit être éduqué selon son destin. En position très élevée, on ne peut supporter toute la rigueur des principes, selon le dire des gens, même si certaines lois doivent régir partout. Cependant, comme cela vient de très loin en arrière, nous devons respecter l'œuvre de nos aïeux, qui ont bien su ce qu'ils faisaient.
- Justement.

- Mais, il me semble que la conversation entre lord Gray et Inès se prolonge un peu trop et je vais faire que leur discussion en petit groupe se fasse là où nous les entendrons tous. Monsieur don Gabriel, à aucun moment, on ne doit abandonner l'exercice de la haute autorité maternelle. L'autorité ! Que serait le monde sans l'autorité ?
- En effet, que serait-il ? Le chaos et l'abîme !

Doña María, qui réglémentait les dialogues de ses invités comme un général expert en mouvements de batailles rangées déplace et ordonne, fit en sorte qu'Inès continue à parler avec lord Gray et que Presentación fasse la causette avec Ostolaza. Pendant ce temps, Asunción parlait à voix assez haute avec son frère, lui disant des choses dont je ne pus comprendre le sens. Ostolaza, Tenreyro et don Paco étaient en grande discussion, parlant des grands maux de l'éducation moderne et forcément, ils m'embarquèrent dans leur conversation, ayant l'opportunité de faire ressortir mon intolérance et un peu de ma petite érudition acquise pour l'occasion. Peu après, je revins au côté de doña María au moment où don Diego, s'éloignant de sa sœur, faisait la même chose que moi et je l'entendis dire :

- Madame ma mère, si j'étais vous, je ne permettrais pas à Inès tant de familiarité avec lord Gray. Franchement, Madame, cela ne me plaît pas et encore moins quand je vois que celle qui va être ma femme est sans cesse à l'écouter et à lui répondre sans sourciller.
- Diego, dit doña María sur un ton sévère, je suis peinée de la bassesse de tes concepts, signes de la petitesse de tes jugements. Si Inès était ta sœur, tu pourrais avoir ces scrupules, mais étant ta future épouse, tout ce que tu as dit est ridicule. Une grande dame, doit-elle être timide et sans cervelle comme la novice d'un couvent ?

Don Diego, entendant cela, s'approcha de ses sœurs de très méchante humeur.

- Monsieur d'Araceli, me dit doña María, la jeunesse est ainsi. Je comprends les petites jalousies de mon fils. Vraiment Inès s'amuse trop avec lord Gray. Même si je suppose que vous êtes peu enclin à parler avec des filles frivoles, faites-moi la faveur de converser un peu avec ma future belle-fille.

Doña María regarda Inès avec courroux et, s'adressant ensuite à lord Gray, elle l'appela affectueusement.

Inès resta seule et j'accourus à elle. Pour la première fois de la soirée, j'avais l'occasion de pouvoir lui parler loin des autres et j'en profitai rapidement. Elle, anticipant le désir que j'avais de lui parler, me dit :

- Ma cousine t'a envoyé ici ? M'apportes-tu une commission de sa part ?
- Non, répondis-je. Ta cousine ne m'a pas envoyé. Je ne suis pas venu t'apporter une commission quelconque. Je suis venu parce que je l'ai voulu et parce que j'ai le désir de te voir et de voir par moi-même que tu m'as oublié.
- Mon Dieu ! me répondit-elle avec émotion. Regarde où tu es. La comtesse ne cesse de m'observer. Ici, il faut faire mine à toute heure et il faut cacher ce que l'on pense. Pourquoi n'es-tu pas venu avant ? Mais, dis-moi : ma cousine te n'a rien donné pour moi ?
- Que m'importe ta cousine ? m'écriai-je, fâché. Tu ne te doutais pas que je viendrais te surprendre.
- Mais tu es fou ? Doña María ne me quitte pas des yeux.

- Qu'elle aille au diable, cette doña María. Réponds-moi, Inès, ou bien je vais crier et faire un scandale pour que même les sourds nous entendent.
- Mais, tu ne m'as posé aucune question.
- Si, je t'ai posé une question. Mais toi, tu fais la sourde oreille et tu ne veux pas répondre.
- Nous ne nous comprenons pas, répondit-elle toute confuse et mortifiée par l'observation tenace de doña María. Viendras-tu tous les soirs ? Ici, il faut beaucoup de prudence. Pour respirer, j'ai besoin de demander l'accord de la dame. Sois prudent, Gabriel ; don Diego aussi nous regarde. Fais en sorte que doña María et les autres vampires croient que nous sommes en train de parler de religion ou bien des tableaux muraux ou de cette grande fissure qu'il y a au plafond. Ici, il faut tout faire comme ça. Ne t'exprime pas avec véhémence. Sois souriant et regarde les murs en disant : "Quelles belles images ! Tiens, voilà Daphné et Apollon."
- Mais, il faut être comédien pour entrer ici ?
- Oui, il faut être toujours sur les planches, Gabriel ; feindre et brouiller les pistes. C'est très triste.
- Mais lord Gray ne cache rien.
- Lord Gray est ton ami ?
- Oui, et il m'a tout dit.
- Il t'a tout dit... s'écria-t-elle, confuse. Quel homme si peu discret ! Et moi qui lui avais recommandé la plus grande prudence... Mon Dieu, Gabriel, ne prononce pas un mot, ne fais pas un geste qui puissent révéler que lord Gray t'a tout dit. Quelle indiscretion ! Fais-moi la grâce d'oublier ce qu'il t'a dit. C'est lui qui t'a amené ici ?
- Non, je suis venu avec don Diego. J'ai voulu savoir par toi que tu ne m'aimes plus.

- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Ce que tu as entendu. Je le savais bien mais il fallait que je l'entende de ta proche bouche.
- Eh bien, tu ne l'entendras pas.
- Je l'ai déjà entendu.
- Mon Dieu ! Sois discret. Maintenant, Gabriel, lève la tête et dis : "Quelle terrible fissure s'est ouverte au plafond !" Alors comme ça, je ne t'aime pas, moi ? Tu sais que je ne l'avais pas remarqué ? Et pendant tout ce temps, qu'as-tu fait ? Tu as participé au siège de Saragosse ? Cela devait être un paradis si doña María n'y était pas.
- Je n'ai vécu que pour toi ; et si une fois j'ai fait un effort pour grimper dans l'échelle du monde, je l'ai fait uniquement avec le désir de parvenir, non pas à valoir autant que toi, mais au moins à me mettre en condition telle qu'on ne rit pas de moi quand je te regarderai.
- menteur, toi aussi tu as appris à dissimuler. Pas une seule fois, tu t'es souvenu de moi pendant tout ce temps... Mais, ne t'approche pas tant. Attention, ne me prends pas la main. On dirait que tu as le feu dans tes gants. Doña María nous observe.
- Moi, je ne sais pas dissimuler comme toi. Je t'ai aimée de toute mon âme, petite Inès, et de vingt autres âmes encore, parce qu'une seule ne me suffit pas pour t'aimer comme je t'aime... Dis-moi, la main sur le cœur si tu le mérites, dis-le-moi.
- Eh bien, je n'ai pas à le mériter, me répondit-elle en souriant. Je mérite cela et beaucoup plus, parce que je l'ai gagné et payé par intérêt et anticipation. Mais ne voyez-vous pas, monsieur don Gabriel, ajouta-t-elle en haussant la voix, cette énorme fissure qu'il y a au plafond ?

- Inès, si c'est vrai ce que tu me dis, dis-le-moi encore et hausse la voix. Je veux que doña María, don Diego et les vampires l'entendent.
- Tais-toi, tu es resté si longtemps sans me voir que tu mériterais... voyons, qu'est-ce que tu mériterais ?
- Je suis suffisamment puni par la jalousie, une terrible jalousie qui m'a mordu le cœur, et me mord toujours.
- De la jalousie ! De qui ?
- C'est toi qui me le demandes ? De lord Gray.
- Tu as perdu la tête, dit-elle rapidement et les phrases rapides et confuses se bousculaient à ses lèvres. C'est lui qui dit ça !... Peut-être... Cet homme me fera toujours de grandes peines.
- Tu l'aimes ?
- Mon Dieu, parle plus bas, fais mine.
- Moi, je ne peux pas faire mine. Je ne suis pas comme toi, éduquée à cette école des comédies. Moi, je ne peux dire que la vérité.
- Tu as dit que j'aime lord Gray ? Jamais je n'ai pensé une chose comme ça.
- Oh ! Que faire pour le croire ? Sous l'autorité de doña María tu as tellement appris à cacher tes pensées qu'elles sont même cachées à mes yeux, si habitués non seulement à les lire mais à les deviner. Cette clarté qui t'environnait a disparu, elle te rendait doublement belle devant moi. Tu ne parles plus cette langue divine qu'aucun mortel, et moi au moins, pouvait mettre en doute. Maintenant, Inès, tu m'assures une chose, tu me la jures, et... que veux-tu ? Je ne le croirai pas. Mille fois maudite soit doña María qui t'a enseigné à dissimuler !

- Si tu changes de cette façon, nous ne pourrons pas parler, reprit-elle, agitée et à voix basse, et puis à voix haute, elle ajouta : Monsieur don Gabriel, ces estampes de Daphné et d'Apollon, de Jupiter et d'Europe sont irrespectueuses et nous avons commandé à Séville une collection de saints pour les remplacer. Mais, qu'est-ce que tu as dit de lord Gray ? continua-t-elle tranquillement. Que je l'aime, moi ? Oh, cet homme ne m'apportera que du malheur ! Il ne pense à rien. Que j'ai été bête ! Je suis compromise ! Gabriel, je te supplie d'oublier ce qu'a pu te dire lord Gray. Oublie-le et ne parle de cela à personne, pas même à ton confesseur. Tu reconnaîtras qu'il est plein de séductions et qu'il n'est pas étrange que son imagination enflamme et agite l'âme d'une... Mais ne parle pas de cela. Tais-toi, s'il te plaît.
- C'est vrai que tu ne l'aimes pas ?
- Oui.
- Il aime quelqu'un d'autre dans cette maison ?
- Je ne sais pas... tais-toi... non, personne ici, répondit-elle troublée. Mais, est-ce que je ne mérite pas que tu me croies ?
- Non, presque pas.
- Tu m'as connue menteuse ?
- Je ne sais pas ce qu'a cette maison et tous ceux qui y habitent. J'ai l'impression que c'est la demeure de la dissimulation et du mensonge, rien ne correspond aux apparences. Ceux qui habitent ici mentent, ceux qui y vivent mentent et même moi, j'ai eu besoin de mentir pour qu'on m'y admette. Cette atmosphère est formée de fausseté et de tromperie. Les cœurs, opprésés par une autorité insupportable, ont besoin de se défigurer pour qu'on leur permette de vivre. Cette maison, cette

famille, présidée de son fauteuil par doña María, comme le génie de la tristesse, n'est pas pour moi. J'étouffe et je désire fuir cet endroit. Je vois ici mille mystères et, sur tous mes sentiments, un domine, c'est le plus antipathique et le plus désagréable de tous : la méfiance. Mon cœur est oppressé quand je considère que toi, ma petite Inès, tu me dis une chose, tu me le jures, et moi, je ne peux le croire.

- Reste calme. Doña María ne nous quitte pas des yeux. Don Diego non plus. Je meurs de chagrin... Mais, de grâce, Monsieur don Gabriel, ajouta-t-elle à voix haute. Un homme, qui va prendre l'habit dès que la guerre va prendre fin, ne doit pas s'enthousiasmer comme ça en parlant d'une bataille. Racontez-moi ce qui s'est passé ensuite.

Doña María, de son trône, m'interpella pompeusement de cette manière :

- Mais, monsieur don Gabriel, nous voudrions bien entendre ces merveilles que vous êtes en train de raconter avec tant de véhémence et tant d'ardeur.
- Il me racontait, dit Inès, sur un ton naturel qui me surprit, qu'à une occasion, alors qu'il était dans une maison du quartier d'Arrabal à Saragosse, les Français ont ouvert une mine, ont mis je ne sais combien de barils de poudre, n'est-ce pas ? et y ont mis le feu.
- Et ensuite, monsieur don Gabriel ?
- Et ensuite nous avons tous volé jusqu'au cinquième ciel, répondis-je. Je regrette que vous n'ayez pas été là... pour... pour le voir.
- Merci.

Toute la famille, à chacun son tour, me demanda d'expliquer comment fut cette envolée et ces cabrioles dans les airs et, pendant ce temps, Inès arriva près du fauteuil de doña María, appelée par cette dernière ; et moi, en cachette, j'apprenais vite, je prêtais attention à ce qu'elles disaient.

- La conversation avec le petit militaire a été trop longue, lui dit la dame avec aigreur. Vingt minutes ! Tu as été en colloque avec lui pendant vingt minutes !
- Madame mère, répondit Inès, c'est qu'il s'obstinait à me raconter ses exploits... Je cherchais l'occasion d'y mettre fin, mais lui, de remettre cela sans arrêt. Il m'a raconté sept sièges, cinq batailles et je ne sais combien d'escarmouches.

"Comme elle sait faire mine, comme elle ment, comme elle trompe son monde ! m'écriai-je en moi-même, fou de rage. Je l'étoufferais !"

Lord Gray se rapprocha ensuite d'Inès et ils parlèrent longuement. Ma rage, motivée par un doute cruel, était si grande que j'arrivais à peine à la dissimuler, en parlant très mal des *Cortès* devant doña María, Ostolaza et Valiente.

L'heure tournait et doña María sonna avec sérieux et majesté la fin de la réunion. Je pris congé d'Inès, qui à la sauvette, me dit :

- Attention à ce que je t'ai recommandé.

Puis elle mit plus de dix minutes à prendre congé de lord Gray. Pour ma part, je désirais partir pour ne plus revenir dans cette maison et, saluant la comtesse, je sortis ; lord Gray, qui sortit peu après, me rejoignit dans les escaliers.

- Mon ami, lui dis-je, une fois dans la rue, vous êtes partout le favori des dames.

Il ne daigna pas me répondre. Il allait, la tête penchée, fronçant le sourcil et aussi muet qu'une statue. Je m'efforçai plusieurs fois de le faire parler mais ses lèvres n'articulèrent pas une syllabe et c'est seulement une fois dans la rue Ancha, quand il prit congé de moi qu'il me dit sombrement :

- L'ami qui surprend un de mes secrets et en use sans ma permission, n'est pas mon ami. Vous me connaissez ?
- Un peu.
- Eh bien, je me dispute souvent avec mes amis.
- Avant de nous disputer, voulez-vous finir de me perfectionner à l'escrime ?
- Avec grand plaisir. Adieu.
- Adieu.

Plusieurs jours passèrent, de nombreux jours. Moi, j'étais très désireux de retourner chez les Rumblar et, en même temps, j'avais l'intention de ne pas remettre les pieds dans cette maison parce que les ruses qui transformaient les réunions en véritables représentations théâtrales me répugnaient. Pendant ce temps-là, je ne revis pas lord Gray ni sur l'île ni à Cadix et, quand je demandai de ses nouvelles chez lui, le domestique m'empêcha d'entrer, me disant que son maître ne voulait recevoir personne.

Tout cela arriva le jour de la bombe. Vous savez ce que je veux dire ? Eh bien, je me réfère à un jour mémorable parce que, ce jour-là, tomba sur Cadix et près de la tour de Tavira la première bombe que lancèrent les Français sur la ville. Il faut savoir que ce projectile, comme ceux qui suivirent le même mois, eut la singulière délicatesse de ne pas éclater ; ainsi ce qui devait produire douleur, pleurs et morts produisit rires et moqueries. Les garçons sortirent de la bombe le plomb qu'elle contenait et se le partagèrent pour le porter partout dans la ville. Alors les femmes utilisaient une coiffure frisée, dont les mèches en boucles étaient soutenues par du plomb et, de cette mode et des bombes françaises qui fournissaient aux filles un article de toilette, naquit le fameux refrain :

*Avec les bombes que tirent
les vaniteux
les femmes de Cadix
font des fers à cheveux*

Donc, comme je disais, le jour de la bombe, après avoir frappé vainement à la porte du noble Anglais, le destin me conduisit une seconde fois à la maison de madame doña María et les

choses firent qu'en chemin je tombai sur monsieur don Diego qui me dit ceci :

- Tu viens de chez lord Gray ? On dit qu'il est nostalgique. Personne ne le voit nulle part. Enfin, j'ai réussi à obtenir de ma mère de ne plus le recevoir chez nous.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il est très amoureux des filles et je n'aime pas le voir parler à ma fiancée. Maman ne voulait pas mais je lui ai tenu tête, mon vieux. "Ou lord Gray ou moi", dis-je et il n'y eut rien d'autre à faire.
- Donc, on l'a mis à la porte.
- Avec courtoisie et discrétion. Maman a dit qu'elle se trouvait un peu malade et les réunions sont suspendues.
- Et elles ne sortent pas ?
- Si. Elles vont à la messe toutes les quatre, tôt le dimanche. Mais tu peux aller à la maison quand tu veux. Maman t'apprécie beaucoup et elle me demande toujours de tes nouvelles. Maintenant, précisément, je te prie de venir avec moi pour être témoin.
- Témoin ?
- Oui. Maman veut me punir parce qu'on lui a dit que j'avais été vu hier dans un café. C'est vrai que j'y étais mais je l'ai nié et, pour donner plus de poids à mes arguments, j'ai dit : "Demandez à monsieur don Gabriel et s'il dit que nous n'étions pas ensemble à voir l'eau de la noria..."
- Bon, allons-y.

Nous entrâmes et, à la grille du patio, le domestique nous dit que madame doña María était sortie.

- Vive la liberté ! s'écria don Diego en faisant une ou deux cabrioles. Gabriel, nous sommes seuls. Petites sœurs, réjouissons-nous et amusons-nous.

Le grand vacarme qui, des chambres, venait à mes oreilles, m'indiqua que les femmes étaient libres aussi de l'esclavage abominable. Quand nous entrâmes dans la pièce de don Diego, don Paco se présenta aussitôt, abasourdi, suffoqué, balbutiant, un martinet à la main, le vêtement moins ordonné que d'habitude et montrant quelques déchirures en haut de sa perruque.

- Monsieur don Diego, s'écria-t-il avec furie semblable à celle de ces petits chiens qui aboient beaucoup sans que le passant ne s'arrête à les regarder, la dame a dit que vous ne deviez pas sortir de la maison. Je lui dirai quand elle reviendra.

Le *petit Comte* prit un bâton qu'il gardait en face de son lit dans un coin à moitié obscur et, jouant de l'escrime de manière inquiétante sur les côtes du précepteur, il cria :

- Canaille, gros pédant... Si tu dis un mot... je ne te laisserai pas un os intact.
- Ceci est intolérable, dit don Paco, qui n'était plus en colère mais en pleurs. Dieu éternel et toi, Vierge très sainte du Carmen, ayez pitié de moi ! Ce garçon et ses sœurs vont m'enlever le peu de jours qui me restent à vivre. Quand je leur permets de faire ce qu'ils veulent, la dame me dispute et je préférerais voir le soleil s'éteindre plutôt que la dame en colère. Si je veux les retenir, c'est le bâton, les griffures, les éraflures, les coups de ciseaux et mille autres martyres épouvantables... Eh bien, oui, mon petit monsieur don

Diego... je vais le dire à la dame, je ne peux plus supporter davantage... Et si je racontais vos sorties nocturnes ! Moi, je ne peux taire la voix de ma conscience qui me dit : "Maudit ! serviteur déloyal ! Traître !..." Non, je le dirai à la dame, je le dirai à la maîtresse et, en attendant, ordre, silence, obéissance, tout le monde à sa place.

Don Diego, fou de colère, brandit le bâton et, au rythme des mouvements de son bras qui visaient impitoyablement les côtes du pauvre précepteur, il disait :

- Ordre, silence, obéissance.

Je dus m'interposer pour ne voir la fin du malheureux précepteur qui, même battu de cette façon, avait la prudence de ne pas crier avisant les voisins du scandale et, d'une voix étouffée, disait en pleurant :

- Ce sauvage me tue ! S'il vous plaît, monsieur don Gabriel, s'il vous plaît !

Don Paco s'enfuit devant dans le couloir cherchant refuge et nous, derrière lui, nous entrâmes tous les trois dans une grande pièce d'où l'on passait à une autre aux grandes grilles qui donnaient sur la rue et là nous vîmes le spectacle de l'anarchie la plus horrible que peuvent offrir à l'intérieur d'une honnête maison les excès de la liberté. Asunción, Presentación, Inès, toutes les trois étaient là, libres, décontractées, en complète possession de leurs grâces, allure, initiative et espièglerie. Mais avant de vous dire ce que faisaient ces petits moineaux emprisonnés à qui on permettait l'espace d'un instant de voler librement dans leur cage, je vais vous indiquer comment était cette cage.

Plusieurs corbeilles de coutures et des métiers à broder indiquaient que là, madame la comtesse avait l'atelier d'éducation et la salle d'exercice de ses filles. Une petite mais très large chaise, au fond creusé par le poids constant de la corpulente humanité, marquait le lieu de la présidence. Il y avait aussi une petite table avec des livres, apparemment dévots et, sur les murs, il n'y avait plus d'endroits où mettre plus d'estampes, images brodées, parmi lesquelles le plus grand nombre était une série variée de petits chiens à la queue raide et les yeux de perles noires.

Un petit autel montrait mille statues en relief, alternant avec des images qui avaient appartenu sans doute à des livres et devant, quelques paires de candélabres en vieil argent soutenaient des bougies de cire moulue et ajourée, ornées de petits papiers, des guirlandes et autres beautés de ciseaux. De pompeux bouquets de fleurs artificielles, qui, à mille lieues, se déclaraient faites de la main de bonnes sœurs, complétaient le trousseau de l'autel, près de quelques petits objets de plomb, représentant des accessoires sacrés tels que des calices, des custodes, des lampes et des missels. Ces jouets étaient faits alors par les ciriers pour les enfants gentils qui ne pleuraient pas.

Je vis aussi des objets d'un tout autre ordre, c'est-à-dire, de jolis ensembles de femme, jetés en désordre par terre, et aussi des coiffes, des chignons, des lacets, des éventails, des gants, des chaussons de velours et de longues dentelles, de ces ultrafines et héréditaires dentelles qui étaient, comme les diamants, l'orgueil et la richesse des familles. Les broderies, les corbeilles à couture, pleines de blanches et ennuyeuses toiles de lin et de coton, appartenaient à Presentación ; les livres, l'autel avec tout ce qu'il y avait de mystique et d'enfantin étaient d'Asunción ; les

ornements et ensembles luxueux étaient d'Inès, qui les avait descendus pour que ses cousines les voient.

Toutes les trois étaient vêtues, selon ce que le peuple d'alors, non moins *galliciste* que maintenant, appelait un *désbabillé*. Avec un tel costume, qui était, pour suivre la mode, la plus petite quantité de vêtements possibles, et l'absolument nécessaire pour que les belles personnes n'aillent pas toutes nues, la mère la plus tolérante et négligente n'aurait jamais permis de se présenter ainsi devant un homme, même un parent proche. Elles étaient donc toutes les trois, dis-je, extrêmement gracieuses et incomparablement plus belles que pendant les réunions. La liberté leur permettant une joie et une agitation bruyantes, il y avait, imprimées sur leurs joues, des couleurs fraîches et souriantes et les langues bavardes des deux petites sœurs remplissaient d'une douce musique babillarde le cadre de la salle. La voix d'Inès s'entendait à peine.

Je vais vous dire ce qu'elles faisaient mais cela est secret, ultrasecret, car si doña María savait que des yeux humains avaient vu ses petites en une telle parure et que des oreilles d'homme avaient entendu chanter par l'une d'elle des séguedilles, elle en aurait crevé de chagrin ou se serait enterrée pour toujours, plus honteuse que morte, dans le sarcophage de ses aïeux. Mais soyons indiscrets et racontons ce que nous avons vu, cachés dans la salle voisine, sans être vus par elles. Inès, sur laquelle mes yeux se fixèrent d'abord de la porte, était à la grille, comme faisant le guet, et regardait tantôt la rue, tantôt l'intérieur, sans doute pour donner l'alarme de la voix dès que le pompeux profil et les terribles lunettes de doña María reviendraient au coin de la rue Ancha. Je l'entendis dire clairement.

- Ne faites pas les folles... elle va venir.

Presentación, la plus petite des deux sœurs, était au milieu de la pièce. Croyez-vous qu'elle priait, cousait ou s'occupait à une tâche digne ? Pas du tout, elle était en train de danser, oui, mesdames et messieurs, danser. Et quel *zorongo*, quel *zapateado*⁶ ensorcelé ! J'en restai coi de voir comment cette petite avait appris à remuer les hanches, les pieds et les bras, avec une telle élégance, avec un art aussi divin que les plus gracieuses *majas* de Triana. Agitée par la danse, claquant les doigts pour imiter le bruit des castagnettes, sa petite voix sonore et douce disait sur une musique languissante et somnolente :

*Prends cette orange petite,
je l'ai cueillie dans mon jardin,
de partage au couteau, point,
mon cœur se cache en cet écrin.*

Asunción, l'aînée, d'une beauté moins pénétrante et moins gracieuse que sa sœur, mais plus accomplie, plus intéressante, plus sérieuse, disons-le ainsi en un mot, beaucoup plus belle, s'était mise quelques bijoux et joyaux d'Inès. Elle prit une grande rose de papier parmi celles qui ornaient l'autel et se la mit fièrement à son chignon ; elle prit ensuite trois mètres de ces dentelles ultrafines de Bruges, d'un si subtile organsin qu'elles semblaient faites par des mouches ou des araignées, blanches ou jaunies par le temps, et les agitant dans ses mains, elle les jetait vers le haut pour les laisser retomber sur sa tête et ses épaules, avec tant et tellement de grâce, mesdames et messieurs, qu'on aurait cru qu'elle passait toute sa vie à mesurer durant les soirées de printemps les dalles de la rue Ancha, de la place saint-Antoine et de la promenade du Carmen.

⁶ zorongos et zapateados : danses espagnoles

J'étais tout abasourdi de regarder de telles transformations et l'extraordinaire beauté de la jeune fille quand je la vis valorisée par les charmes que l'art prête si habilement à la beauté. Et qu'elle savait bien se les appliquer à sa personne ! Quel singulier talent celui de mettre chaque objet à sa place où il devait être et où les lois les plus rigoureuses de l'esthétisme voulaient et commandaient qu'il soit !

Après s'être enveloppé la tête dans les soies écrues, elle accrocha à ses oreilles les plus belles boucles que je crois avoir vu sortir des mains d'un orfèvre. Ensuite, elle regarda un instant dans la vitre qui couvrait une certaine image du Purgatoire, pleine de toutes les âmes, diables, flammes, couleuvres, crapauds, crocodiles, roues, poêles, marmites... et contempla là son image, confuse, car il n'y avait pas de miroir dans la pièce, ni de verre étamé qui remplisse son effet. Après, elle tourna la tête pour voir sa traîne derrière elle, elle prit un éventail, se mit à agiter les petites branches qui grincèrent en déroulant un vaste paysage peuplé de petits amours et, se faisant de l'air, elle commença à se promener dans la pièce, riant d'elle-même et du rire que cela provoquait chez les deux autres.

Voyant une telle profanation, un tel scandale et un tel outrage, l'insigne don Paco entra dans la pièce et s'écria :

- Qu'est-ce que tout ce bruit ? Ma petite Asunción, ma petite Presentación, je vais tout raconter à maman quand elle reviendra, tout, absolument tout.

Presentación cessa de chanter et, prenant le précepteur par le bras, lui dit :

- Mon cher monsieur don Paquito, si tu ne dis rien à maman, je te donne un baiser.

Et sur le champ, elle lui en donna un sur ses joues sèches et ridées.

- Moi, on ne me séduit pas par des petits bisous, répondit le vieillard hésitant entre rigueur et tolérance. Chacune à son poste, à lire, à coudre. Ma petite Asunción de tous les diables, qu'est-ce que c'est que ce sans-gêne ?
- Taisez-vous espèce de brute, dit Asunción avec énormément de charme.
- Vous n'êtes qu'une bête, ajouta Presentación en lui donnant une claque de sa douce menotte.
- Plus de respect pour mes cheveux blancs, les filles, s'écria l'ancien tout affligé. Si ce n'était parce que je vous ai vu naître, parce que je vous ai vu grandir sur ma poitrine, parce que je vous ai chanté des berceuses...

Presentación, faisant des gestes d'une délicate courtoisie, imitant la personne qui trouve pendant sa promenade une autre personne connue, s'arrêta devant don Paco, fit une gracieuse révérence et lui dit :

- Oh ! Monsieur don Protocole, vous ici ? Comment va madame doña Circonspecte ? Allez-vous au bal du baron de Simiringande ? Que dit aujourd'hui la *Gaceta* de Pliquisburgo ?...
- Eh là ! Eh là ! s'écria don Paco, voulant se retenir du rire qui le prenait. Regardez-moi cette morveuse, comment elle parle, elle se prend pour une grande dame. Nous avons un bon parti à la maison. Quel scandale, quelle profanation ! D'où sort cette petite de telles espiègleries ?

Et, elle, persistant à poursuivre son rôle amusant, s'approcha d'Inès, qui était morte de rire aussi, et lui dit :

- Bonjour, madame, *comment vous porta-vous ?... Avez-vous bu* la comtesse ? Le concert a été magnifique et que dire de l'opéra de *Mitbridate* ! Oh ! Madame... *andiamo a toccare il forte piano...* Voilà *il* maître *siñor* don Paquitini... Si... tralalère, tralalère.

Et elle se mit à danser un menuet.

- Bon, s'écria don Paco, jouant le bienveillant, mais affectant beaucoup de sérieux, je vous pardonne ce qui s'est passé si cette comédie prend fin là et chacun à son poste. La dame arrive.

Inès restait à la grille, guettant dehors et, de temps en temps, disait aussi :

- Elle va arriver !

Presentación se remit à chanter, puis elle dit :

- Petit Paco de mon cœur, si tu dances avec moi, je te donne un autre baiser.

Et sans attendre la réponse du vieillard, elle le prit par les bras et lui fit faire des tours rapides.

- Elle me rend fou, elle va me tuer, cette maudite, s'écriait le maître, décrivant des cercles sans pouvoir se défendre ni lâcher.
- Ah ! Paquito de mon cœur et de ma vie, comme je t'aime ! disait Presentación.

Le précepteur, abandonné par les bras agiles de sa partenaire, tomba par terre, demandant justice au ciel ; la jeune fille lui glissa une fleur entre les mèches blanches de sa perruque en ailes de pigeon et dit ensuite :

- Tiens, mon amour, voilà cette fleur pour te rappeler que je t'aime.

Il voulut se relever et, poussé par Asunción, retomba par terre. Presentación voulut le tirer mais elle resta avec un morceau de son revers dans la main. Il se leva enfin et, comme les deux le poursuivaient entre rires et amusements, l'une d'elles menaçait de lui donner des coups de fouet avec un bâton à secouer les toiles, mais la malchance voulut que, en donnant un coup de massue sur l'autel, toute la cohorte de saints, bougies et jouets tomba par terre avec fracas. Pendant qu'elles accouraient arranger les dégâts, don Paco était par terre, à genoux, les bras en croix, le regard fixé sur le plafond et, d'une voix plaintive et entrecoupée alors que de grosses larmes luisaient sur ses joues, disait :

- Dieu tout puissant et miséricordieux, que ces agonies me soient défalquées de mes péchés ! Tu as beaucoup souffert sur la croix ; mais cela, Seigneur, n'est-ce pas la croix, est-ce que ce ne sont pas des clous ? Est-ce que ce ne sont pas des épines ? Est-ce que ce ne sont pas des soufflets et le fiel et le vinaigre ? Je suis puni du grand péché que j'ai commis en cachant à madame les espiègleries de ces filles et les mille malices qu'elles ont apprises sans que personne ne leur montre mais, par le coup de lance qu'on t'a donné, Seigneur, je jure que je serai loyal et fidèle envers ma chère maîtresse et que je ne vais rien lui cacher, pas la moindre petite chose qui se passe.

Don Diego et moi, qui étions restés à observer ce spectacle sans être vus, nous voulûmes entrer mais nous vîmes qu'Inès s'écarta vivement de la grille et, au même instant, passa dans la rue une silhouette, une ombre en qui nous reconnûmes lord Gray. Nous avions à peine eu le temps de le reconnaître qu'un objet, entrant par la grille, vint tomber au milieu de la salle. Aussitôt don Paco se précipita sur le petit paquet, il l'observa et le prit en disant :

- Un petit billet. Eh ? Un homme l'a jeté.

Inès, qui s'approcha à nouveau de la grille, s'écria, affolée :

- Doña María, doña María arrive !

Elles restèrent comme mortes, pétrifiées ; mais, avec une rapidité extraordinaire, les trois commencèrent à ranger les objets pour que chaque chose retrouve sa place. Elles rangèrent l'autel précipitamment ; l'une se dépouilla des vêtements qu'elle avait mis, l'autre remit ses vêtements en ordre, mais elles avaient beau aller vite, la confusion et le désarroi produits là par l'anarchie étaient tels qu'il n'y avait pas moyen de remettre tout à sa place primitive. Don Diego me dit, en voyant que les filles allaient être surprises avant de pouvoir effacer les traces de leur rébellion :

- Mon ami, fuyons.
- Où ?
- En Patagonie, aux antipodes. Tu ne devines donc pas ce qui va se passer ici ?
- Restons, mon ami, peut-être ferons-nous une bonne œuvre en défendant ces malheureuses, si le précepteur les dénonce.
- As-tu vu qu'un homme est passé et a jeté un billet ?
- C'était lord Gray. Voyons où cela nous mène.
- Mais ma mère arrive ; si elle te voit ici aux aguets...

Même cette observation ne me fit pas partir de la salle qui nous avait servi d'observatoire ; mais heureusement, doña María n'entra pas par là et, passant d'abord par sa chambre, pénétra par celle-ci à la funeste salle où se produisit la saynète qui allait se terminer en scène de tragédie. Nous nous tîmes prêts à pouvoir tout entendre sans être vus, même si c'était sans voir non plus. Un silence sépulcral régna un bref instant dans la salle et enfin, la comtesse l'interrompit en disant avec la plus grande sévérité :

- Qu'est-ce que c'est que ce désordre ? Inès, Asunción, Presentación... cet autel détruit, ces vêtements sur le sol... Les filles, pourquoi êtes-vous toutes rouges, pourquoi avez-vous le visage si illuminé ?... Vous tremblez... Voyons voir. Monsieur don Paco, qu'est-ce qui s'est passé ici ?... Mais, que vois-je ? Monsieur don Paco, monsieur le précepteur, pourquoi avez-vous les vêtements déchirés ?... Eh bien, et ce bleu sur la joue ?... Etes-vous allé enlever les araignées avec votre perruque ?
- Ma... ma... madame doña María de mon cœur, dit le précepteur d'une voix tremblante et un hoquet produit par l'angoisse et le combat qu'il devait livrer alors dans son âme entre ses divers sentiments, je ne peux me taire davantage... Ma conscience ne me le permet pas. Moi... cela fait quarante ans que je... je... mange le pain de cette maison... et je n'en peux...

Ne pouvant continuer, il éclata en amers sanglots.

- Mais pourquoi ces pleurs ?... Qu'ont fait les petites ?
- Madame, dit enfin don Paco entre deux sanglots, hoquets et deux filets de bave, elles m'ont frappé, m'ont traîné, m'ont... La petite Asunción s'est mise à imiter les gens des promenades. La petite Presentación a dansé le zorongó, le bran d'Angleterre et la sarabande... Ensuite, un petit monsieur est passé dans la rue, il a regardé à l'intérieur et a jeté ce billet.

Il y eut un moment de silence, de ces silences angoissants comme ceux qui précèdent la canonnade, après avoir mis la mèche près de la poudre. Durant cet intervalle de terreur muette, qui nous était communiquée de la scène où se passait ce drame jusqu'à nous, nous faisant trembler comme quelqu'un

qui attend un tremblement de terre, on entendit les petits bruits d'un papier qui se déplie, puis une exclamation de surprise, d'étonnement ou je ne sais si c'était de sauvagerie inédite, qui sortit en tempête du sein de doña María.

- Cette écriture est celle de lord Gray... s'écria-t-elle. Quelle insolente audace ! A laquelle d'entre vous s'adresse cette lettre ? Voilà ce qu'elle dit : "Mon amour adoré : si tes promesses ne sont pas vaines..." Mais une personne comme moi ne peut lire de telles insanités !... A laquelle d'entre vous s'adresse lord Gray dans ce petit mot ?

Le silence continua, un de ces silences qui paraissent annoncer l'effondrement du monde.

- Presentación, c'est à toi ? Asunción, c'est à toi ? Inès, c'est à toi ? Répondez tout de suite. Seigneur miséricordieux ! Si une de mes filles, si quelqu'un né de mes entrailles a permis qu'un homme lui adresse ces mots, je préfère qu'il meure tout de suite et moi ensuite, plutôt que de tolérer un tel déshonneur !

L'imprécation retomba dans la salle comme une voix des siècles passés qui criait pour défendre cent générations outragées. On entendit ensuite des sanglots étouffés et les soufflements de don Paco qui ainsi laissait libre cours aux ardeurs de son cœur, enflammé alors par les nobles élans de sa générosité.

- Madame, dit-il en reniflant et en bavant, pardonnez votre seigneurie à vos filles. Cela n'a sans doute été grand-chose. Peut-être juste un coquin qui est passé dans la rue. Elles sont restées très silencieuses.

- J'imagine, dit doña María sans perdre la dignité de sa colère, que je n'aurai pas à faire de grandes recherches pour savoir qui a motivé cette épître amoureuse. Toi, Inès, c'est toi. Cela fait quelque temps que je soupçonnais quelque chose...

Nouveau silence.

- Réponds-moi, poursuit doña María. J'ai droit de savoir à quoi passe son temps celle qui va se marier avec mon fils.

Alors j'entendis la voix faible d'Inès, qui répondit clairement et assez peu troublée :

- Oui Madame, c'est lord Gray qui m'a écrit. Pardonnez-moi.
- De sorte que... toi !
- Ce n'est pas ma faute... Lord Gray...
- Il t'a fait perdre la raison, dit doña María. Belle conduite exemplaire d'une fille de ta condition, une des grandes familles d'Espagne ! Inès, reviens à toi, grand Dieu ! Considère qui tu es ! Est-ce possible qu'une jeune fille destinée au mariage... ? J'ai remarqué que ta nature profane est tournée vers les mondanités. Ils savaient bien ce qu'ils faisaient ceux qui te destinaient au mariage et à occuper un haut poste à la Cour car si par l'habileté du démon tu t'étais consacrée au cloître ou à un célibat volontaire... pauvre enfant ! J'en tremble rien que d'y penser.

L'anxiété et l'angoisse que j'expérimentais ne me permirent pas de penser aux idées pérégrines de doña María.

- Tu n'as pas été éduquée par moi, continua cette dernière, car si cela avait été le cas, tu aurais une autre conduite...
- Madame mère, dit Asunción en pleurant, Inès ne pêchera plus.
- Tais-toi, imbécile. Je réglerai vos comptes à vous plus tard, don Paco dit que vous aviez dansé et chanté.
- Non, Madame, il n'y a eu aucune danse ni chant ; c'est une blague de ma part, s'écria très troublé le pauvre précepteur, dont l'esprit s'affligeait aux cruels étalages de justice de sa dame.
- Et pourquoi as-tu descendu ces vêtements ? demanda la comtesse à Inès.
- Pour qu'elles les voient. Je vais les remonter, Madame, et je ne les redescendrai plus, répondit Inès avec humilité.
- Quel raisonnement de gamine ! Tu ne sais pas que si ces chiffons et ces bijoux te vont à toi, elles, elles n'ont même pas la permission de les regarder ? Ta conduite ne peut être plus contraire à la bienséance.
- Madame doña María, dit don Paco, permettez, votre seigneurie, que je dise que madame doña Inès, au plus profond de son cœur, déplore la contrariété qu'elle vous a occasionnée. N'est-ce pas madame doña Inès ? Bon, Madame doña María, pardon pour le chant, tout est terminé.
- Occupez-vous de ce qui vous regarde, monsieur don Paco, dit la comtesse. Et toi, Inès, comprends bien que tu seras pardonnée si les choses ne se reproduisent pas. Mais je n'en dis pas plus sur le sujet. Vous savez bien que je suis bienveillante jusqu'à l'excès, tolérante jusqu'à la faiblesse. Fermez ces grilles aussitôt, allons travailler

Cadix Traduction de Daniel Gautier
et prier... Inès, je te le répète, respire tranquillement. A
condition de ne pas recommencer...

On entendit la voix des filles qui, sans être joyeuse et
annonciatrice de beau temps, indiquait que l'orage était passé.

Don Diego me dit :

- Allons-y, sinon ma mère pourrait sortir d'ici et nous
surprendre.

Nous nous éloignâmes de là.

- Que penses-tu de ce que nous avons entendu ?
- Une infamie, une trahison, un crime sans exemple,
m'écriai-je ne pouvant retenir la colère qui me
dominait.
- Que penses-tu de la petite Inès ?... Bon élément, à vrai
dire...
- Cet Anglais de tous les diables, ce monstre que nous a
envoyé la Grande-Bretagne est l'être le plus odieux, le
plus abominable qui existe sur terre. Pour ma part, je
dis que je le hais, je le déteste ; que sans pitié, je le
tuerais, je boirais son sang... Adieu, je m'en vais.
- Tu t'en vas ?
- Oui ! je ne veux pas être plus longtemps dans cette
maison.
- Mais, écoute, tu es bête. Si je t'ai fait venir ici, c'est pour
que tu me protèges. Tu ne sais pas que maintenant
madame ma mère, après avoir mis fin à la justice là, va
venir s'en prendre à moi pour l'histoire de l'escapade
d'hier. Tu oublies, homme léger et frivole, que tu dois
témoigner que tu m'as vu hier occupé à regarder la
noria tourner ?

- Je ne veux plus de farces, ni de faux témoignages, je ne veux même plus voir doña María... Adieu.
- Tu es un homme cruel, arrête. Ma mère arrive.

En effet, dans le couloir, madame la comtesse m'attrapa, après avoir montré sa surprise de me voir et m'avoir dit que ma présence n'était pas de son goût, me salua et m'obligea à passer dans le salon.

- Tu étais là ? demanda-t-elle à son fils.
- Oui, Madame ; Gabriel et moi, nous étions dans ma chambre à lire des livres d'arithmétique, et lui me montrait à faire des divisions selon une nouvelle méthode ; et, comme hier quand nous étions en train de voir tourner la noria, j'ai parié qu'une telle chose était impossible, il est venu aujourd'hui pour en faire la démonstration.
- Donc vous étiez, hier soir, à la noria ?
- Oui Madame, à tourner la noria... je veux dire à voir.
- C'est un amusement inoffensif...
- Oui, Madame... et instructif.
- Bien propre aux jeunes de tête, dit doña María. Cependant, j'ai entendu dire qu'à la noria vont beaucoup de personnes de mauvaise vie.
- Non, Madame, d'aucune façon. Des chanoines, des militaires, des colonels, plus, des grandes dames, des moines...
- Mon fils est un peu distrait et je crains à cause de cela... Il sera vite libre et maître de ses actes parce que dans les affaires d'un homme marié, surtout s'il a cette position, les mères ne doivent pas se mêler.
- Exactement. Et quand se marie don Diego ?

- Il n'y a pas encore de jour sûr, répondit doña María, avec énergie.
- Et à dire vrai, monsieur don Diego, dis-je en me tournant vers mon ami, il prend la plus belle fille de tout Cadix.
- Là-dessus... dit la comtesse avec affectation, mon fils peut être satisfait du sort qui lui revient dans son choix, ou plutôt, dans notre choix, car nous avons tout arrangé. Pour que rien ne manque à cette jeune fille, elle a jusqu'à ces subtiles qualités d'esprit et d'amabilité qui en feront l'un des plus beaux bijoux de la Cour, quand il y en aura une. Et qu'on ne dise pas qu'à une jeune héritière, destinée à se marier à un autre héritier, on doit la soumettre et la retenir de parler ou de fréquenter les gens du monde. Cela non ; ce serait ridicule, il n'y a rien de plus contraire à la grandeur et la réputation de certaines familles que de les voir représentées à la Cour par une damoiselle timide, honteuse, qui a peur des gens et ne sait dire que bonsoir et bonne nuit.
- Mais maudite soit la grâce, dit don Diego avec aigreur, qui me fait voir ma fiancée éprise de lord Gray dans ce salon.

Doña María devint toute rouge.

- Ce jeune homme, dis-je, n'élève pas son entendement jusqu'aux hauts principes de l'éducation châtiée. Car, votre femme va être bonne sœur peut-être ? A celles qui vont être bonnes sœurs ou célibataires, il est bon de leur apprendre à ne pas lever les yeux du sol mais à celles qui vont se marier et qui vont être de grandes dames... Mais voyons, êtes-vous fou ? Mon ami est un naïf, un méfiant, Madame. Nous parions qu'à cause de

ces imaginations ridicules entre autres, il va bientôt nous dire qu'il ne va pas se marier ?

- Comment ça, s'écria la dame. Mon fils n'est pas capable d'une telle bêtise.
- Si Madame, j'en suis capable, dit don Diego sans pouvoir retenir l'élan de sa jalousie.
- Diego, mon fils !
- Oui Madame, ce que dit Gabriel est la vérité, je ne veux pas me marier, à moins de voir...
- On ne peut pas tomber dans plus de naïveté, dis-je. Parce que lord Gray a réussi par sa belle prestance, ses bonnes manières, son talent...
- Mon fils ne va pas me donner un chagrin pareil.

La comtesse, parce qu'elle était en présence d'un étranger, ne laissa pas aller sa colère qui voulait sortir de sa poitrine à gros bouillons, en voyant dans son fils la naïveté achevée qui menaçait de mettre par terre tous ses projets ; mais moi, sachant que ce volcan avait besoin de trouver un grand soulagement par le cratère de la bouche ou même peut-être par celui des mains, je jugeai prudent de me retirer.

- Vous partez ? me dit-elle. Voilà une personne sage qui ne peut supporter les bavardages et les caprices de cet enfant irréfléchi.
- Madame, répondis-je, don Diego est un enfant obéissant et il fera ce que sa mère lui demande. Je baise vos pieds.

Don Diego voulut sortir avec moi mais la comtesse le retint et lui dit, en colère :

- Monsieur, il faut que nous parlions.

Cadix Traduction de Daniel Gautier

Moi, je voulais prendre l'air hors de cette maison.

Une fois dans la rue, je regardai les grilles et je vis qu'elles étaient fermées. Tourmenté par le souvenir de ce que j'avais vu et entendu, retournant dans ma tête des pensées de vengeance, des projets barbares, et je ne sais quelles idées impies et folles, je me dis à moi-même :

"Cela ne fait aucun doute. Je vais tuer ce maudit Anglais."

Dans les mille alternatives et vicissitudes de ma vie, je descendis, tombai et me relevai ; je crus toucher de mes mains fatiguées le fond de cette mer de malheur trouble où se déroula mon enfance et des forces ignorées me sortirent de nouveau à la surface ; je luttais et souffris, je désirai la mort et aimai la vie ; j'expérimentai de grandes allées et venues et des secousses ; mais quand je montais et descendais et luttais et vivais et mourais, jamais je ne cessai de percevoir cette lumière allumée devant le malheur, lointaine étoile que je considérais comme l'expression du divin ou du surnaturel qu'on trouve dans l'existence. Mais la lumière était maintenant éteinte et, tournant les yeux vers l'extérieur, je ne voyais que d'épouvantables obscurités. Ce que je croyais parfait ne l'était plus ; ce que je jugeais à moi, n'était plus à moi non plus et, en pensant à cela, je ne cessais de m'écrier :

- Je tuerai ce maudit lord Gray. Je comprends maintenant la satisfaction de tuer un homme.

Troublé par la jalousie, mon cœur qui, jusque-là, avait comme fleuri, dégageant un sentiment paisible et contemplatif tel celui de la religion, brûlait maintenant d'un scintillement passionné et ce qu'il avait aimé, par extraordinaire contradiction, lui semblait plus digne d'être aimé. Je sentais un désir de

destruction et mon amour propre, mon orgueil blessé criait vers le ciel, rendant toute la création solidaire de mon offense. Je croyais que l'univers entier était offensé et que le ciel et la terre respiraient un désir de vengeance. Je traversai plusieurs rues, répétant :

- Je vais tuer cet Anglais, je vais le tuer.

Au détour d'une rue, je crus le voir et je pressai le pas. Oui, c'était lui. Dieu le mettait devant moi ; je le vis de dos et je courus, mais, une fois près de lui et avant qu'il ne me voie, je pensai qu'il n'était pas prudent de précipiter un fait qui devait avoir une justification complète. Essayant de me rasséréner, je me dis :

"J'ai la certitude de le surprendre dans la maison. En attendant, patience. "

Je lui touchai l'épaule et lui se retourna et me regarda impassible, sans montrer ni joie ni déplaisir.

- Lord Gray, lui dis-je, cela fait longtemps que j'attends la dernière leçon d'escrime.
- Aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur à donner des leçons.
- J'en aurai vite besoin.
- Vous allez vous battre ? Quel bonheur ! Aujourd'hui, moi, je suis d'humeur... Je désire transpercer n'importe qui.
- Moi aussi, lord Gray.
- Mon ami, trouvez-moi un homme à qui tordre le cou.
- Vous avez le *spleen* ?
- Horriblement.

- Moi aussi. Les Espagnols, nous souffrons souvent de cette maladie.
- C'est très bizarre. Vous êtes arrivé à ma rencontre juste au bon moment.
- Pourquoi ?
- Parce que j'avais une mauvaise tentation. J'étais dans la plus noire des noirceurs de *spleen* et l'idée de m'envoyer un coup de revolver ou de me jeter à la mer m'a traversé l'esprit.
- Tout cela pour un amour déçu. Racontez-moi cela et je vous donnerai de bons conseils.
- Je n'en ai pas besoin, je me comprends.
- Je connais la femme qui vous apporte cet état si déplorable.
- Vous ne savez rien. Laissons cette question et ne parlons plus d'elle.

Cette fois, comme tant d'autres, lord Gray évitait de parler du sujet.

- Alors comme ça, vous voulez que je vous donne une leçon ? me dit-il ensuite.
- Oui, mais une belle leçon, je veux apprendre une bonne fois tout ce qu'enferme le noble art de l'escrime, car, Milord, je dois tuer quelqu'un.
- C'est facile. Vous le tuerez.
- On va à la maison de Milord ?
- Non. Allons à l'auberge de Poenco. Nous boirons un peu. Et quand allez-vous tuer cet homme ?
- Quand j'aurai la certitude de sa trahison. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai des indices qui sont presque des évidences ; de là, viennent des soupçons qui sont presque une certitude. Mais je veux davantage parce

que mon âme, crédule à l'extrême, forge des subtilités et des scrupules. La friponne veut prolonger son bonheur.

Lui se tut, moi aussi. Silencieusement, nous arrivâmes à Puerta de Tierra.

Il y avait chez monsieur Poenco une grande quantité de *majas* et de gens bagarreurs, et les refrains piquants, au son des guitares et des claquements de mains, formaient une musique trépidante à l'intérieur comme à l'extérieur.

- Entrons, me dit lord Gray. Cette canaille amusante et ses coutumes me captivent. Poenco, conduis-nous à la salle intérieure.
- En voilà du beau monde, s'écria Poenco. Ecartez-vous tout le monde. Ouvrez un passage, un passage, messieurs... dégagez, que sa majesté *Miloro* puisse passer.
- Les gars, vive Milord et les Cortès de l'île ! cria le *père Lombrijón* en se levant de son siège pour nous saluer, chapeau en main, avec cette grâce majestueuse, si propre aux Andalous. Et pour fêter le saint du jour, c'est-à-dire la très sainte *liberté de la Presse*, monsieur Poenco, ouvrez les robinets et que coure un flot de vin de Manzanilla. Tout ce que boira *Miloro* et sa compagnie, je le paie moi, car je suis un grand monsieur autant que lui.

Le *père Lombrijón* était un vieillard robuste et puissant, une voix rauque et une allure hardie et chevaleresque. Il était trafiquant en vins et jouissait d'une renommée d'homme riche, de grand galant aussi et coureur de filles, malgré son âge avancé.

Lord Gray le remercia mais, sans l'imiter ni dans le ton ni dans les gestes, se différenciant ainsi de la majeure partie des Anglais qui visitaient l'Andalousie, lesquels s'obstinent à parler et à s'habiller comme les gens du pays.

- Ecoutez, *père Lombrijón*, dit un autre qu'on appelait *Vejarruco*, un jeune tanneur de Puerto de Santa María. Aucun homme bien né ne me manque de respect.
- Pourquoi dis-tu cela, camarade, en quoi t'ai-je manqué de respect ? dit *Lombrijón*.
- Tu le sais bien, camarade, reprit *Vejarruco*. Parce que, dès que j'ai vu venir *Miloro* et sa compagnie, j'ai dit à monsieur Poenco : "Ce que boira *Miloro* et sa compagnie, mets-le sur mon compte car je suis un grand monsieur autant que lui."
- Bon sang ! s'écria *Lombrijón*. Mais, dis-moi, *Vejarruco*, c'est à moi que tu t'en prends ?
- Sacrebleu ! à toi, oui.
- Lève un peu la tête, je ne te vois pas bien.
- Allonge ta gueule pour qu'on te prenne les mesures.
- Nom de nom ! Vous ne savez pas que, si un moustique me pique, je le démolis tout de suite ?
- Du vent ! Vous ne savez pas que, lorsque je colle un coup à un homme, il doit porter des canines et des molaires postiches pour manger ?
- Ça suffit ! J'ai le sang qui bouillonne, dit *Lombrijón*. Mesdames et messieurs, commencez à chanter le *requiem aeternam* pour ce pauvre petit *Vejarruco*.
- Bien courageux, ce petit vieux.
- Par ici l'alène.

Lombrijón mit sa main à sa ceinture comme pour prendre son couteau et tous les gens présents, surtout les femmes, commencèrent à crier.

- Messieurs, ne tremblez pas, fit remarquer *Vejarruco*.
- Ils ne vont pas se battre, me dit lord Gray. Tous les jours, ils font la même chose et ensuite, il ne se passe rien.
- Je n'ai pas apporté le grattoir à dents, dit *Lombrijón*, se retrouvant sans armes.
- Eh bien, moi non plus, ajouta *Vejarruco*.
- Camarade, ce n'est pas une raison pour ne pas se battre. Vous êtes tout jaune. Messieurs, quand j'ai mis la main à la ceinture, mes ongles ont lui, il a cru que c'était du fer.
- Bon sang ! Camarade, vous avez caché l'alène pour qu'il n'y ait pas de bagarre.
- Tu as dû te la mettre dans le gosier.
- Moi, je ne la porte pas par humanité, répliqua *Vejarruco*, parce que j'ai la main si lourde que je dois être très prudent pour ne pas tuer sans arrêt.
- Bon, laissons cela pour après, dit Poenco, allez, buvons.
- Pour ce qui est de moi, je ne suis pas pressé... Si *Vejarruco* veut se confesser avant que je lui file mon coup de couteau, ce sera quand il voudra...
- Pour ce qui est de moi... quand *Lombrijón* voudra son passeport pour les *saecula seculorum*, je le lui donnerai.
- Ça tombe bien, dit Poenco, si les deux doivent mourir, qu'ils meurent en amis.
- Il n'y a pas de quoi s'offenser, mon petit père. Vous avez été offensé ? demanda *Lombrijón* à son adversaire.
- Bigre, moi non, et vous ?
- Non plus.

- Bon, allez par ici les cinq doigts, faisons la paix.
- Allez, vive les *Cortès* et vive *Miloro*.
- Pour régler la question, dit lord Gray, je vais payer pour tout le monde. Poenco, sers-nous.

Les *majas*, qui étaient là, offrirent à lord Gray des sourires et des paroles élégantes mais l'Anglais n'était pas d'humeur à rire.

- María de las Nieves est venue ? demanda-t-il à l'une d'elles.
- Tu parles, María de las Nieves... Et nous, nous sommes de la toile de jute ?
- Si *Miloro* vient cette nuit chez moi, dit une autre à voix basse, c'était si je ne m'abuse Pepa *Higadillos*, il sera bien servi. Mon mari est allé acheter des mules et je m'amuse pour tuer ma solitude.
- C'est bien chez moi que va aller cette nuit *Miloro*, fit remarquer une autre qui était déjà une matrone. Chez moi, vient tout le beau monde et, si *Miloro* veut mettre quelques pèsètes à un cheval, je ne vois pas d'inconvénients... Ma maison est une maison d'importance...

Lord Gray s'éloigna avec dégoût de ces gens-là et nous entrâmes dans une pièce où l'aubergiste recevait seulement une certaine classe de gens et la table près de laquelle nous étions assis fut rapidement couverte du riche tribut de ces vignes côtières, qui sont uniques au monde.

- Aujourd'hui, je vais beaucoup boire, me dit l'Anglais. Si Dieu n'avait pas fait le Jerez, son œuvre serait bien imparfaite ! Quel jour l'a-t-il fait ? Je crois que ça a dû être le septième jour, avant le repos, car, comment pouvait-il se reposer tranquillement avant de mettre un point d'orgue à son œuvre ?
- Ça a dû être comme ça, oui.
- Non, il me semble que cela s'est passé le fameux jour où il a dit : "Que la lumière soit", parce que ça c'est de la lumière, mon ami, et qui dit lumière, dit entendement.
- *Missieu Miloro*, dit Poenco en s'approchant de mon ami pour lui parler avec discrétion et en secret ; María de las Nieves est devenue folle de *votre Esselence*. On a tout fait, voilà son foulard, ses boucles d'oreille et sa robe longue. Rien ne résiste à cette belle tête blonde et tant que votre *Esselence* sera par là, nous allons rester sans damoiselles.
- Poenco, dit lord Gray, laisse-moi en paix avec tes demoiselles et fiche le camp d'ici, si tu ne veux pas que je te casse une bouteille sur la figure.
- Eh bien, bien sûr que je m'en vais. Ne vous fâchez pas mon garçon. Je suis un homme sage. Mais votre *Esselence* sait que j'ai offert deux douros à la *mère Higadillos* qui a apporté le foulard et tout et tout...

Lord Gray sortit deux douros et les jeta par terre sans regarder l'aubergiste qui les prit et nous laissa seuls vite fait.

- Mon ami, me dit l'Anglais, je n'ai plus rien à voir dans les noires profondeurs du vice. Tout ce qu'on voit là-bas est répugnant. La seule chose qui vaille la peine est

cette liqueur vivifiante qui ne trompe jamais, pourvu qu'elle vienne de bons cépages. Son feu généreux, allumant des flammes d'intelligence dans notre esprit, nous rend subtils en nous élevant au-dessus de la surface vulgaire où nous vivons.

Lord Gray buvait avec art et élégance, idéalisant le vice comme Anacréonte. Je buvais aussi, poussé par lui, et pour la première fois de ma vie, je sentais cette soif d'assoupissement, d'oubli, de modification dans les idées, qui pousse les bons buveurs anglais à la débauche.

Un coup de canon résonna dans le fond de la baie.

- Les Français durcissent leur bombardement, dis-je, en me montrant à la petite fenêtre.
- Et au son de cette musique, les curés et les avocats des *Cortès* s'occupent de démolir l'Espagne pour en construire une nouvelle. Ils sont ivres.
- Je crois que ce sont d'autres qui sont ivres, Milord.
- Ils veulent qu'il y ait égalité. Très bien. *Lombrijón* et *Vejaruco* vont être ministres.
- Si apparaît l'égalité et que disparaît la religion, qui vous empêchera de vous marier à une Espagnole ? dis-je en revenant près de la table.
- Je veux qu'on m'en empêche.
- Dans quel but ?
- Pour leur arracher des griffes celle qu'ils retiennent ; pour rompre les barrières que la religion et la nationalité mettent entre elle et moi ; pour me moquer à la barbe des douze évêques et des cent nobles vaniteux, démolir d'un coup de pied huit couvents, me moquer de la glorieuse histoire de dix-sept siècles, et rétablir l'état primitif.

Il disait cela en pleine effervescence et je ne pus que me moquer de lui.

- Beau pays que l'Espagne, continua-t-il. Cette canaille des *Cortès* va la perdre. J'ai fui l'Angleterre pour que mes compatriotes ne me cassent pas les oreilles avec leurs cris au Parlement, avec leurs appels publics sur les prix du coton et de la farine et, ici, j'ai trouvé les plus grands délices parce qu'il n'y a pas d'usines, ni d'artisans ventrus, mais de gracieux *majos*, parce qu'il n'y a pas d'agents de police arrogants mais des voleurs et des contrebandiers cocasses, parce qu'il n'y a pas de boxeurs mais des toréadors, pas de généraux académiques mais des guérilleros, pas d'auberges mais des couvents pleins de poésie ; et au lieu de lords secs et tannés par l'étiquette, des nobles qui vont dans les tavernes s'enivrer avec les *majas*, et au lieu de philosophes pédants, des moines pacifiques qui ne font rien, et au lieu de la bière amère, ce vin qui est un feu et une lumière, un esprit surnaturel... Oh, mon ami ! J'aurais dû naître en Espagne. Si j'étais né sous ce soleil, j'aurais été guérillero aujourd'hui et mendiant demain, frère au lever du jour et toréador l'après-midi, *majo* et sacristain de couvent de bonnes sœurs, abbé et petit-mâitre, contrebandier et voleur de grand chemin... L'Espagne est le pays de la Nature à nu, des passions extrêmes, des sentiments énergiques, du bien et du mal élastiques et libres, des privilèges qu'apportent les luttes, de la guerre continue, du repos qui n'arrive jamais... J'aime toutes ces forteresses que l'histoire a construites pour avoir, moi, le plaisir de les escalader, j'aime le caractère tenace et entêté pour le contrarier, j'aime les dangers pour les affronter, j'aime l'impossible

pour me moquer de la logique en le rendant facile, j'aime tout ce qui est inaccessible et abrupt dans l'ordre moral pour le vaincre, j'aime toutes les tempêtes pour m'y jeter, poussé par la curiosité de savoir si je sors sain et sauf de ses remous mortifères, j'adore qu'on me dise : "Tu ne passeras pas par là", pour répondre : "J'y passerai."

Moi, je sentais dans ma tête une chaleur inhabituelle et le sang bouillonnait dans mes veines. Entendant lord Gray, je me sentis enclin à abattre son étonnant orgueil et, avec fierté, je lui dis :

- Eh bien non, vous ne passerez pas.
- Eh bien, je passerai ! me répondit-il.
- Moi, j'aime ce qui est droit, juste, vrai et je déteste les fous absurdes et les intentions suffisantes. Là où je vois un orgueilleux, je l'humilie, là où je vois un voleur, je le tue, là où je vois un intrus, je le jette dehors.
- L'ami, me dit l'Anglais, j'ai l'impression que les vapeurs du vin de Manzanilla vous montent à la tête. Moi, je vous dis comme *Lombrijón* à *Vejaruco* : "Camarade, c'est à moi que vous vous en prenez ?".
- A vous.
- Nous sommes amis, non ?
- Non ; nous ne sommes ni ne pouvons être amis, m'écriai-je avec l'ardeur de l'ivresse. Lord Gray, je vous hais.
- Un autre petit coup, dit l'Anglais avec goguenardise. Aujourd'hui, vous êtes bien vaillant. Avant de boire, vous m'avez parlé de tuer un homme.
- Oui, oui... Et cet homme, c'est vous.
- Pourquoi dois-je mourir, mon ami ?

- Parce que je le veux, lord Gray, tout de suite. Choisissez le lieu et les armes.
- Les armes ? Un verre de Pedro Jiménez.

Je me levai hors de moi et je saisis une chaise avec une intention hostile mais lord Gray resta si impassible, si indifférent à ma colère et, en même temps, si serein et souriant que je ne me sentis pas le courage de lui asséner le coup.

- Doucement. Nous nous battons après, dit-il, en éclatant de rire d'une jovialité démonstrative. Maintenant, je vais vous dire la cause de ce soudain accès de colère et ce désir de me tuer. Pauvre de moi !
- Dites.
- C'est une affaire de jupes. Une supposée rivalité, monsieur don Gabriel.
- Dites donc tout, une bonne fois, m'écriai-je, en sentant ma colère redoubler.
- Vous êtes jaloux et offensé parce que vous supposez que je vous ai pris votre dame.

Je ne répondis pas.

- Eh bien, il n'y a rien de tout ça, mon ami, ajouta-t-il. Respirez tranquillement les parfums de l'amour. Il me semble vous avoir entendu dire à Poenco que vous étiez à la recherche de cette Mariquilla, non pas celle de las Nieves, mais celle de los Fuegos, devrait-on dire. On vous a dit que je... bon, comme Poenco... "*cétéra, cetéra.*" Mon ami, il est certain que cette fille me plaisait ; mais il suffit qu'un camarade ait posé les yeux sur elle pour que je n'aie plus l'intention de poursuivre. Cela s'appelle de la générosité ; ce n'est pas le premier cas

que je trouve dans ma vie. Pour faire la paix, finissons cette bouteille.

A la frénésie que j'avais ressentie succédèrent une torpeur et une confusion de mes facultés intellectuelles telles que je ne sus quoi répondre à lord Gray et, en réalité, je ne répondis rien.

- Mais, mon ami, poursuivit-il, moins affecté que moi par la boisson, nous avons appris que Mariquilla de las Nieves était courtisée... "courtiser" quel joli mot qui n'a d'égal dans aucune langue... bon, je disais qu'elle est courtisée par un beau monsieur de Jerez que je crois plus chanceux que nous. C'est sans doute ce monsieur que vous voulez tuer.
- Oui, c'est lui ! dis-je sentant que les casiers du haut se dégageaient.
- Comptez sur moi. Currito Báez, c'est ainsi que s'appelle cet habitant de Jerez, c'est un niais vaniteux et un fanfaron, qui se bagarre avec tout le monde. Je désire m'en prendre à lui. Nous le provoquerons.
- Nous le provoquerons, oui monsieur, nous le provoquerons !
- Nous le tuerons devant ces malfrats pour qu'ils voient comment succombe un imbécile aux mains d'un honnête homme... Mais je ne savais pas que vous étiez amoureux. Depuis quand ?
- Depuis très longtemps, très longtemps, répondis-je en voyant comment la pièce tournait sous mes yeux. Nous étions enfants, elle et moi, nous étions abandonnés et seuls au monde. Le malheur nous poussa à avoir pitié l'un de l'autre et, ayant pitié, sans savoir comment, nous nous sommes aimés. Nous avons souffert ensemble de grands malheurs et, confiants en Dieu et en notre amour, nous avons vaincu d'immenses dangers. Je suis

arrivé à la considérer comme indissolublement liée à moi par un destin supérieur et mon cœur fortifié par une foi sans limites n'a pas souffert pendant longtemps les martyres de la jalousie, de la méfiance, des craintes et des assauts amoureux.

- Dites donc, c'est extraordinaire. Et tout cela pour María de las Nieves !...
- Mais tout a pris fin, mon ami. Le monde m'est tombé dessus. Vous ne le voyez pas, vous ne voyez pas qu'il tombe sur ma tête en petits morceaux ? Vous ne voyez pas ces montagnes qui me martèlent la cervelle ? Mon cerveau en bouillie sort en pièces et éclabousse les murs... ici... là... plus loin. Vous ne le voyez pas ?
- Je vois bien... répondit lord Gray, achevant une bouteille.
- Le monde m'est tombé dessus. Le soleil s'est éteint... Vous ne le voyez pas, enfin, vous ne remarquez pas les horribles ténèbres qui nous entourent ? Tout s'est obscurci, le ciel et la terre, le soleil et la lune sont tombés comme les cendres d'un cigare... Elle et moi, nous nous sommes séparés : des lieues et des lieues, des jours et des jours et encore des jours ont été mis entre nous ; j'allongeais les bras espérant la toucher de mes mains mais mes mains ne touchaient que le vide. Elle est montée et je suis resté où j'étais. Je regardais et je ne voyais rien... elle était cachée : "Où ?" me direz-vous... dans mon cerveau. Je mettais les mains sur ma tête et je fouillais dedans ; mais je ne pouvais pas la saisir. C'était une bulle, une particule, un atome bruyant et amovible qui me tourmentait, en rêve et éveillé. J'ai voulu l'oublier, mais impossible. La nuit, je croisais les bras et je me disais : "Là, je l'ai, personne ne me la prendra..." Quand on m'a dit qu'elle m'avait oublié, je ne voulais

- pas le croire. Je suis sorti dans la rue et tout le monde se moquait de moi. Epouvantable nuit ! J'ai craché au ciel et il est devenu tout noir... J'ai mis ma main sur ma poitrine, j'en ai sorti mon cœur, je l'ai pressé comme on presse une orange et je l'ai jeté aux chiens.
- Quel immense amour idéal ! s'écria lord Gray. Et tout cela pour Mariquilla de las Nieves... Buvez ce verre.
 - J'ai appris qu'elle en aimait un autre, ajoutai-je, sentant que mon cerveau envoyait une lumière vague et large, flamme de l'alcool qui traçait mille figures dans l'espace de ses langues bleues. Elle en aimait un autre. Une nuit, elle m'est apparue. Elle était dans les bras de son nouvel amant. Ils sont passés devant moi et ne m'ont pas regardé. Je me suis levé et, prenant mon épée, j'ai tapé dans le vide et dans le vide a surgi une source de sang. Je l'ai vue qui se tournait vers moi pour me demander pardon. La manche de sa robe a touché mon visage et m'a brûlé. Vous voyez la brûlure, vous la voyez ?
 - Oui, je la vois bien, je la vois. Et tout ça, pour María de las Nieves !... Voyons, c'est marrant. Voyons voir le goût de ce Montilla.
 - Moi, je veux tuer cet homme, ou bien que lui me tue.
 - Non, lui, lui. Pauvre Currito Báez !
 - Je vais le tuer, je vais le tuer, oui, criais-je avec fureur, mettant mon poing fermé sur la poitrine de lord Gray. Vous ne sentez pas comme le monde danse sous nos pieds ? La mer entre par ces fenêtres. Noyons-nous ensemble et tout sera fini.
 - Me noyer ? Non, dit l'Anglais. Moi aussi, j'aime.

Malgré mon lamentable état intellectuel, je prêtai une attention extrême à ses paroles.

- Moi aussi, j'aime, poursuivit-il. Mon amour est secret, mystérieux et caché comme les perles qui se trouvent non seulement dans une coquille mais au fond de la mer. Je ne suis jaloux de personne parce que son cœur est à moi tout entier. Je ne suis jaloux que de la publication ; je hais à mort tous ceux qui trouveraient et divulgueraient mon secret. Je m'arracherais la langue plutôt que de prononcer son nom devant une autre personne. Son nom, sa maison, sa famille, tout est mystérieux. Moi, je me glisse dans le noir, dans le noir profond qui ne produit aucune ombre, j'ouvre mes bras pour la recevoir et nos corps obscurs se confondent dans l'espace sombre. Des atomes de lumière bouillonnent comme ceux qui nous entourent maintenant et à la pointe de nos cheveux bat une force galvanique, enivrante sensibilité. Ne percevez-vous pas ces ondes qui viennent du ciel, ne sentez-vous pas comme la terre s'ouvre et envoie cent mille vies nouvelles, créées dans cette corolle où nous nous trouvons et sur le bord de laquelle nous nous mouvons, poussés par la douce brise parfumée ?
- Si, je le vois, je le vois ! répondis-je, en portant le verre à mes lèvres.
- Mon ami, Dieu a parfaitement bien fait de pétrir cette boue du monde. Cela aurait été dommage qu'il ne le fasse pas. La matière vivifiée par l'amour est sans doute ce qu'il y a de mieux après l'esprit. Moi, j'adore l'univers plein de lumière, peint de jolies couleurs, obscurci par des opacités amoureuses que couvre l'amour discret ; moi, j'adore la Nature qui a tout fait merveilleux et je déteste les hommes qui corrompent l'élément où ils habitent comme les crapauds enlaidissent la lagune. Mon âme se jette hors de ce marécage et cherche les

airs purs, s'extirpe des infects trous de la civilisation, ouverts en fange pestilentielle et se baigne dans les rayons d'or qui croisent les espaces. J'oubliais de vous dire que pour que soit plus séduisante mon aventure, l'histoire, c'est-à-dire dix-sept siècles de guerres, de traités, de privilèges, de tyrannie, de fanatisme religieux, s'opposent à ce qu'elle soit à moi. J'ai besoin de démolir les tours de l'orgueil, d'abattre les alcazars du fanatisme, de me moquer de la fatuité de cent familles qui chiffrent leur orgueil à descendre d'un Roi assassin, don Henri II, et d'une Reine frivole, doña Urraca de Castilla ; j'ai besoin de battre cent moines, de fouetter cent duègnes, de profaner la maison de blasons bariolés et le temple lui-même plein de sépulcres, si là, on lui trouve refuge.

- Vous allez la voler, Milord ? demandai-je à un moment de rapide lucidité.
- Oui, je vais la voler et je l'emmènerai à Malte où j'ai un palais. J'ai fait venir un bateau d'Angleterre.

Je sentis soudain un frémissement comme si ma nature perturbée faisait un effort colossal pour recouvrer son haleine perdue.

- Lord Gray, dis-je, nous sommes amis. Je suis discret. Je vais vous aider dans votre entreprise qui ne sera pas facile, malheureusement.
- Non, sûrement... nous verrons, répondit-il, enthousiaste, après avoir bu avec un désir ardent. Moi, je vous aiderai à tuer Currito Báez.
- Oui, je vais le tuer ; même s'il a mille vies. Mais permettez-moi de payer votre aide en vous offrant la mienne pour dérober cette femme et nous nous

moquerons des dix-sept siècles de guerre, de traités, de privilèges, de fanatisme, de religion, de tyrannie.

- Bien, l'ami Gabriel ; topons-là. Vive l'impossible ! Le plaisir de s'en prendre à lui est l'unique vrai plaisir.
- Je voudrais être dans vos secrets, Milord.
- Vous le serez.
- Moi, je vais tuer mon homme.
- Et vite. Topons-là.
- Allez.
- Maintenant, descendons, dit lord Gray au sommet de son délire.
- Où ?
- Dans le monde.
- Le monde est en miettes, il n'existe pas, dis-je.
- Nous le referons. Une fois, j'ai cassé en mille morceaux un verre étrusque que j'avais acheté à Naples. J'ai ramassé les morceaux un à un et je les ai recollés parfaitement... Oh ! ma bien-aimée ! Où es-tu, je ne te vois pas ? Ce parfum de fleurs, cette musique m'annoncent que tu n'es pas loin. Monsieur d'Araceli, vous ne l'entendez pas ?
- Si, une musique séduisante, répondis-je et vraiment, je croyais l'entendre.
- Elle vient enveloppée dans le nuage qui l'entoure. Vous ne voyez pas l'éblouissante clarté qui entre dans la pièce ?
- Oui, je la vois.
- Ma bien-aimée arrive, monsieur d'Araceli ; elle entre, la voilà.

Je regardai à la porte et je la vis ; c'était elle, entourée d'une lumière dorée et pâle comme le manzanilla et le jerez que nous avions bus. Je voulus me lever mais mon corps était de plomb,

Cadix Traduction de Daniel Gautier

ma tête pesait plus qu'une montagne et tomba entre mes bras
sur la table, perdant subitement toute notion de l'existence.

En la retrouvant, lente et sombre, la voix de monsieur Poenco fut l'accident qui me fit savoir que le monde existait. Lord Gray avait disparu. Je repris mes esprits et me trouvai bête ; mais la honte, motivée par le souvenir de mon avilissement vint plus tard. Quelle honte, mesdames et messieurs ! Je mis très longtemps à me pardonner.

Mais jetons un voile, comme disent les historiens, sur l'événement malheureux de mon ébriété, et continuons le récit.

A partir de ce jour-là, le service à la Cortadura et à Matagorda m'occupa quelque temps et ces visites, ou très tristes ou joyeuses, que je faisais à Cadix ne me furent pas possibles ; mais enfin, comme le siège n'était pas difficile, je jouis d'un certain temps de loisir et, un jour, je me mis en route dans la rue Ancha, avec l'intention de résoudre la direction à prendre.

En temps normal, la rue Ancha était le lieu où se réunissait la bande de menteurs, fainéants, fouineurs et curieux de toute sorte, joyeux et inoccupés. Là, allaient en promenade, à l'heure de midi en hiver et les après-midi en été, les dames à la mode et les petits-mâîtres, les abbés et les amoureux et il s'y passait mille aventures et scènes dont nous a laissé un tableau très vivant don Juan del Castillo dans ses saynètes urbaines, non moins amusantes et vraies que celles consacrées aux gens populaires et au monde des *majos* et *majas*.

En 1811, après que les *Cortès* se sont installées à Cadix, la rue Ancha, en plus d'être un lieu de promenade public, était, si je peux me permettre la comparaison, le cœur de l'Espagne. On apprenait là, avant tout autre endroit, les événements de la guerre, les batailles gagnées ou perdues, les projets législatifs, les décrets du gouvernement légitime et les dispositions de

l'intrus, toute la politique, de la plus grande à la plus petite, et ce qui ensuite s'est appelé blagues politiques, rumeurs politiques, mouvement de fond et intrigues. On connaissait aussi les changements de fonctionnaires et le mouvement de cette Administration qui, avec son énorme tas de Conseils, Secrétariats, Comptabilités, Sceau Royal, Juntas Supérieures, Superintendances, Tour Royal, Timbre Royal, rénovation de bons d'Etat, de rentes et d'impôts, etc. se réfugia à Cadix après l'invasion des Andalouses. Cadix regorgeait de bureaux et débordait de dossiers.

En plus, la rue Ancha obtenait la primauté dans l'édition et propagande des différents imprimés et manuscrits qui étaient censés apaiser l'opinion publique ; et il en était de même des querelles des littéraires comme des discordes des politiques, des épigrammes et des diatribes, des vexations et des caricatures, c'est là que tout sortait pour la première fois à la copieuse lumière de la publication. Dans la rue Ancha, on récitait, se les passant de bouche à oreille, les mauvais vers d'Arriaza et les diatribes bilieuses de Capmany contre Quintana.

C'est là qu'apparurent, distribués de la main à la main, les premiers numéros de ces petits torchons, si innocents, petits papillons nés de la tiède chaleur de la *liberté de la Presse*, dans leur crépuscule matinal ; ces petits torchons qui portèrent le nom de *El Revisor Político*, *El Telégrafo Americano*, *El Conciso*, *La Gaceta de la Regencia*, *El Robespierre Español*, *El Amigo de las Leyes*, *El Censor General*, *El Diario de la Tarde*, *La Abeja Española*, *El Duende de los Cafés* et *El Procurador general de la Nación y del Rey*, quelques-uns absolutistes et ennemis des réformes ; la plupart, libéraux et défenseurs des nouvelles lois.

C'est là que s'engagèrent les premières disputes dont les auteurs respectifs des deux célèbres livres, le *Dictionnaire manuel* et le

Dictionnaire critico-burlesque firent de scandaleuses synthèses. Ces deux livres sont le signe évident de la grande dispute et des grandes bagarres que, dans le reste du siècle, il devait y avoir entre les deux fanatismes qui depuis longtemps luttent et lutteront encore pendant un certain temps.

Dans la rue Ancha, en somme, se retrouvaient tout le patriotisme et tout le fanatisme de tous les temps ; là, l'innocence de cet âge, là, son bouillonnant désir de nouveautés, là, l'inconstante pétulance espagnole avec l'esprit héroïque, la franchise, l'allure, la fanfaronnade et aussi la vertu modeste et muette. La rue Ancha avait beaucoup de ce que nous appelons le salon des conférences, ce qui aujourd'hui est la Bourse, la Petite Bourse, l'Ateneo, le Cercle, la Réunion. C'était aussi un club.

N'importe quelle personne, qui y entraît alors par les rues Verónica ou Novena et la traversait en direction de la place Saint-Antoine, se serait crue transportée à la capitale d'un peuple en pleine jouissance du bien-être le plus achevé et même de la paix la plus parfaite, si la multitude des uniformes militaires n'avait montré autre chose, des uniformes aussi variés que joyeux, que l'on voyait à profusion. Les dames de Cadix dépensaient un luxe inouï, non seulement pour faire étalage de leur calme devant la menace des Français, mais aussi parce que Cadix était alors une ville de grande richesse, gardienne des trésors des deux Indes. Presque tous les petits-mâîtres et la jeunesse fleurie en masse comme l'aristocratie et le grand commerce s'étaient inscrits dans les différents corps de volontaires qui se formèrent en février 1810 ; et comme dans de tels corps ce qui a toujours dominé, c'est la vanité de montrer uniformes et accessoires qui épatent, une bénédiction du Ciel pour le rayonnement des tailleurs et des couturières, et les miliciens de Cadix étaient on ne peut plus beaux.

Je dois dire qu'ils se comportèrent bien avec un véritable esprit militaire en toutes les taches difficiles et risquées qui leur furent confiées durant le siège ; mais leur principal triomphe était dans la rue Ancha au milieu des femmes célibataires, mariées et veuves depuis peu.

Certains étaient appelés les *Guacamayos* pour avoir choisi un uniforme de couleur rouge et ils formaient quatre bataillons de ligne. Moins voyant et éblouissant était le costume des deux bataillons légers, qui étaient appelés les *Ceinturiers* parce qu'ils utilisaient des ceintures en guise de cartouchières. D'autres, pour avoir utilisé à profusion la couleur verte, furent désignés par le nom de *Jeunes Pousses*, même s'il y en a qui attribue ce sobriquet au fait qu'ils appartenaient à ces *dandys* du quartier de Puerta de Tierra et extra-muros où on fait pousser des laitues. Avec les portefaix et les travailleurs, un régiment d'artillerie fut formé et, comme ils choisirent pour se décorer le violet, le rouge et le vert, dans une combinaison épiscopale, ils furent appelés les *Evêques* et personne n'eut l'idée de leur enlever ce nom durant toute la guerre. D'autres, qui exercèrent dans l'infanterie et étaient très modestes en taille et en costume, furent désignés par le sobriquet de *Persils* et les personnes sérieuses, qui avaient formé une milice urbaine et s'étaient décorées avec une queue de pie noire et un col rouge, se virent donner le titre de *Dindons*. Tous portaient un nom contrefait et même le corps qui fut formé des déserteurs polonais ne furent jamais appelés les Polonais mais les *Polacres*.

Tout cet immense personnel bigarré de *Guacamayos*, *Ceinturiers*, *Evêques*, *Persils* et *Dindons*, discourait dans la rue Ancha et la place Saint-Antoine, appelée alors *Golfé des dames*, aux heures libres que le service leur accordait, moins pénible et risqué là qu'à Saragosse. Tous ces uniformes variés, auxquels il faut ajouter les nôtres et ceux des Anglais, formaient le mélange le

plus animé et le plus joyeux possible ; et comme les dames ne portaient pas leurs jupons et cotillons de deuil, mais au contraire leurs plus brillants velours blancs, jaunes ou roses, avec leurs mantilles soit blanches soit noires, des rubans emblématiques et des cocardes patriotiques faite de fleurs, jugez si cette rue Ancha pouvait être belle, en tant que rue mais, même déserte et abandonnée par la foule joyeuse, elle était, par les décorations de ses jolies maisons, ses balcons toujours peints et ses mille vitres, ce qu'il y a de plus joli dans les villes du Midi.

Dès en arrivant, je trouvai beaucoup d'amis et les questions réponses commencèrent ainsi :

- Que dit aujourd'hui *El Diario Mercantil* ?
- Il traite de voleurs tous les amis des réformes et il dit que viendra le jour où l'évêque d'Orense mettra des fers aux pieds de ces coquins qui l'ont mis en cause parce qu'il n'avait pas juré.
- Eh bien, pour être ennemi de *la liberté de la Presse*, *El Diario Mercantil* ne mâche pas ses mots.
- Mais, aujourd'hui *El Conciso* lui répond bien ! Il dit que "les rabat-joie de toutes les lumières de la raison, ne voudraient allumer dans le monde que la lumière des bûchers inquisitoriaux."
- *El Robespierre español* écrit bien pire, il dit : "L'ancien édifice romanescogothico-maure des préoccupations tombera, et iront dormir à la belle étoile autant de vampires, chats-huants et chouettes que...
on tue des lampes en en suçant l'huile..."
- Mais que dit *El Concisín* ?

Ils sortirent un minuscule papier, humide encore car tout nouvellement sorti de la presse, c'était une espèce de supplément, petit ajout et subalterne du grand *El Conciso* et, dans son langage, il imaginait un enfant qui viendrait raconter à son père ce qui se passait aux *Cortès*.

- *El Concisín* dit : "Après monsieur Argüelles, qui parla avec autant d'éloquence que d'habitude, il vint à l'esprit d'Ostolaza de faire voler les cloches de sa voix de poule couveuse et de veau et, au milieu des rires des tribunes et le vacarme du paradis, il défendit les fainéants aux grands ongles et les ventres bedonnants qui vivent au crochet de l'Eglise."
- Dites-donc, il les traite avec trop de bienveillance.
- Ils nous appellent, nous, les grands hérétiques et les têtes de citrouilles.
- On ne peut supporter cette canaille ! Il faut monter une potence sur le *Golfe des Dames* pour pendre ces flatteurs en commençant par ceux de la chapelle et en finissant par ceux de la jupe.
- Laissez-nous secouer les puces de Soult et, nous, les *Ceinturiers*, nous laisserons l'Espagne comme une mer d'huile. Et que sait-on du lord ?
- Il va vers Badajoz.
- Massena bat en retraite depuis le Portugal.
- Les Français ont abandonné Campomayor.
- Castaños va vite rejoindre Wellington.
- Madame doña Flora de Cisniega, je vous souhaite le bonjour.
- Bien le bonjour, messieurs les *Guacamayos*. Lord Gray, mes hommages et vous, monsieur d'Araceli, bien le bonjour, même si les visites sont devenues chères.

En même temps que doña Flora se présenta devant moi lord Gray. La dame me parla sur un ton répréhensif qui me fit bien rire. Elle recevait en même temps les félicitations et les gentillesses de tous ceux qui faisaient partie du chœur et une courbette ici, une courbette là, nous l'entourâmes et la conduisîmes comme en procession, en une file de courtisans.

- Messieurs, dit doña Flora, la *liberté de la Presse* est une chose qui va nous donner des maux de têtes. N'avez-vous pas vu comment *El Revisor Político* ose parler de mes réunions et si viennent ou pas les philosophes et les Jacobins ? Est-il entré chez moi des personnes qui ne soient pas dignes du plus grand respect ? Ils n'ont pas osé, ces fripons de journaliers, me nommer mais on sait bien à qui ils adressent leurs piques.
- Madame, dit un *Guacamayo*, la *liberté de la Presse*, selon ce qu'a dit Argüelles aux *Cortès*, là où est le venin, là est la thériaque. Puisqu'ils y vont de leurs petites allusions, rendons-le-leur et pas des petites comme des noix, mais des grosses comme des calebasses et non pas remplies de plomb froid comme les bombes de Villantroys mais de feu et de mitraille comme les nôtres.
- Que voulez-vous dire, mon ami ?
- Que nous avons à notre disposition *El Robespierre español*, *El Duende de los Cafés* et le coquin de *Concisin*, qui se chargeront de porter un coup à ces rabat-joie.
- L'allusion, Madame doña Flora, dit un *Evêque*, est sortie sans doute de la réunion de Paquita Larrea, l'épouse de monsieur Böhl de Faber.
- Il n'y a qu'à écrire une satire sur cette réunion bien assaisonnée, décrivant tous ceux qui y vont, et de l'envoyer au *Robespierre* pour qu'il l'imprime, ajouta un *Dindon*.

- Je ne veux pas qu'on dise que la satire a été fabriquée chez moi, dit doña Flora. Etre en paix avec tout le monde, telle est ma devise. Et si, à mes réunions, viennent tant de personnes honorables et discrètes, c'est pour passer le temps culturellement et non pour des intrigues et des complots.
- Il faut défendre la liberté jusque dans les réunions, dit un *Evêque* ou une *Jeune Pousse*, je ne suis pas sûr.
- Dans les tranchées, c'est mieux, répondit doña Flora. Je ne veux pas me disputer avec Paquita Larrea si elle reçoit les Valiente, Ostolaza, Tenreyro, les Morro y Borrull, moi, je préfère que viennent chez moi Argüelles, Toreno et Quintana, non pas que je les aurais choisis dans le camp de ceux qu'on appelle les libéraux mais parce que leurs idées s'accordaient comme par hasard.
- Ne nous privez pas du plaisir de faire un couplet au moins en l'honneur des participants des réunions de la Larrea, dit un *Persil*.
- Non, monsieur *Persil*, répondit-elle, réprimez vos élans libéraux car je vois bien que l'heureuse *liberté de la Presse* est un coup de fouet de Dieu et un châtiment pour nos péchés, comme dit monsieur don Pedro del Congosto.

Je dois indiquer que doña Francisca Larrea, épouse du savant et digne Allemand Böhl de Faber, était une femme de beaucoup d'entendement, écrivain, tout comme son mari pour qui les merveilles de notre langue castillane étaient familières. De ce mariage est née Cecilia Böhl⁷, à qui nous devons les plus belles et les meilleures peintures des coutumes d'Andalousie,

⁷Fernán Caballero.

romancier sans égal, connue et renommée autant dans que hors d'Espagne.

Dès que la nuée de *Guacamayos*, de *Ceinturiers* et les autres de la troupe volontaire eut dégagé le ciel de ses flatteries et courtoiseries, doña Flora, profitant d'une éclaircie de la conversation, me dit :

- Très bien, monsieur don Gabriel ! Des jours et des jours sans passer chez moi. Après cette terrible et orageuse scène avec don Pedro, tu es peu revenu par ici. Et mon honneur a été grandement mis à mal...
- Madame, franchement, je crains que monsieur don Pedro ne me transperce de sa grande épée parce qu'il est jaloux comme un Turc, cela ne fait aucun doute. Sa seigneurie le grand Croisé va prendre une revanche terrible pour le grand affront que je lui ai fait.

Je racontai, en quelques mots, à lord Gray ce qui s'était passé.

- Ne crains rien, dit doña Flora. Maintenant, je serais reconnaissante que tu ailles porter à madame la comtesse un billet qui me tient à cœur.
- Avec beaucoup de plaisir. Mais don Pedro est là-bas ?
- Bien sûr que non.
- Ouf, je respire.
- Bon. Tu vas chez Amaranthe tout de suite et tu lui dis que si elle veut voir Inès et si elle veut lui parler, qu'elle aille aux *Cortès*. Elle a un bon d'entrée pour la tribune.
- Que dites-vous ? m'écriai-je étonné. Inès est aux *Cortès* ?
- Oui, les trois petites saintes ont débarqué à San Felipe. Qu'est-ce que tu en penses ? Cela fait quelque temps, je revenais du secrétariat de Consolidation et Comptabilité générale, sur la place Saint-Augustin

quand je les ai rencontrées en compagnie de don Paco. Le brave précepteur me dit que les pauvres petites suppliaient doña María depuis deux semaines de les laisser aller faire un tour sur les remparts ; enfin, il semble que les nombreuses prières et lamentations sans fin ont adouci le roc de l'entêtement de la comtesse et elle a permis à ses trois captives de se dégourdir un peu aujourd'hui, durant une heure et demie. Sous la tutelle de don Paco, en qui elle a une confiance illimitée, la dame les a laissé sortir, après les avoir habillées en moniales de telle façon qu'on aurait dit qu'elles allaient quêter pour *l'archiconfrérie des Clous et des Epines Sacrées des Sœurs Servites, avec vœu de pauvreté*. Elles ont l'ordre express de se promener de la Douane jusqu'au bastion de la Candelaria, d'aller et venir trois fois sans que, sous aucun prétexte, elles n'enfreignent cet ordre de première importance, ni ne transgressent la ligne indiquée, et encore moins d'entrer dans les rues de Cadix où, depuis que les *Cortès* sont là, courent, comme dit monsieur Tenreyro, tous les péchés et les vices en procession endiablée... Mais, que font mes petites ? Tu vas voir. A peine arrivées à la rue Baluarte, elles se sont mutinées, obligeant don Paco à les emmener aux *Cortès* parce qu'elles avaient grande envie et soif de voir ce si joli spectacle ; le pauvre précepteur a grogné, elles ont crié, il s'est accroché au programme que lui avait tracé sa maîtresse, les filles se sont rebellées refusant d'aller sur les remparts et enfin l'ont attaqué en le piquant et le pinçant partout. Presentación a proposé aux deux autres de jeter don Paco à la mer, après lui avoir enlevé son chapeau pour le garder en otage et le priver d'une si utile pièce de vêtement, s'il ne les emmenait pas au Congrès national. L'une d'elles avait un billet pour la

tribune, que sans doute quelque galant espiègle lui avait donné dans un but ce que l'on peut bien supposer. Avant, les galants, quand ils ne pouvaient pas communiquer avec leurs belles, leur donnaient rendez-vous dans les églises, où l'obscurité religieuse protégeait le transfert des petits mots, les serremments de mains ou autre relâchement de la pire espèce, tandis que les parents naïfs contemplaient les flammes du tableau des Ames du Purgatoire. Aujourd'hui, quand on ne peut avoir accès ni aux grilles ni au courrier, les amants ont l'habitude de se donner rendez-vous dans la tribune des *Cortès*. C'est là une invention des plus spirituelles, n'est-ce pas, lord Gray ? Sans doute est-ce très en vogue au parlement d'Angleterre et voilà qu'on l'introduit en Espagne pour améliorer nos coutumes.

Lord Gray, qui portait toute son attention à ce que disait doña Flora, répondit avec malice :

- Ma chère dame, donnez-moi la permission de me retirer parce que j'ai une occupation, une tâche indispensable, non loin d'ici.
- Oui, allez, allez ! Maintenant, ils doivent être en discussion sur l'autorité juridictionnelle. Beaucoup de bruit, beaucoup de raffut dans les tribunes. Vous entrez par la porte des diplomates qui jouxte la porte des dames. Courez ! Adieu !

Lord Gray me laissa entre les griffes de doña Flora, laquelle poursuivit ainsi :

- Le pauvre don Paco s'est défendu autant qu'il a pu. Le pauvre monsieur ! Il n'a pu faire autrement que de baisser la tête devant le nombre et les emmener aux

Cortès. Quand je l'ai trouvé et qu'il m'a raconté l'affaire, le pauvre était si contrarié qu'on aurait dit qu'il allait à la potence. Il me dit : "Misérable de moi, si doña María parvient à savoir ça... Maudites soient les *Cortès* et le chien qui les a inventées !"

- Elles doivent y être encore ?
- Oui, cours vite prévenir la comtesse. La pauvre petite fait tout son possible pour voir Inès dedans ou hors de sa prison, elle ne peut y parvenir car elle n'est pas admise là-bas et cela fait des mois et des mois qu'elles n'ont pas eu la permission de faire une promenade avec le précepteur. Donc va, dis-lui et tu l'accompagneras à San-Felipe. Ne tarde pas, mon garçon, reviens tout de suite après, j'ai des choses à te dire. Tu mangeras aujourd'hui avec nous ?

Je pris congé très rapidement de doña Flora, la laissant au pouvoir des *Guacamayos* et je m'éloignai de là, mais au lieu d'aller vers la rue Verónica, ma curiosité, ma passion et un désir invincible me poussèrent vers la place San-Felipe, oubliant Amaranthe et doña Flora, le cœur et toute ma vie accrochés aux trois filles, à don Paco, à lord Gray, aux *Cortès*, aux députés et à la discussion sur l'autorité juridictionnelle.

J'arrivai et, sur la petite place qu'il y a à l'entrée de l'église alors convertie en Congrès, il y avait, comme d'habitude, une grande foule. Je regardai autour de moi la multitude de visages qui se confondaient là et je ne vis aucun de ceux que je cherchais. Pensant qu'ils pouvaient être tous en haut, je passai la petite porte qui menait à l'escalier des tribunes mais, dans le vestibule ou plutôt le passage, les gens qui descendaient se heurtaient à ceux qui voulaient monter, formant des remous et une houle. Je luttais pour entrer quand je vis près de moi Presentación qui, poussée par des dos et des épaules très robustes, montrait beaucoup de peine et de chagrin de s'être mise dans un tel pétrin. Les deux autres et don Paco n'étaient pas là.

Aussitôt, j'accourus pour la libérer de l'écrasement et, dès qu'elle me reconnut, elle en fut très contente et me remercia.

- Où sont les deux autres et don Paco ? demandai-je.
- Ah ! Je n'en sais rien, s'écria-t-elle avec angoisse. Au milieu de la foule, Inès et Asunción se sont éloignées de moi. Ensuite nous les vîmes avec lord Gray au fond de ce passage. Don Paco les suivit et je ne vois plus personne.
- Eh bien, avançons, dis-je, en la protégeant de mes bras. Elles vont bien apparaître.

Le local se libéra un peu avec la sortie d'une grande masse de gens, fatigués d'entendre des discours et je vis alors venir don Paco tandis qu'il descendait l'escalier des tribunes réservées.

- Elles ne sont pas là, dit le pauvre vieillard, extrêmement anxieux. Asuncioncita et Inesita ont disparu. Elles ont dû ressortir dans la rue. Lord Gray les a rejointes. Mon

Dieu ! Nouvelle tribulation ! Monsieur d'Araceli, les avez-vous vues ?

- Montons, elles doivent être en haut.
- Non, elles n'y sont pas. Nous voilà bien !... Le saint Ange Gardien m'accompagne. Ces filles vont me faire condamner, monsieur d'Araceli... Elles ont dû se mettre dans la salle des sessions, non ?
- Moi, je n'ai aucun document pour les tribunes réservées ; mais montons à la tribune publique et, de là, nous verrons si elles y sont.
- Je meurs de chagrin, s'écria le brave professeur dans une agitation affligeante. Où peuvent bien être ces deux petites ? La foule les a séparées de nous par hasard... Que dis-je par hasard ? Le démon est dans le coin.
- Je vais monter avec cette petite dame à la tribune publique et nous verrons si elles sont là ou pas.
- Moi, je sors dans la rue... Je vais fouiller tout l'édifice ; je vais mettre les *Cortès* et les procureurs sens dessus dessous et elles vont bien apparaître, même si elles sont allées dans la cloche du président ou dans l'urne de vote. Quel malheur ! quel compromis, quelle situation !

Et le pauvre homme se mit à pleurer comme un gosse.

- Montons, monsieur d'Araceli, dit résolument Presentación, j'ai hâte de voir tout ça.

La jeune fille, dans son désir de voir les *Cortès*, ne se souciait pas de la perte de ses compagnes.

- Montez à la tribune publique, dit don Paco, et attendez-moi là, je vais demander aux portiers.

Presentación s'accrocha à mon bras et, loin d'être un poids, elle semblait me pousser et accélérer car elle était impatiente et désirait monter le plus vite possible. Quand nous arrivâmes en haut, nous entrâmes, non sans peine, dans la tribune, la pauvre montrait, par ses yeux étonnés et la couleur de ses joues, la vive émotion que le spectacle, si nouveau pour elle, lui produisait. En embrassant du regard tout l'église-salle, j'observai la tribune des dames, celle des diplomates et je ne vis ni les deux jeunes filles ni lord Gray. Etonné de cela, je pensai me retirer pour chercher dehors, mais Presentación, ravie et perplexe devant la gravité du Congrès et le discours des députés, me dit en m'arrêtant :

- Don Paco les cherchera. Je suis venue ici, moi, pour voir ça, monsieur d'Araceli. Accompagnez-moi un moment. Ma sœur et Inès peuvent apparaître quand elles voudront. Qui leur a demandé de s'éloigner ?
- Mais vous n'avez pas vu de quel côté elles sont allées avec lord Gray ?
- Je n'en sais rien, répondit-elle sans pouvoir distraire son attention de ce qu'elle était en train de voir. Savez-vous, monsieur d'Araceli, que cela est très joli ? J'aime cela autant que les corridas.

J'essayai de l'installer sur un siège et, pour cela, je fus forcé de bousculer quelques personnes parmi celles qui étaient déjà assises depuis le début de la session et assistaient aux débats, dévotement recueillies. Certaines grognèrent, d'autres murmurèrent mais, à la fin, Presentación obtint une place et moi une autre à côté, mais mon inquiétude et mon anxiété étaient telles que je me levais fréquemment pour allonger le corps hors des balustrades afin d'examiner toute l'enceinte de la salle et les tribunes bondées. Il me faut dire que les gens qui nous accompagnaient dans la tribune publique étaient en

partie, des gens de basse condition et en partie, des gens sérieux du petit commerce, des boutiquiers, des journalistes, beaucoup de mendiants de la rue Ancha et quelques filles de différentes sortes.

L'église, convertie en salle de réunion, n'était pas grande. Les députés occupaient le parvis, la présidence le presbyterium et les autels étaient couverts par des rideaux damasquinés qui les cachaient à la vue du public, ainsi que les statues, comme des objets qui n'avaient plus leur rôle pour l'instant. L'architecte Prast, réformateur de l'édifice, pensa sans doute que les saints non plus ne devaient pas trouver cela drôle. Quelques-uns crurent que les députés montaient en chaire pour parler, point du tout. Les députés parlaient, comme aujourd'hui, de leur place ; et les pupitres ne servaient à rien d'autre qu'à être rongés par la vermine. Les tribunes latérales de l'église furent destinées aux diplomates, aux dames et au public distingué ; en bas de l'édifice s'ouvrirent deux nouvelles tribunes avec une rambarde de bois pour le peuple en général et celui-ci les occupa dès les premières sessions, chahutant un peu plus qu'il ne semblait convenable au décorum de sa nouvelle souveraineté acquise.

Presentación n'avait d'yeux que pour la présidence, les députés et tout spécialement celui qui parlait ; les tribunes, les huissiers, le dais, le portrait du Roi ; elle n'avait de cœur que pour suivre ces interminables brouhahas, propres à tout corps délibérant, ils sont comme le souffle de la passion qui parle là par différents organes, du noble enthousiasme, du vil égoïsme ; le cri sourd des mille idées, toujours en désaccord, qui bouillonnent dans ce cerveau fiévreux qu'on appelle salle des sessions. J'observai la stupeur de la jeune fille et lui dis :

- Ça te plaît, ce spectacle ?

- Beaucoup. On nous avait dit que c'était laid, mais c'est joli. Qui est ce monsieur au milieu de l'arène ?
- C'est le président. C'est lui qui dirige tout.
- D'accord, d'accord... Et quand il voudra demander quelque chose, il sortira son mouchoir et l'agitera.
- Non, madame doña Presentacioncita. Ça, c'est dans les corridas ; mais ici le président possède une petite cloche.
- Et le député qui va parler, par où sort-il ? Par derrière ce rideau ou par cette petite porte ?
- Le député ne sort de nulle part, ici, il n'y a pas de toril ni de rideau. Le député est à sa place et, quand il veut parler, il se lève. Voyez-vous, tous ces gens, là, sont les députés.

La jeune fille, à chaque nouvelle conquête de son intelligence dans la connaissance des choses parlementaires, montrait plus de surprise et ne distrait son attention du Congrès que pour me faire des questions si originales parfois et parfois si innocentes, qu'il m'était difficile de répondre. Elle manquait absolument de toute idée précise au regard de ce qu'elle voyait ; ce spectacle l'émouvait profondément sans que les idées politiques n'aient la moindre part dans une telle émotion, fruit seulement de la forte impression d'une enfant éduquée en cercle fermé et avec des liens et des chaînes, mais possédant des ailes pour voler si jamais son esclavage venait à rompre.

Elle était douce, sensible, inconstante, espiègle et, par l'effet de son éducation, dissimulatrice et comédienne comme pas une ; mais, en d'autres occasions, elle était si naïve qu'elle n'avait pas de recoin caché dans son cœur, ni de secret dans son âme qui ne soit découvert. A cause de cela sans doute, sous l'effet d'un irrésistible élan de liberté, elle semblait parfois insolente et désinvolte avec excès. Elle possédait à un haut degré le don de

l'imagination ; et avec cela, le manque d'instruction profane lui faisait dire des bêtises charmantes. Non seulement à ce moment mais en bien d'autres, j'observai qu'en s'éloignant de doña María et se sentant libre du poids de cette grande dalle de l'autorité maternelle, débordaient en elle avec une impétuosité effrénée, l'imagination, le sentiment, les idées et les désirs. Assistant à la session, elle ne se retenait plus ; elle était très inquiète, ses nerfs révoltés et ses sens impressionnés.

- Monsieur d'Araceli, me dit-elle après un moment de méditation, quel est le but de tout ça ?
- Les *Cortès* ?
- Oui ; je veux dire à quoi servent les *Cortès* ?
- Cela sert à gouverner les peuples, conjointement au Roi.
- Je comprends, je comprends, répliqua-t-elle vivement en agitant son éventail. Ce qui veut dire que tous ces députés viennent ici prêcher et, ainsi que les curés prêchent dans les églises en nous demandant d'être bons, les procureurs de la nation demandent autres choses ; les gens viennent, les écoutent et c'est tout. Sauf que, d'après ceux qui viennent à la maison en réunion, les députés demandent d'être méchants et c'est cela que je ne comprends pas.
- Ces discours, lui répondis-je en souriant, ce ne sont pas des sermons mais des débats.
- Effectivement ; j'ai bien vu que ce ne sont pas des sermons mais l'un dit une chose et un autre une autre chose, on dirait qu'ils se chamaillent.
- Justement. Ils discutent ; chacun dit ce qu'il croit être convenable et ensuite...
- J'adore discuter. Savez-vous que j'aimerais être ici à mes heures perdues pour écouter cela ? Mais j'aimerais qu'ils

parlent fort et qu'ils s'insultent, en se lançant les chaises à la tête.

- Parfois...
- Eh bien, je veux venir ces jours-là. C'est annoncé par affiches au coin des rues ?
- Pas du tout. La politique n'est pas une représentation théâtrale.
- Et c'est quoi la politique ?
- Ça.
- Maintenant, je comprends encore moins. Mais qui est ce grand homme brun, à l'aspect terrifiant qui parle maintenant ? Je vous assure que cette façon de parler me plaît.
- C'est monsieur García Herreros, député de Soria.

L'attention de tout le Congrès était fixée sur l'orateur, un des plus sévères et des plus éloquents de cette première journée productive. Un silence profond régnait dans la salle comme dans les tribunes. Nous nous tûmes, Presentación et moi, et nous prêtâmes attention aussi, tous les deux absorbés et suspendus, parce que la parole de García Herreros, énergique et sonore, était de celles qui se font entendre de manière impérieuse et tous les bruits d'une Assemblée disparaissent.

Combattant le servage, il s'écriait :

"Que dirait de son représentant ce peuple numantin qui, pour ne pas souffrir le servage, voulut être la proie des flammes ? Les pères et les tendres mères, qui y jetaient leurs enfants, me jugeraient-ils digne de l'honneur de les représenter si je ne sacrifiais pas tout à l'idole de la liberté ? Je conserve encore en mon cœur la chaleur de ces flammes et cette chaleur me pousse à dire que le peuple numantin ne reconnaîtra d'autre

Cadix Traduction de Daniel Gautier
autorité que la nation. Il veut être libre et connaît le
chemin pour cela."

Bruyants applaudissement en bas et applaudissements, trépignements et cris en haut, les derniers mots de l'orateur furent étouffés. Presentación me regarda, ses joues étaient inondées de larmes.

- Oh, monsieur d'Araceli ! me dit-elle. Cet homme m'a fait pleurer. Que c'est beau ce qu'il a dit !
- Madame doña Presentacioncita, ne voyez-vous pas que ni votre sœur, ni Inès, ni lord Gray ne paraissent nulle part ?
- Ils apparaîtront bien. Don Paco est allé les chercher, il les trouvera... Maintenant, un autre va parler et il dit que son prédécesseur n'a pas raison. Comment comprendre cela ?

Un autre orateur usa de son droit de parole mais pour peu de temps.

- On dirait qu'ils parlent d'un autre sujet, dit la jeune fille, toujours attentive. Et là, quelqu'un s'est levé, il sort un papier et lit.
- J'imagine que c'est don Joaquín Lorenzo Villanueva, député de Valence.
- C'est un prêtre. On dirait qu'il lit un papier imprimé.
- C'est sans doute un de ces journaux qui critiquent les *Cortès*. Ici, on a l'habitude de lire les facéties que les papiers publics sortent sur les députés et les réponses que ces derniers leur adressent.

En effet, Villanueva, furieux que *El Conciso* se moque de ses projets de loi, le dénonçait au Congrès national et nous offrait sa réponse. C'était une des anomalies et raretés de notre première Assemblée, assez innocente pour s'arrêter à se battre

contre les journaux, prononçant ensuite de sévères peines qui contredisaient *la liberté de la Presse*.

- On dirait qu'il va y avoir du tumulte, me dit Presentación. Juste Ciel ! Voilà un autre prédicateur qui se lève... Mais c'est Ostolaza... Vous le voyez ? C'est Ostolaza lui-même. Vous voyez sa bouille ronde et toute rouge ?... Sa voix ressemble à une crécelle... et quels gestes, quels regards !...

Ostolaza commença à parler et son discours fut accompagné de rires et de moqueries, en haut et en bas, sans que le président ne puisse les faire taire, ni l'orateur se faire entendre clairement. Il se tourna vers les tribunes et d'un geste de colère les méprisa ; le tumulte et les cris grandirent, surtout à notre balcon, où plusieurs individus à chapeau tombant et marseillais ne pouvaient se convaincre qu'ils n'étaient pas vraiment dans l'arène.

- Il dit qu'il nous méprise, s'écria Presentación à voix très basse. Il est rouge comme une tomate. Il menace les tribunes parce qu'on rit de sa dégaine. Oui, monsieur Ostolaza, nous rions de vous... Regardez le fantoche, l'épouvantail. Pourquoi est-ce qu'on ne lui retire pas sa licence ? Mais c'est un prédicateur de quatre sous... Il insulte les autres. Qu'est-ce que vous en savez, vous, espèce de brute ? Parce que, chez nous, nous l'écoutons bouche-bée quand il nous sermonne, il croit qu'on va le tolérer ici ?...

Un individu des tribunes cria :

- Dehors, rabat-joie !

Et le brouhaha et les cris prirent des proportions telles que les portiers menacèrent de mettre tout le monde dehors.

- Monsieur d'Araceli, me dit Presentación, excitée et agitée par l'enthousiasme, j'aurais grand plaisir... à quoi, croyez-vous ? Je serais très contente... de quoi devez-vous penser ? Que maintenant le président se lève et lui donne des coups de bâtons à cet Ostolaza.
- Ici non, ce n'est pas l'habitude que le président donne du bâton aux députés.
- Non ? s'écria-t-elle étonnée. Eh bien, il devrait. J'en rirais jusqu'à demain ; deux coups de bâtons, oui monsieur ou encore mieux, quatre. Il les mérite. Je déteste cet homme de tout mon cœur. C'est lui qui conseille maman de ne pas nous laisser sortir, ni parler, ni rire, ni cligner des yeux. Asunción dit que c'est un imbécile. Vous ne croyez pas la même chose ?
- Qu'il aille au diable ! cria une voix beuglante au fond de la galerie.
- Compère, dit une autre voix s'adressant à l'orateur, toute cette fâcherie, c'est pour de vrai ou c'est du bavardage ?
- Messieurs, s'écria en se tournant de tous côtés, un journaliste mielleux, chevelu et jaunâtre, ces scandales ne sont pas dignes d'un peuple cultivé. Ici, on vient écouter, non crier.
- Camarade, lui demanda sournoisement un vieux rigolo qui était là tout près, ce que vous avez dit là c'est pour de vrai ou pour hennir ?
- Très bien dit ! cria un autre.
- Messieurs, le président va nous mettre dehors et nous allons perdre le meilleur de la session.

- Madame doña Presentacioncita, dis-je à la jeune fille, il serait bon qu'on s'en aille. La tribune commence à s'agiter et il n'est pas prudent de rester ici. En plus, nos brebis égarées n'apparaissent pas et il faut qu'on aille les chercher dehors.
- Attendons encore un peu... En somme, monsieur don Gabriel, me dit-elle avec une innocence charmante, tous ces hommes pourquoi sont-ils ici, pourquoi parlent-ils, pourquoi crient-ils ?

Je lui répondis ce qui me semblait et elle ne comprit pas.

- Ostolaza continue à parler. Ses bras tournent comme des ailes de moulin... Tous se rient de lui. Je vois que les *Cortès*, comme le théâtre, ont leurs bouffons.
- C'est ainsi, en effet.
- Et le plus marrant, c'est Ostolaza... On dirait que, près de lui, il y a monsieur Tenreyro... La belle paire ! Il veut peut-être parler... Dites-moi, autre chose. Qui est ce monsieur *Préopinant* dont tout le monde dit tant de mal ?
- Le *Préopinant*, c'est celui qui a parlé avant.
- Dites-moi. Quand nous aurons un Roi, Sa Majesté viendra ici aussi prêcher ?
- Je ne crois pas.
- Et en quoi ça consiste quand on dit qu'avec les *Cortès*, il y a la liberté ?
- C'est une chose difficile à expliquer en peu de mots.
- Moi, je comprends ça comme ça... Mettons... que les *Cortès* disent : "J'ordonne et j'exige que tous les Espagnols sortent en promenade tous les après-midi, qu'ils aillent une fois par mois au théâtre et qu'ils se montrent au balcon après avoir fait leurs obligations..."

J'interdis aux familles de prier plus d'un rosaire entier par jour... J'interdis qu'on se marie avec quelqu'un contre sa volonté et que celui qui le veut puisse se démarier... Tout le monde peut être heureux du moment qu'il n'offense pas la bienséance..."

- Les *Cortès* feront cela et bien d'autre chose.
- Oh, monsieur d'Araceli, je suis très heureuse !
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas pourquoi. J'ai envie de rire à gorge déployée. Chaque fois que je sors de la maison et que je vais quelque part où je peux avoir un peu de liberté, il me semble que mon âme veuille sortir de mon corps et voler pour danser et sauter dans le monde ; l'air m'enivre et la lumière me ravit. Tout ce que je vois me paraît beau, tout ce que j'entends, éloquent (sauf Ostolaza), tous les hommes, justes et bons, toutes les femmes, belles, et les maisons, la rue, le ciel, les *Cortès* avec son président et son *Préopinant* semblent me saluer en souriant. Oh ! que je suis bien ici ! Inès et Asunción ne viennent pas, don Paco non plus. Plus tard ils viendront, mieux ce sera. Autre chose... pourquoi n'avez-vous pas continué à venir à la maison, le soir ? Nous, nous avons bien ri à cause de vous.
- De moi ? demandai-je, troublé.
- Oui, parce que vous faisiez mine d'être dévot pour plaire à maman. Qu'est-ce que vous jouiez bien votre rôle ! Nous, on fait pareil, exactement pareil.

Je m'étonnai de la fraîcheur avec laquelle la malheureuse gamine me disait clairement qu'elle trompait sa mère.

- Venez chez nous. On ne nous laisse pas vous parler mais nous nous sommes bien amusées à vous voir.

- A me voir !
- Oui, oui ; nous observons tous ceux qui viennent à la maison et nous les examinons point par point. Après, quand nous sommes seules, nous nous disons comment sont leurs cheveux, leurs yeux, leurs dents, leurs oreilles et nous nous disputons pour savoir laquelle des trois est la meilleure.
- Belle occupation !
- Nous sommes ensemble toutes les trois. Madame la marquise de Leiva est très malade et, comme maman dit qu'elle veut avoir Inès sous sa garde, elle lui a ordonné de vivre chez nous. Nous dormons toutes les trois dans la même chambre et nous discutons le soir à voix basse. Ah ! Savez-vous ce que m'a dit Inès ? Que vous êtes amoureux !
- Quelle blague ! Une telle chose n'est pas vraie.
- Si, elle nous l'a dit et, même si elle ne me l'avait pas dit... Ça se voit.
- Ça se voit ?
- Aussitôt. Dès que je vois une personne.
- Où avez-vous appris cela ? Vous lisez des romans ?
- Jamais. Je n'en lis pas mais je les invente.
- C'est pire.
- Tous les soirs, j'en sors de différents de ma tête.
- Les romans inventés sont pires que les romans lus, madame doña Presentacioncita.
- Revenez chez nous, le soir.
- Je retournerai. Lord Gray vous amuse suffisamment.
- Lord Gray ne vient pas beaucoup non plus, dit-elle, peinée.
- Et si doña María savait que vous êtes venue ici ?

- Je crois qu'elle nous tuerait. Mais elle ne le saura pas. Nous inventerons quelque chose d'énorme. Nous dirons que nous sommes venues du Carmen où frère Pedro Advíncula nous a retenues en nous racontant la vie de saints. D'autres fois, nous lui avons raconté ça et ensuite frère Pedro Advíncula ne nous a pas démenties. C'est un saint homme et je l'aime beaucoup. Il a les mains blanches et fines, les yeux doux, la voix suave, le parler agréable ; il sait jouer le *ole* sur un petit orgue très marrant et, quand maman n'est pas là, il nous parle des choses mondaines avec autant de grâce que de décence.
- Et frère Pedro Advíncula va chez vous ?
- Oui... il est ami de lord Gray. C'est lui qui fait la préparation d'Inès pour son mariage et celle d'Asunción pour son entrée au couvent... J'imagine (mais c'est un secret) que c'est lui qui a apporté les papiers de la tribune.
- Et vous, il ne vous prépare à rien ?
- Moi, répondit la jeune fille, profondément désolée, à rien.

J'étais songeur, stupéfait et hébété, en voyant l'ignorance séduisante, la malice enfantine, la franchise sans frein de cette âme qui présentait dans la nudité de son innocence le manque de toute éducation mondaine. Comme elle était jolie de visage et qu'il y avait dans son parler spontané et harmonieux une telle vivacité, j'étais enchanté de la regarder et de l'entendre et, comme on dit vulgairement quand il s'agit des enfants, je l'aurais mangée. Je ne trouve pas d'autre expression meilleure pour exprimer l'admiration que ce flot de grâce et d'espièglerie, de sentiment et de douce naïveté me produisait. J'ai parlé avant des enfants, et je le répète ici, même si Presentación avait cessé de l'être, elle me faisait à moi l'effet de ces petits gamins

Cadix Traduction de Daniel Gautier

sentencieux qui, par leurs vérités manifestes, nous étonnent et nous font rire. Il est vrai que la fille de Rumblar, si elle me faisait rire, me causait en même temps de la tristesse.

Tout à coup, je regardai la tribune des dames, du côté de l'Épître, dans ce qu'on peut appeler l'avant-scène de l'église, et je crus entrevoir les deux jeunes filles.

- Elles sont là-bas, là-bas !... dis-je à ma compagne.
- Oui, et dans la tribune voisine, celle des diplomates, il y a lord Gray. Vous le voyez ?... Il a la tête entre les mains, pensif et méditatif.
- Il ne leur parle pas et ne peut leur parler car une cloison les sépare. Elles viennent juste d'arriver.

Don Paco arriva sur les entrefaites, rouge comme une tomate, et s'ouvrant un passage entre la foule de *Galériens* (c'est ainsi qu'on appelait les dévots de cette religion, et ainsi qu'on les nomma après comme sobriquet dans le temps des persécutions), s'approcha de nous et nous dit :

- Grâce à Dieu, on les a trouvées !... Lord Gray les a piégées en les conduisant au clocher de l'église... ensuite, à l'intérieur... puis dans la rue... A-t-on vu semblable infamie ?... J'en hurle de fureur !... Qu'ont-elles fait, monsieur d'Araceli, qu'ont-elles fait ?... La dame doña Inesita était plus pâle qu'une morte et la dame doña Asuncioncita plus rouge qu'un coquelicot... Allons-nous-en, ma fille, allons-nous-en d'ici.
- Oui, allons-nous-en, répétais-je.
- Moi, je ne bouge pas d'ici, Paquito. Cela me plaît beaucoup. La lecture des journaux et des papiers est terminée et les discours vont reprendre... Qui parle ?
- C'est monsieur d'Argüelles. Un sacré oiseau ! Les belles choses que la petite est en train d'entendre ! dit don Paco à voix plus haute que ne le voulait la respectabilité

du lieu. Tenter d'abolir les juridictions, les seigneuries, les privilèges, le tourment et le droit de mettre la potence à l'entrée du village et de nommer des juges ; ils veulent enlever les redevances et autres savantes pratiques qui font la grandeur de ces royaumes.

- Eh bien, qu'ils suppriment tout, dit Presentación avec colère. Je ne bouge pas d'ici jusqu'à ce qu'ils aient tout supprimé.
- La petite ne sait pas ce qu'elle dit, s'écria don Paco, suscitant les murmures des assistants par le côté aigre de sa voix. Maintenant la dame doña María ne pourra nommer le maire de Peña-Horadada, ni toucher sa quantité de fanègues au moulin d'Herrumblar, ni les douze poules de Baeza, elle ne pourra plus interdire la pêche dans le ruisseau et les ânes de la maison ne pourront plus entrer dans les terres du voisin manger ce qui leur plaît.
- *Monsieur* l'abbé, cria une voix, tandis qu'une main pesa formidablement sur les épaules du précepteur, assoyez-vous et taisez-vous.
- Monsieur, dit un autre, pourrait-on savoir qui vous êtes ?
- Je suis Francisco Xavier de Jindama, répliqua timidement et poliment le vieillard.
- Je dis cela parce que, dès que je vous ai entendu, j'ai humé le rat-de-cave.
- Il veut dire que vous êtes de la confrérie des gros bêtas, ajouta une demoiselle qui faisait face à don Paco. Avec votre voix de crécelle, vous ne nous laissez pas entendre les discours.
- La paix, messieurs, s'écria un troisième, et silence. Ici, on ne vient pas se lamenter parce que les ânes n'entrent pas dans les terres des autres.

- L'âne, ce doit être lui.
- De l'ordre et de la bienséance ! cria le portier. Sinon, au nom de Sa Majesté, je vous mets tous dehors.
- Ici, il n'y a aucune majesté, dit don Paco.
- La majesté, ce sont les *Cortès*, monsieur l'épervier, affirma avec colère un *Galérien*.
- Il fait partie de ceux qui viennent applaudir les rebuffades d'Ostolaza, dit un autre en montrant don Paco.

Voyant que la question prenait un mauvais tour, je m'efforçai de me frayer un chemin dans la foule et cela causa une nouvelle confusion et des reproches. En même temps, parmi les députés, il y eut un bruit de contrariété à cause de ce qui se passait dans la tribune, le président parla, imposant silence aux *Galériens*, et une fois ceux-ci calmés, le député Tenreyro reprit la parole. Comme si le premier mot prononcé par le brave curé d'Algésiras avait été un signal convenu, une tempête de rire et de manifestations éclata et, plus l'orateur élevait la voix, plus elle était étouffée par le murmure de ceux d'en haut.

Redire l'infinité de sentences, mots d'esprit et sobriquets qui fusèrent comme une avalanche de la tribune publique, serait impossible. Jamais acteur honni ou antipathique n'avait reçu de tels sifflets dans les théâtres de Madrid. L'étrange était que c'était toujours la même chose. On savait bien : Tenreyro parle et le peuple souverain chahute au même instant. Et quel parler sur le bout de la langue, quels gestes si drôles, quelle olympique colère pour apostropher les tribunes, quel air plaintif, quel croisement de bras, quel visage ridé, quelle allure pour ne dire que des bêtises, soit pour défendre l'Inquisition, soit pour une souveraineté populaire à la mode, représentée par une espèce de concile de curés de paroisses et des guérilleros ! Allons, franchement, c'était à mourir de rire.

Le Président savait que la session où Tenreyro parlait était une session fichue parce qu'il était impossible de contenir les tribunes ; des disputes inévitables s'amorçaient entre certains procureurs et le public et le scandale obligeait à dégager le haut de l'église.

Cela arriva ce jour-là, quand le Cicéron d'Algésiras, se tournant vers le haut en des gestes décomposés et d'une langue balbutiante, cria :

- Nous savons bien que ces gens-là sont payés.

En entendant cela, les injures, les impropères que lança le peuple remplirent l'enceinte de l'église de telle façon que cela ressemblait à une cage de perroquets. Les députés s'agitaient, se rejetant les uns sur les autres la faute du vacarme ; ils nous apostrophaient aussi du bas nous traitant de canaille vulgaire et les portiers commencèrent l'expulsion. Voilà les ennuis. Presentación et moi, nous voulions sortir sans y parvenir parce que, devant, il y avait une muraille de chair humaine qui résistait à l'ordre du Président. Quelques-uns se jetèrent dehors ; mais le tumulte ne prit pas fin pour autant et le pire fut que deux ou trois personnes apparurent tout d'un coup et prirent le parti de l'orateur sifflé contre le peuple sifflant.

- Vous n'êtes que des valets, des rabat-joie !
- Et vous des *afrancesados* !
- Et vous... - que le lecteur imagine le pire qu'on puisse entendre sur les places, voir dans les tavernes et apprendre dans les tripots.

Et le désastre n'en resta pas là, mais don Paco, voyant que quelqu'un prenait à cœur la défense du pauvre Tenreyro, se risqua, comme son loyal ami et son compagnon de réunions, à prendre son parti.

- Jalousie, ce n'est que de la jalousie et de la rage pour les vérités énormes qu'il dit, s'écria-t-il.

Mal lui en prit. Nous vîmes disparaître la silhouette sèche dans une masse uniforme de bras et de mains. Presentación cria, angoissée :

- Ils vont tuer le pauvre don Paco !

Le malheureux sortit ou on le sortit, c'est-à-dire, tout le monde s'en alla, victime et bourreaux, par la porte vers l'extérieur. Ainsi, la tribune se dégagait un peu et nous pûmes sortir parmi les derniers, derrière la vague de gens qui, de mauvais gré, abandonnait la session. Nous voulûmes aider le maître mais il nous était impossible à cause de la distance ; même si le malheureux ne recevait de coups d'aucune arme, les instruments des poings et des coudes lui faisaient beaucoup de dommages. Enfin, traqué par tous, il s'enfuit et descendit l'escalier, avançant cahin-caha et culbutant.

Nous étions grandement contrariés parce qu'une énorme masse de gens nous séparait de lui ; cette masse n'en finissait pas de sortir et quand nous arrivâmes en bas, nous regardâmes en vain de tous côtés. Don Paco n'était pas là. Nous demandions à tout le monde mais personne ne nous donnait de réponses satisfaisantes. Les uns disaient : "Ils l'ont emmené à l'intérieur" ; les autres : "Ils l'ont emmené à l'extérieur."

- Quelle situation, quelle embarras ! disait la jeune fille. Mais où est le pauvre don Paco ? Maintenant, je vais être obligé de rentrer à la maison toute seule ou avec vous.

Dans la rue, il y avait aussi une foule compacte au milieu de laquelle je vis un de ces individus qui apparaissent comme

tombés du ciel dans toute scène d'agitation populaire, disposés à peser de tout leur poids, non par leur autorité, mais leurs coups de massue dans la balance des batailles politiques. Malheureux Tenreyro, malheureux Ostolaza ! Quelle ovation les attendait !

La confrérie de la massue n'est pas si ancienne que le monde, non, mais elle a de l'âge déjà.

- Cherchons, cherchons ce malheureux, me disait ma jolie partenaire. Je vais donc devoir rentrer seule à la maison... Et qu'est-ce que je vais dire ?... Et ma sœur, et Inès, où sont-elles ?... Oh, monsieur d'Araceli, mieux vaut que la terre s'entrouvre et m'engloutisse !

A la fin, un soldat nous donna des nouvelles du malheureux précepteur en nous disant :

- Quatre l'ont emmené.
- Mais où, on ne sait pas où ?

Le soldat haussa les épaules, fixa la porte de San Felipe par où sortaient pas mal de députés. Heureusement et grâce à l'intervention de don Juan María Villavicencio, ceux qui se préparaient à régaler Tenreyro et Ostolaza ne passèrent pas aux actes, mais l'intensité des sifflets et le grondement des insultes leur suffirent à tous les deux pour un bon bout de temps.

Cette aventure fut une parmi les nombreuses qui enlaidirent la première époque constitutionnelle, mais sans parvenir au scandale qui arriva peu après à cause du fameux incident Lardizábal, qui mit la vie de don José Pablo Valiente, député absolutiste, en grand danger. Il aurait été mis en pièces par le peuple si Villavicencio ne l'avait libéré héroïquement de ses griffes, en l'embarquant aussitôt.

- Vierge sainte ! répétait Presentación. Et ces filles qui ne viennent pas !... Allons-nous-en d'ici, tout de suite. Voilà monsieur Ostolaza qui sort... Il va me reconnaître.

Nous marchâmes dans la rue San José pour prendre celle du Jardinillo : mais il ne nous fut pas possible d'esquiver les regards et la poursuite de monsieur Ostolaza qui nous appela de loin, nous obligeant à nous arrêter.

- Madame, ma chère, dit le prêtre rusé, c'est très bien... Dans la rue, avec un garçon... C'est sûr, madame la comtesse doit être morte.
- Mon Dieu et la Vierge, s'écria la jeune fille en pleurant. Monsieur d'Ostolaza... ne dites rien à maman... Je vous expliquerai... Nous sommes sorties en promenade et, comme nous nous sommes perdues, eh bien... Ne dites rien à maman. Hélas ! Monsieur d'Ostolaza, vous êtes un brave homme et vous aurez pitié de moi.
- En effet, je sens de la pitié pour la demoiselle.
- Je veux dire... Emmenez-moi à la maison... Mon ami, ajouta-t-elle en s'efforçant d'apparaître joviale, j'ai entendu votre discours et il m'est apparu très bon. Qu'est-ce que vous parlez bien, c'était bien... Cela fait plaisir...
- Ça suffit, les louanges, dit le prêtre, puis, me regardant, il ajouta : Et vous, monsieur le militaire-théologien, quelle ruse avez-vous utilisée pour sortir cette demoiselle de la maison ?
- Je n'ai pas sorti cette demoiselle de sa maison, répondis-je, je l'accompagne parce que je l'ai trouvée seule.

- A cause de la foule, nous nous sommes perdus, don Paco et moi... je veux dire : elles se sont perdues.
- Je comprends, je comprends.
- Savez-vous, monsieur l'officier-théologien, me dit-il avec un regard torve, qu'avant de mettre tout cela à la connaissance de doña María, je vais en faire part à la justice ?
- Savez-vous, répondis-je, monsieur le petit prêtre entremetteur, que si vous ne disparaîsez pas à l'instant, je vais vous montrer à être discret et à ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ?
- Je comprends, je comprends, répondit-il reprenant son abominable visage rouge tout en me jetant un regard plein d'insolence. Que les beaux jeunes gens continuent leur route. Adieu...

Il s'en alla à toute vitesse et, quand nous le perdîmes de vue, Presentación me dit en soupirant :

- Il nous a appelés "les beaux jeunes gens", il croit que nous sommes fiancés et que nous nous sommes échappés... Maintenant que va dire maman quand elle va me voir entrer avec vous ? J'ai besoin d'inventer quelque chose d'ingénieux et de bien construit.
- Le mieux est de dire la vérité claire et nue. Cela offensera moins la dame que ce que vous allez inventer pour la tromper.
- La vérité !... Vous êtes fou ? Je ne dirai jamais la vérité, dût-on me tuer... Courons... Les deux autres doivent déjà être rendues. Doux Jésus ! Si elles disent un mensonge différent du mien...
- C'est pourquoi il vaut mieux dire la vérité.

- Il n'en est pas question. Maman nous tuerait... Voyons voir, que pensez-vous de mon projet. Je vais entrer en pleurant à chaudes larmes.
- Mauvais...
- Eh bien, je vais m'évanouir en disant que vous êtes un traître et que vous avez voulu me dérober.
- Pire. Dites que vous vous êtes perdues et que vous avez trouvé lord Gray...
- Je ne vais pas nommer l'Anglais, ça jamais.
- Pourquoi ?
- Parce qu'à présent nommer lord Gray à la maison ou nommer le diable, c'est du pareil au même.
- J'en connais la cause : lord Gray est aimé par l'une d'entre vous.
- Oh ! Qu'est-ce que vous dites-là ! s'écria-t-elle, toute troublée. Nous...
- Vous.
- Non, ma sœur non plus.
- Je sais que mademoiselle Inès est folle de lui.
- Oh ! Oui... folle... folle !... Mon Dieu, nous arrivons...
Je suis à moitié morte.

En entrant dans la rue et en nous approchant de la maison, je levai les yeux et, derrière la vitre d'un des miradors, j'aperçus une ombre sinistre, puis deux yeux terribles séparés par l'arête courbe d'un nez aquilin, puis un éclair d'indignation qui partait de ces yeux. Presentación vit aussi la fatidique image et fut sur le point de s'évanouir dans mes bras.

- Ma maman nous a vus, dit-elle. Monsieur d'Araceli. Echappez-vous, sauvez-vous, car il est encore temps.
- Montons et disons-lui la vérité, cela nous sauvera tous les deux.

Dans le couloir, Presentación tomba à genoux devant sa mère venue à notre rencontre et s'écria d'une voix étouffée :

- Madame, ma mère, pardon, je n'ai rien fait.
- Ce sont des heures pour revenir à la maison !... Et don Paco et les deux autres filles ?
- Madame, ma mère... poursuit la jeune fille toute confuse, nous allions vers les remparts... une bombe est tombée et don Paco a été fendu en deux... non, pas tant que ça... mais nous avons couru, nous nous sommes séparés, nous nous sommes perdus et je me suis évanouie...
- Comment ça ? dit la mère furieuse. Si monsieur d'Ostolaza, qui vient d'arriver, dit qu'il t'a vue à la tribune des *Cortès*...
- C'est cela... je me suis évanouie... on m'a emmenée aux *Cortès*... Puis ils ont tué don Paco...
- Cela doit être l'œuvre d'une infâme machination, s'exclama la comtesse en nous emmenant dans le salon. Messieurs... il n'y a plus aucune sécurité... les personnes décentes ne peuvent pas descendre dans la rue !

Dans le salon, il y avait Ostolaza, don Pedro del Congosto et un jeune homme de trente-quatre ans, de belle prestance, que je ne connaissais pas. Le premier me regarda, très rancunier, le second avec dédain et orgueil, et le troisième avec curiosité.

- Madame, dis-je à la comtesse, vous vous emportez sans raison, interprétant mal un fait qui, en soi, n'a rien de malicieux.

Et je lui racontai ce qui s'était passé, déformant de façon discrète les accidents qui auraient pu être défavorables aux pauvres petites.

- Monsieur, me répondit-elle avec acrimonie, excusez-moi mais je ne peux donner crédit à ce que vous me dites. Je m'arrangerai ensuite avec ces filles irréflechies et folles ; entre-temps, je ne peux m'empêcher de croire que vous et lord Gray avez ourdi un abominable complot pour troubler la paix de ma maison. Messieurs, ai-je raison ? Nous sommes dans une société où l'honneur des familles et la dignité des adultes se trouvent sans défense et sans protection. Ce n'est plus possible ! Je me plaindrai au Gouvernement, à la Régence... mais à quoi bon, si tout cela vient des plus hautes sphères, où on ne trouve que trahison, honte, scandale et oisiveté !

Les trois personnages, qui, telles trois statues ornaient par leur placement symétrique la largeur du salon, remuèrent leur vénérable tête en geste affirmatif et l'un d'eux, de sa main massive, frappa le bras de son fauteuil.

- Monsieur d'Araceli, je regrette de vous dire que je reconnais la lamentable erreur que j'ai faite sur votre caractère.
- Madame, vous pouvez me juger comme vous voudrez mais, dans l'événement d'aujourd'hui, il n'y a eu aucune malice de ma part.
- Moi, je deviens folle, répondit la dame. Tout n'est qu'embûches, embuscades, plans iniques. Il n'y a aucune défense possible, les précautions sont inutiles ; l'isolement ne sert à rien ; il ne sert à rien d'écartier ce scandale corrupteur. Dans notre secret asile, la

Cadix Traduction de Daniel Gautier
méchanceté traîtresse vient nous chercher, envahit tout
et pénètre jusque dans les moindres recoins.

Les trois personnages firent de nouveaux signes d'assentiment unanime.

- Assez de farces, dit Ostolaza. Madame doña María n'a pas besoin que vous vous excusiez devant elle parce qu'elle vous connaît. Comment va votre théologie ?
- Avec le peu que je sais, répondis-je, n'importe quel sacristain pourrait prononcer aux *Cortès* des discours dignes d'être entendus.
- Monsieur fait partie de ceux qui vont tous les jours faire le tapage à la tribune. C'est un métier qui fait vivre beaucoup de monde.
- Quelle aberration ! Et d'un tel endroit, d'une telle tribune, on croit gouverner le royaume ?
- Je ne veux pas faire ici l'apologie de ma conduite, répondis-je calmement, et les injures de cet homme ne me feront pas oublier l'habit qu'il porte et le respect que je dois à la maison où je suis. Il y a là une personne qui, si on peut avoir sur moi un jugement défavorable, connaît bien mes antécédents et ma réputation comme homme d'honneur. Monsieur don Pedro del Congosto m'écoute et j'en appelle à sa loyauté pour que madame doña María sache si elle a admis chez elle une personne indigne.

En entendant cela, don Pedro, qui s'appuyait nonchalamment sur le dossier du fauteuil, se redressa, lissa ses longues moustaches et parla gravement ainsi :

- Madame, mademoiselle, messieurs : puisque ce jeune homme en appelle à ma loyauté, prouvée en maintes

occasions, je déclare que, non seulement une fois mais de nombreuses fois, j'ai entendu des éloges sur son bon comportement, sa courtoisie, son courage comme militaire et aussi bien d'autres qualités notable comme citoyen, qui ont fait qu'il s'est créé d'innombrables amis dans l'Armée et en dehors.

- Eh bien, il n'y a pas de doute, s'écria Presentación, manifestant imprudemment ses sentiments.
- Tais-toi, imbécile, dit la mère. Je réglerai ton compte après.
- Jamais, continua le pantin, n'est arrivé à mes oreilles une nouvelle de ce jeune homme qui lui soit défavorable. Bien aimé de tous, il n'a pas fait sa carrière par l'intrigue mais par son mérite ; par son courage, non par l'astuce ; et comme tout ceci est vrai, moi, je le sais, je le constate, je l'affirme et je le soutiens, et je suis homme qui sait soutenir ce qu'il dit, je suis prêt à le défendre contre toute offense qu'on pourrait lui faire sur ce terrain. Madame, mademoiselle, messieurs : comme homme qui aime ce don du ciel, cette vierge immaculée de la vérité, le nord des bons, j'ai dit tout ce qui peut favoriser ce jeune homme ; maintenant, je vais dire ce qui est en sa défaveur...

Alors que don Pedro toussait et sortait l'interminable mouchoir rouge et bleu pour se nettoyer la bouche et le nez, il régna un silence solennel dans le salon et tous me regardaient avec une curiosité impatiente.

- Voilà donc le cas, continua le *croisé*, ce jeune homme qui, sous un aspect est la vertu même, sous un autre aspect est un monstre, messieurs, un monstre ; le plus grand ennemi de la paix domestique, le corrupteur des familles, la terreur de l'amitié pudique...

Nouvelle pause et étonnement de tous. Presentación me regardait, la moitié de son cœur dans chaque œil.

- Oui, quel autre nom mérite celui qui possède un art infernal pour rompre les liens tissés depuis longue date entre deux personnes, qui auraient pu résister durant vingt-cinq ans aux embûches du monde et à la persécution des plus habiles courtisans ?... Que les personnes présentes me permettent de ne pas donner de noms. Il vous suffit de savoir que ce jeune homme, en mettant en jeu ses méchantes techniques amoureuses, dupa, trompa et entraîna après lui celui qui avait été la fermeté même, la pudeur même et la loyauté même, laissant trompée l'idéale adoration d'un homme qui avait été le modèle de la constance et de la délicatesse.

L'offensé pleure en silence son offense et le victorieux jeune homme jouit sans problème des incomparables délices que peut offrir ce trésor de beauté. Mais, attention ! Il n'est pas bon de se fier aux délices d'un jour ; attention, à l'heure où on y pense le moins, l'un et l'autre, criminels amants, trouveront devant eux la terrifiante image de l'homme offensé qui est prêt à venger son affront... Donc, dites-moi, si celui qui a commis, dans la difficile conquête de cette forteresse humaine, jamais rendue, a prouvé son espièglerie, que fera-t-il s'il s'adresse à d'inexpertes jeunes filles ? Lui ouvrir les portes d'une maison, c'est les ouvrir à la légèreté, à la séduction, à l'impudence. Voilà tout ce que je sais au sujet de monsieur d'Araceli, sans rien ajouter ni enlever.

Presentación était confuse et doña María, atterrée.

- Madame, mademoiselle, messieurs, répondis-je, sans cacher mes rires. Monsieur don Pedro del Congosto a été mal informé quant à l'événement qu'il vient tout juste de raconter. Ce prodige de beauté a dû tomber dans les filets d'une autre personne mais pas dans les miens.
- Je sais ce que je dis, s'écria don Pedro d'une voix tonitruante, et c'est bon. Permettez-moi de me retirer, l'heure est avancée et, cet après-midi, je dois m'embarquer avec l'expédition qui va au Comté de Niebla opérer contre les Français. L'oisiveté me fâche et je désire faire quelque chose de bien pour la Patrie opprimée. Nous n'avons pas de Gouvernement, nous n'avons pas de généraux ; les *Cortès* remettront le Royaume pieds et mains liés à ces fripons de Français... Monsieur d'Araceli, allez-vous au Comté ?
- Non monsieur ; je suis en garnison à Matagorda tout le mois qui vient... Mais moi aussi, je me retire parce que madame doña María ne voit pas d'un bon œil que j'entre dans sa maison.
- La vérité, monsieur d'Araceli, si j'avais su... J'apprécie vos beaux habits de militaire et de gentilhomme ; mais... Presentación, retire-toi. Tu n'as pas honte d'entendre des choses pareilles ?... Donc, comme je disais, je désire éclairer le point très obscur de votre rencontre dans la rue avec ma fille. Je crois qu'il y a encore des tribunaux en Espagne, n'est-ce pas, monsieur don Tadeo Calomarde ?

Elle dit cela en s'adressant au jeune homme que j'ai mentionné précédemment.

- Madame, répondit ce dernier en dépliant pour sourire toute sa bouche, ce qui n'était pas rien ; foi de

jurisconsulte, je vous dirai que cela peut encore s'arranger. Je suis habitué à assister à des événements très cocasses dans ma carrière et rien ne m'étonne. Y a-t-il eu fiançailles ?

- Doux Jésus ! quelle horreur, s'écria, véritablement bouleversée, doña María. Fiançailles !... Presentación, retire-toi tout de suite.

La jeune fille n'obéit pas.

- Eh bien, s'il y a eu fiançailles et que les deux s'aiment, qu'ils ont fait une petite promenade ensemble, et si monsieur est un bon militaire, pourquoi tourner autour du pot et faire des manières, le mieux est de les marier et c'est tout.

Doña María passa du rouge au pâle, ferma les yeux et respira fortement, le tourbillon de sa dignité lui monta à la tête, elle eut quelques vertiges et fut sur le point de tomber presque évanouie.

- Je ne m'attendais pas à de telles irrévérences de monsieur don Tadeo Calomarde, dit-elle d'une voix entrecoupée par la colère. Monsieur don Tadeo Calomarde ne sait pas qui je suis ; monsieur don Tadeo Calomarde rappelle les plans marieurs qui servaient pour faire fortune au temps de Godoy. Ma dignité ne me permet pas de continuer sur ce sujet. Je prie monsieur don Tadeo Calomarde et monsieur don Gabriel d'Araceli de bien vouloir abandonner cette maison.

Calomarde et moi, nous nous levâmes. Presentación me regarda et, toute son âme au bord des yeux, me dit en un muet langage :

- Emmenez-moi avec vous.

Quand nous nous retirâmes, Inès et Asunción entrèrent dans le salon, conduites par un moine.

- Frère Pedro Advíncula, qu'est-ce que c'est que cela ? dit doña María. Allez-vous m'expliquer enfin le singulier événement de la disparition de ces filles ?
- Madame... rien de plus naturel, répondit avec jovialité le moine, qui pour tout renseignement était jeune. Une bombe... Pauvre don Paco ! On ne sait plus rien de lui... Elles allaient sur les remparts !... les deux filles ont couru, couru... les pauvres petites... Nous les avons recueillies à la maison... on leur a donné de l'eau et du vin... Quelle frayeur ! Pauvres petites... Nous n'avons pas pu trouver madame doña Presentación.
- La coquine est allée aux *Cortès* avec ... Justice, ciels divins, justice !

Je n'en entendis pas plus car je sortis de la maison. A partir de ce moment-là, je devins ami de Calomarde. Est-ce que je vous parlerai de lui un jour ? C'est bien possible.

Les jours passèrent et San Lorenzo de Puntales me vit occupé à sa défense pendant un mois, en compagnie des courageux Canariens de Alburquerque. Là, pas un instant de repos, là, aucune nouvelle de Cadix, là, pas la compagnie de lord Gray, ni de lettres d'Amaranthe, ni les gâteries de doña Flora, pas de menaces de don Pedro del Congosto.

Dans la ville de Cadix, le siège était une blague et les habitants riaient des bombes. La ville joyeuse, dont l'aspect est celui d'un sourire perpétuel, regardait de ses murailles le vol de ces moustiques et, même s'ils piquaient, ils étaient reçus par des refrains amusants, comme les habitants de Bilbao à l'époque actuelle. Quand le bombardement fit de vrais ravages, les pleurs et les larmes se perdirent dans la bruyante rumeur de ces pépinières d'histoires drôles. Mais les malheurs étaient rares. Une bombe tua un Anglais et une autre faillit faire une autre victime, don Dionisio Alcalá Galiano, dans les bras mêmes de sa nourrice, c'était le fils de don Antonio. En dehors de ces cas et quelques autres, dont je ne me souviens pas, les effets de l'artillerie ennemie étaient risibles. Un projectile pénétra dans une certaine église, arrachant le nez d'un ange de bois qui soutenait la lampe ; un autre détruisit le lit d'un frère de Saint-Jean-de-Dieu qui, heureusement, se trouvait dehors à l'instant critique.

Quand, après une absence si longue, j'allai rendre visite à Amaranthe, je la trouvai désespérée parce que l'isolement d'Inès dans la maison de la rue Amargura avait pris le caractère d'un horrible esclavage. La porte fermée à tous les étrangers, selon une rigueur inquisitoriale, c'était folie de vouloir tromper la vigilance et détourner les soupçons et plus encore de briser

la fatale clôture. La malheureuse comtesse m'exprima ses pensées par ces mots :

- Gabriel, je ne peux vivre plus longtemps dans cette triste solitude. L'absence de ce que j'aime le plus au monde et, plus que l'absence, la considération de son malheur me cause une douleur immense. Je suis décidée à essayer, par n'importe quel moyen, une entrevue avec ma fille, où je vais lui révéler ce qu'elle ignore, j'espère arriver à ce qu'elle-même brise spontanément les fers de son esclavage et se décide à vivre et à fuir avec moi. Je n'ai plus d'autre recours que la violence. J'ai espéré que tu me servirais dans ce négoce mais, à cause de la bêtise de ta jalousie, tu n'as rien fait. Tu ne connais pas encore mon projet ? Me confier à lord Gray, tout lui révéler, le supplier de me donner ce que je désire tant. Cet Anglais a une audace sans bornes, rien ne l'arrête, il est bien capable de m'apporter ici la maison tout entière avec doña María dedans, telle une pie en cage. Le crois-tu capable de cela ?
- De cela et de bien plus.
- Mais lord Gray n'apparaît nulle part. Personne ne sait où il se cache. Il est allé à l'expédition du Comté et, même si on croit qu'il est revenu à Cadix, on ne le voit nulle part. Cherche-le-moi, pour l'amour de Dieu, Gabriel, amène-le-moi ici ou dis-lui de ma part que je serais intéressée de parler avec lui d'un sujet qui, pour moi, est une question de vie ou de mort.

Effectivement, personne ne savait où se cachait le noble Anglais, même si on supposait qu'il était à Cadix. Il avait pris partie dans l'expédition qui alla au Comté de Niebla avec pour but de harceler les Français sur son aile droite et que, moins

célèbre sans doute, elle ne fut pas moins lamentable que celle de Chiclana, avec sa célèbre bataille de *Cerro de la Cabeza de Puerco*. Il arriva, le jour du Comté, un événement digne de passer à la postérité et c'est lors de cette expédition que notre héroïque don Pedro del Congosto, malgré ses nombreux et fameux titres, fut blessé à la tête. Au plus fort d'un combat qu'il y eut près de San Juan del Puerto avec les Français, il entra courageusement, emmenant derrière lui ses croisés en rouge et jaune, ce qui, dit-on, fit rire tout le camp français. On le ramena tout moulu et démantibulé à Cadix ; il disait que, s'il n'avait pas gagné la bataille, c'était la faute de son cheval, qui avait perdu une ferrure, et que, lorsque la maudite haridelle trébucha, les bataillons français commençaient à fuir en débandade comme des lapins ; il n'arrêtait pas de répéter cette idée fixe dans son esprit échauffé : "Si la ferrure ne m'avait pas fait défaut !..."

Lord Gray alla aussi au Comté et on disait de lui des merveilles mais, à son retour, il disparut de tous les endroits publics et il y en a même qui le crurent mort. J'allai chez lui et le domestique me dit :

- Milord est sain et sauf, jugement mis à part. Il s'est enfermé quinze jours sans vouloir voir personne. Ensuite, il m'a demandé de réunir tous les mendiants de Cadix et, une fois fait, il les a rassemblés dans la salle à manger, là, il leur a offert un banquet de roi. Il leur a donné à boire les meilleurs vins ; les pauvres riaient, d'autres pleuraient ; mais tous se sont enivrés. Ensuite il a fallu les mettre dehors à coups de pied et nous avons eu trois jours de travail pour nettoyer la maison parce qu'ils ont laissé des puces à foison et des choses pires encore.
- Mais où est Milord, à présent ?

- Il doit se promener du côté du Carmen.

Je me dirigeai vers le Carmen Calzado, dont le grand portique face à la Alameda attire l'attention de l'étranger. Cette façade n'est pas une œuvre maîtresse des bons temps de notre architecture mais les mille accidents que l'imagination de l'artiste orna de manière luxueuse lui donnent une beauté telle que la mer, toute proche, semble rêvasser à sa guise. Je ne sais pas mais cette fameuse façade m'a toujours paru semblable à la poupe des grands navires anciens ; on croit même qu'elle se berce courageusement, poussée par le vent et les vagues. Les saints qui la décorent ressemblent à de gigantesques lampadaires ; les niches à des meurtrières, les balustrades, les creux, les morbides anneaux des colonnes salomoniques, tout me fait penser au domaine de l'antique architecture navale.

C'était la tombée du jour. Les braves moines entraient sagement comme des brebis qui rentrent au bercail ; les pauvres arbres de la Alameda donnaient à peine de l'ombre à l'espace qu'il y a entre l'édifice et les remparts et le soleil illuminait le frontispice, le colorant d'or totalement. Sur la ligne droite s'étendait le petit mur du couvent ; et, à son extrémité, une petite porte étroite, qui servait d'entrée au cloître, était complètement obstruée par un nombre moyen de gens qui fourmillaient par là en formes obscures et mobiles, accompagnés de murmure sourd ou de grognement strident, comme d'une petite plèbe qui s'impatiente. C'étaient les pauvres qui attendaient la soupe du mendiant.

A Cadix, ils n'ont jamais été nombreux comme dans d'autres lieux, ces mendiants en haillons et à moitié nus, ces escadrons de gens blessés, galeux et boiteux qui viennent encore à notre rencontre aujourd'hui dans les villes d'Aragon et de Castille. Ville commerciale de grande richesse et de grande culture,

Cadix s'épargnait cette lamentable plaie ; mais, à certaines époques de guerre, beaucoup de quémandeurs qui pullulaient sur les chemins d'Andalousie se réfugièrent dans la Cour improvisée. Pour que rien ne manque et pour que Cadix soit, en ces jours-là, un résumé de la nationalité espagnole, elle plaça, là, la fraternité de *pain* et de *poux* qui a pris place, tant de place, dans notre histoire sociale et qui a tant fait parler les gens du cru et les étrangers.

Je m'approchai des malheureux et j'en vis de toutes sortes ; les uns mutilés, d'autres maladifs, décharnés et en haillons la plupart, tous criaient, fâchés, résolus, comme si la mendicité, plus que le malheur, était chez eux un métier et qu'ils jouissaient, à défaut de rentes, du privilège inaliénable et sacré de demander au reste de l'humanité un lignage. Le frère lai sortit avec le chaudron de rata et, là, il fallait voir comment ils se poussaient, se tournaient les uns contre les autres, se disputant le tour, avec quelle énergie, quel haut langage, ils tendaient leur écuelle. Le frère en habit distribuait à droite et à gauche des coups de cuiller ; eux se donnaient des coups de bâtons pour s'enlever la ration et, au milieu de ces coups de mains et coups de pieds, ils finissaient par obtenir la part qui leur revenait ; ils se retiraient ensuite dans un coin où, pacifiquement, ils mangeaient.

Moi, je les regardais avec pitié, quand j'aperçus, dans le creux d'une porte, une silhouette qui me rendit perplexe et abasourdi. N'en croyant pas mes yeux, je la regardai et la regardai à nouveau, sans parvenir à me convaincre de la réalité que j'avais devant moi. Le mendiant qui attirait ainsi mon attention (car c'était un mendiant) avait pour vêtement les haillons les plus déchirés, les plus en loques, les plus désordonnés et extravagants qu'on puisse imaginer. Ce vêtement n'était pas un vêtement mais une effilochure sans nom qui se défaisait au

rythme des mouvements de l'individu. La cape n'était pas une cape mais une mosaïque de toiles diverses et colorées, si mal raccommodées que l'air entrait par les mille portes, fenêtres et interstices, œuvre d'une aiguille grossière. Son chapeau n'était pas un chapeau mais un objet indéfini, une chose entre l'assiette et le plat, entre doublure et coussin vide ; le reste des habits étaient du même style et annonçaient le dernier degré de la misère et de l'abandon, comme si tous avaient été ramassés là où la mendicité les avait rejetés, matières qu'on rend à la masse générale de l'inorganique, pour qu'à nouveau elles reprennent forme dans les révolutions de l'univers.

Je fus aussi très surpris de voir l'allure avec laquelle ce fils de... de mauvaise vie penchait la tête et enfonçait sur ses sourcils le petit bonnet, clignait de l'œil à ses compagnons et disait des blagues au brave frère lai. Mais, hélas ! plus que l'habit et le chapeau, ce qui m'étonna et me laissa tout benêt devant un tel illustre concours, ce fut la tête du mendiant, oui messieurs, sa tête ; parce que sachez que c'était lord Gray en personne.

Je crus rêver, je le regardai mieux et, tant qu'il ne m'avait pas appelé et salué, je n'osai lui parler, craignant de souffrir de quelque erreur.

- Je ne sais, Milord, lui dis-je, si je dois rire ou me fâcher à voir un homme comme vous dans ce costume et remplissant son écuelle à la porte d'un couvent.
- Le monde est ainsi, me répondit-il. Un jour oui, un jour non. L'homme doit parcourir toute l'échelle. Bien des fois, en me promenant dans ces lieux, je m'arrêtais à contempler avec envie les pauvres gens qui m'entourent. Leur tranquillité d'esprit, leur manque absolu de soins, de besoins, de relations, d'engagements réveillèrent en moi le désir de changer d'état, essayant pendant quelque temps l'ineffable satisfaction que me fournit cette éclipse de la personnalité, ce vrai rêve social.
- C'est vrai, Milord, qu'une telle extravagance démesurée, je ne l'ai jamais vue chez aucun Anglais, ni aucun homme bien né.
- Cela paraît une aberration, me dit-il. L'aberration est en vous et en ceux qui pensent la même chose. Mon ami, bien que cela paraisse contradictoire, il est certain que pour se mettre au-dessus de tout le créé, le mieux est de descendre là où je suis... Je vais m'expliquer. Moi, j'avais la tête folle du bruit des marteaux de Londres et je venais, médisant la terre ingrate où l'homme, pour pouvoir vivre, doit faire des clous, des charnières et des casseroles. Bénie cette terre, où le soleil nourrit et où l'air porte dans son immense masse des substances ignorées !... Mon corps se rebelle depuis longtemps contre les répugnantes ratatouilles de nos cuisiniers,

immondes empoisonneurs du genre humain. Je sentais, cela fait longtemps, une profonde rancœur envers les tailleurs, qui seraient capables de mettre des casaques, des vestes et des cravates à Apollon de Phidias si on les laissait. Moi, j'avais une profonde aversion envers les maisons et les villes qui, comme on le voit à notre jolie époque, ne servent que pour se distinguer et amuser les artilleurs qui les détruisent. Moi, je détestais cordialement la société des hommes d'aujourd'hui, composée d'une multitude de casaques rouges qui font des courtoisies et, à l'intérieur desquelles, il y a habituellement la personne d'un homme. J'étais horrifié d'entendre parler de nations, de politiques, de différences religieuses, de guerres, de congrès ; tout cela, inventions de la bêtise humaine qui en même temps qu'elle a établi des lois, des états, des privilèges, des dogmes, a inventé des canons et des fusils pour tout détruire. Je détestais les livres qui ont été faits pour montrer qu'il n'y a pas deux hommes dans le monde qui pensent de la même manière et qui sont nés des mains d'un artisan comme la poudre des mains d'un moine, une autre sorte de livre qui parle plus haut, mais qui ne parle que de confusion.

Lord Gray s'exprimait avec un accent enthousiaste. Je pris sa main et je remarquai qu'elle brûlait.

- Je vis ensuite ce pays béni et ma pensée agitée se reposa à voir cette suprême stabilité, ce profond repos, ce rêve bienfaisant de la société espagnole. Mes yeux se réjouirent à contempler dans l'immensité de la terre les silhouettes des grands couvents, à l'abri protecteur desquels un peuple, pour qui tout a été fait, peut répandre sa grande imagination dans les espaces du

rêve et chercher l'idéal dans l'unique région où il existe, sans s'occuper de jouer des rôles plus ou moins difficiles dans la société, sans s'occuper de sa personne, ni des accidents gênants de la scène humaine, qui s'appellent position, représentation, nom, fortune, gloire... J'ai voulu rassasier mon ardent désir de connaître cet état bienheureux et me voici là, j'y suis. Mon ami, durant deux jours, j'ai vécu aussi loin de la société que si j'avais été transporté sur une autre planète ; j'ai pu apprécier la rare beauté d'un jour de soleil, la pureté de l'air, la profonde mélancolie de la nuit, mer où la pensée navigue à son goût sans arriver jamais à aucune rive ; j'ai expérimenté l'indicible satisfaction que des centaines d'hommes à casaque, gradés et aux chapeaux de différentes formes, mais tous plus laids que ceux qui, en Egypte, sont mis au bœuf Apis, passent près de moi sans me saluer ; j'ai connu le très pur plaisir de voir passer les minutes, les heures, les jours, tel un convoi de douces ombres qui emportent la vie dans ses douces mains, à la manière de ces déesses très jolies que peignirent les Anciens, transportant au ciel, dans leurs bras, les âmes des justes ; j'ai savouré les délices de n'aller nulle part délibérément, de sentir mes épaules libres de toute obligation, de ne pas sentir dans ma pensée ce fer incandescent dont nous marquons la brûlure dans le langage par le mot *après*, et qui enferme un monde de devoirs, d'occupations, de gênes sans fin.

Après une légère pause, il poursuivit :

- Ces gens qui m'entourent ont les mêmes passions que ceux d'en haut ; mais ils ne dissimulent rien. C'est un avantage. Des vêtements divers les caractérisent mais ici tout est abrupt et primitif comme les rochers, où le

marteau de l'homme n'a pas encore porté ses coups pour creuser un chemin. Il y en a qui sont plus cruels que Gloucester, plus menteurs que Walpole, plus orgueilleux que Cromwell, plus poètes que Shakespeare et presque tous sont voleurs. Je me délecte de la sauvage manifestation de leurs passions et je feins d'ignorer leurs escroqueries. Ce vieux qu'on voit là-bas faire des croix au-dessus de son écuelle m'a volé tous les doublons d'or que je portais dans ma poche. Nous passions de longues heures la nuit sur les remparts. Il me racontait des vies de saints espagnols ; je feignais de dormir, ravi par les charmes mystiques de son récit et alors, il fourrait gentiment ses mains dans ma poche pour prendre mon argent. Je l'observais et je ne disais rien, jouissant de sa concupiscence intéressée, comme on jouit en voyant un abîme, une tempête, un incendie ou n'importe quel désordre apparent de la nature. Ces gitans, qui sont là à prier le chapelet, m'ont amusé doucement en me racontant leurs ingénieuses façons de voler. Mon ami, ici aussi il y a une espèce de haute société et on passe son temps joyeusement en concerts, fêtes et représentations. Les romances mauresques, que récite cette vieille qui semble l'exact transfert de *la Tante supposée* et en effet elle l'est, ont produit en moi de plus grandes sensations que les fanfaronnades de tous les comiques modernes. Il y a là une jeune aveugle, qu'on appelle *la Tiñosa*, qui chante le *jaleo* et le *ole* avec tant de délicatesse, qu'en l'écoutant je sens des émotions très douces et je suis transporté aux dernières, aux plus lointaines régions de l'idéal. Ces gamins boiteux et manchots, dans les grands yeux noirs desquels semble briller le génie d'un grand peuple qui a guerroyé durant sept siècles contre les Maures et qui a découvert,

conquis et dominé des régions et des continents jusque-là où il n'y a plus de monde pour assouvir leur ambition, ces enfants, dis-je, sont la plus belle paire de coquins que j'ai vus de ma vie, et le charme, le génie et l'espièglerie que la Nature a répandus chez ces galopins de Madrid, la canaille de Mexico, les *lazzaronis* de Naples, les idiots d'Andalousie, les gamins de Paris, les pickpockets de Londres ne sont rien en comparaison de leur grand savoir. Si on les éduquait, c'est-à-dire si on les corrompait en tordant le cours naturel de leurs instincts, j'aimerais voir où en seraient Pitt, Talleyrand, Bonaparte et tous ces grands hommes politiques de l'époque.

- Mon ami, lui dis-je sans pouvoir réprimer mon agacement, vous voir parmi ces malheureuses personnes me fait pitié et plus encore de vous entendre flatter votre triste état.
- Nous nous croyons meilleurs qu'eux. Ah ! depuis qu'il y a en Espagne des philosophes et des politiques véreux, des écrivains avec des envies d'homme d'état, on a commencé à déclarer une guerre abominable à mes bons amis, de même qu'aux bandits de grands chemins, qui ne sont rien d'autres qu'une protestation vive contre les privilèges des propriétaires ; aux braves moines qui sont la pierre fondamentale de cette harmonie enviable de ce système bienfaisant, où tous vivent modestement sans se gêner les uns les autres.

Il disait cela lorsqu'une vieille, qui venait de remplir son écuelle, arriva près de nous et, après avoir demandé une aumône que je lui donnai, mit sa main décharnée sur l'épaule du pair d'Angleterre et affectueusement lui dit :

- Mon petit gamin chéri, je t'apporte de bonnes nouvelles, ce soir ! Réjouis-toi, fripouille, et crache une autre monnaie jaune, un autre morceau de soleil comme tu m'as donné, hier, en récompense de mes services désintéressés.
- Qu'est-ce que tu me racontes, mère Alacrana⁸, miroir des fouineuses ?
- Ce n'est pas la peine de me dire ces vilains mots. Eh bien, quoi ? Ai-je fait dans ma vie quelque chose qui ait l'odeur de la prostitution ? Comme vous me voyez, moi, doña Eufrasia de Hineztrosa y Membrilleja, je suis une personne distinguée et mon défunt mari fut employé à la Rente et aux Tribunaux. Mais passons aux choses sérieuses.
- Es-tu allée là-bas, ma petite sorcière ?
- Pour la septième fois. Et quelle bonne personne, cette doña María ! Nous avons trinqué ensemble pas mal de *pater noster* comme si c'étaient des verres de vin, dans cette église du Carmen, et en hommage à nos défunts respectifs. Une dame plus dame, il n'y en a pas dans tout Cadix. En générosité non, mais en importance, elle dépasse tous ces gens que je connais, c'est-à-dire la moitié du monde. Elle me donne quelques sous et ce qui reste de la marmite qui est (ceci dit sans parler du vilain vice du murmure) bien peu substantiel. Elle m'a acheté quelques petites croix des pères mendiants et des petits os bénis pour en faire des chapelets. Aujourd'hui, je lui ai porté mon travail et la noble dame m'a demandé de lui raconter mon histoire ; comme celle-ci est des plus pathétiques et émouvantes, elle a pleuré un peu. Ensuite, comme elle est sortie du salon

⁸ *Alacrán* signifie scorpion, en espagnol ou langue de vipère.

pour vaquer à ses affaires, je suis restée seule avec les trois filles et j'y suis allée de bon cœur. En quarante ans de pieux service dans cet exercice d'adoucir les jeunes filles, aviver les inclinations et faire les commissions, j'en ai appris, mon petit, j'en ai des ruses, j'en ai inventé des machinations et je connais les subtilités comme les doigts de la main. Je me trouve donc avec un tel entrain que je pourrais jouer des tours à Satan lui-même, on dit d'ailleurs que je suis sa nièce charnelle. Alors comment pourrais-je ne pas tromper doña María, qui, bien que personne importante, se laisse embobiner par un credo bien récité et un discours sur les gens d'antan, du moment qu'on s'arrange pour se décorer le visage par deux grosses larmes, de croiser les mains en regardant le plafond et de dire : "Mon Dieu, délivre-nous de la méchanceté et des vices de ces temps modernes !" ?

- Ton bagou me rend fou, Alacrana. Quelle commission m'apportes-tu ?
- Quelle commission ? Il m'a fallu trois jours de saintes conférences, mon petit. Que doit faire la pauvre petite ? Je crois qu'elle est prête à s'échapper et à fuir avec toi où tu voudras l'emmener. Pour entrer chez elle et dans le sacré tabernacle de sa chambre, tu as les petites clés que tu as forgées, grâce au moule de cire que je t'ai apporté. Oh ! heureux homme, mille fois heureux, mon petit ! Tu sais que la doña María dort dans la chambre de droite et les trois filles dans une salle intérieure. Le salon et deux pièces séparent une chambre de l'autre : il n'y a aucun danger.
- Mais elle ne t'a pas donné une commission écrite ou un mot ?
- Elle me l'a donnée, oui monsieur ; m'est avis que la petite n'est pas très courtoise, elle ne te répond pas. Sur

cette page d'un livre que j'ai là, elle marque, note et spécifie le jour, l'heure et le lieu où tombera dans les bras de ce loqueteux la plus...

- Tais-toi et donne-moi.
- Patience. Aujourd'hui, doña María m'a dit qu'elle a un sommeil aussi profond que les morts. Cela prouve qu'elle a la conscience tranquille. Que Dieu la bénisse ;... Maintenant, pour te donner le document, laisse tomber sur moi la rosée de ces monnaies d'or qui m'ont été promises.

Lord Gray donna quelques monnaies à la vieille, ramassant ensuite un papier qu'il garda sur sa poitrine. Ensuite, il se leva et s'apprêta à partir avec moi.

- Allons-nous-en, lui dis-je, ou j'étrangle cette maudite sorcière.
- C'est une dame respectable, c'est doña Eufrasia, me répondit-il avec humour. Admirable type qui fait revivre près de moi l'incomparable tragi-comédie de Rodrigo Cota et Fernando de Rojas⁹.

Puis se tournant vers la foule misérable, d'une voix mi-moqueuse, mi-sérieuse, il lui dit :

- Adieu, Espagne ; adieu, soldats des Flandres, conquistadors d'Europe et d'Amérique, cendres vivantes de gens qui avaient le feu dans le cœur et qui se sont brûlés à leur propre chaleur ; adieu, poètes, héros et auteurs de romances ; adieu, fieffés fripons qui avez illustré Almadrabas de Tarifa, Triana de Sevilla,

⁹ Auteur de *la Célestine*, une femme, rusée et avare, qui organise l'entrevue entre deux jeunes gens.

Potro de Córdoba, Vistillas de Madrid, Azoguejo de Segovia, Mantería de Valladolid, Perchel de Málaga, Zocodover de Toledo, Coso de Zaragoza, Zacatín de Granada et les autres que je ne vois plus sur la carte de la canaille. Adieu, fainéants qui, en un siècle, avez fatigué l'Histoire. Adieu, mendiants, aventuriers, dévots, qui vous revêtez le corps de haillons et qui avez l'imagination d'or et de pourpre. Vous avez donné au monde plus de poésie et plus d'idées que l'Angleterre de clous, de chaudrons, de bas de laine et de bonnets de coton. Adieu, gens sérieux et fiers, espions et radieux, prolifiques en artifices et en ruses, aussi sublimes que vils, pleins d'imagination, de dignité et avec plus d'étincelles dans la cervelle que de lumière dans la masse du soleil. De votre pâte, on fait les saints, les guerriers, les poètes et mille hommes éminents. Est-ce cette masse pourrie qui ne sert à rien ? Devez-vous disparaître pour toujours, laissant le poste à quelque chose de mieux, ou êtes-vous capables de faire ressortir la levure picaresque, oh nobles descendants de Guzmán de Alfarache ?... Adieu, monsieur Monipodio, Celestina, Garduña, Justina, Estebanillo, Lázaro, adieu.

Indubitablement lord Gray était fou. Je ne pus faire autre chose que rire en l'entendant, tous les coquins à qui il s'adressait m'imitèrent et je pensai que les idées qu'il exprimait étaient fréquentes parmi les étrangers qui venaient en Espagne. Etaient-elles exactes ou non, mes lecteurs doivent bien le savoir.

- Mon ami, me dit le lord, un des plaisirs les plus flatteurs de ma vie est de passer de longues heures dans les ruines.

Nous marchions lentement sur les remparts, avançant vers les Barquillas de Lope, quand nous rencontrâmes deux pères du Carmen qui revenaient rapidement chez eux.

- Adieu, monsieur Advíncula, dit lord Gray.
- Saint Pierre le bienheureux ! s'écria perplexe un des frères. Mais c'est Milord ! Qui pouvait vous reconnaître dans un tel costume !

Les deux carmélites se mirent à rire aux éclats.

- Je vais lâcher le manteau royal.
- Nous croyions que Milord était parti pour l'Angleterre.
- Et j'en étais content, oui monsieur, j'en étais content, dit le plus jeune, parce que je ne veux pas de compromis et Milord me compromet. Les complaisances dangereuses sont terminées.
- Bon, dit Gray avec mépris.

Le plus ancien demanda :

- Est-ce que Milord est enfin entré dans l'Eglise catholique ?
- Pour quoi faire ?
- Ce costume, dit frère Pedro Advíncula, d'un ton goguenard, montre que Milord se prépare à cela par de douloureuses pénitences... Je vois que maintenant vous vous débrouillez bien tout seul, vous n'avez plus besoin d'amis.
- Monsieur Advíncula, je n'en ai plus besoin. Savez-vous que demain je m'en vais ?
- Ah oui ? Et où allez-vous ?
- A Malte. Je n'ai rien à faire à Cadix. Que les habitants de Cadix aillent au diable.

- Je m'en réjouis. La dame se défend bien. Sa maison est une forteresse contre les galants. Savez-vous qu'elle l'a fait sur mes conseils ?
- Voyou !...
- Vraiment, il n'y a plus rien à faire ?
- Rien.
- C'est une bonne résolution. Faites-vous catholique et je vous promets de tout arranger.
- Il est bien tard.

Advíncula rit de bon cœur et, serrant la main du lord, les deux frères prirent congé affectueusement.

Deux heures après, lord Gray était dans le salon de sa maison, vêtu comme d'habitude, après avoir effacé à coups de nombreuses ablutions les traces de ses sottises picaresques.

Vêtu enfin avec l'élégance et le luxe qui lui étaient communs, il demanda de lui servir le dîner pendant que deux personnes arrivaient à qui il adressa une invitation verbale par le truchement de ses serviteurs ; il se promenait de long en large dans la pièce, très agité. Par moments, il m'adressait quelques mots, des questions incongrues et insensées ; par moments, il s'assoyait près de moi comme s'il avait voulu parler mais il ne disait rien.

Comme l'or improvise des merveilles dans la maison du riche, la table (il n'y avait que quatre couverts) offrait des splendeurs prodigieuses. Des centaines de lumières brillaient sur des candélabres dorés, se réfléchissant en mille étincelles de couleurs différentes sur les verres taillés et les pots voyants pleins de fleurs et de fruits. Le désordre même, la particularité de ce qui appartenait à lord Gray, rendait plus éblouissante l'étrange perspective du festin préparé.

A la fin, montrant son impatience, l'Anglais dit :

- Ils ne vont plus tarder.
- Les amis ?
- Ce sont des amies. Deux filles.
- Celles qui donnent du travail à madame Alacrana ?
- Araceli, dit-il inquiet, vous avez entendu la conversation que cette femme a eue avec moi ?... C'est une indiscretion. Les bons amis n'écoutent pas le murmure qui ne les regarde pas.

- J'étais si près et la dame Alacrana se souciait si peu de la présence d'un étranger que je ne pus fermer mes oreilles. Milord, j'ai tout entendu.
- Eh bien, c'est très mal, très mal, s'écria-t-il avec aigreur. Tous ceux qui prétendent savoir ce que je veux dissimuler même à Dieu sont mes ennemis. N'ai-je pas dit cela déjà une fois ?
- Alors, nous nous battons, lord Gray.
- Nous nous battons.
- Pour si peu ? dis-je, affectant la bonne humeur, car il n'était pas convenable de m'affronter à lui en une occasion si inopportune. Moi, je suis le plus discret et le plus prudent des hommes. Vous-même m'avez mis au courant de vos aventures. Allons, mon ami, soyons francs. Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, que vous pensiez l'emmener à Malte ?

Lord Gray se mit à sourire.

- Je n'ai pas dit cela, dit-il, hésitant.
- Vous... vous-même. Et moi, j'ai promis de vous aider dans cette entreprise, en échange de votre aide pour tuer mon rival détesté, Currito Baez.
- C'est vrai, dit-il en riant. Bien, mon ami. Nous tuerons Currito et nous déroberons la fille. Au cas où j'aurais besoin d'aide, puis-je compter sur vous ?
- Sans aucun doute. Seulement, je dois savoir quand se prépare le grand coup.
- Quel coup ?
- Celui du rapt.

Lord Gray médita un long moment. Sans doute hésitait-il à me faire confiance.

- Pour le rapt je n'ai besoin de personne, dit-il enfin. J'aurai besoin de quelqu'un, oui, pour fuir de Cadiz, ce qui n'est pas facile.
- Moi, je vous sortirai d'affaire. Sachons quand...
- Quand ?
- Pour vous aider, j'ai besoin de demander une permission à l'avance.
- C'est vrai. Eh bien ! Plutôt m'arracher la langue que de vous révéler à vous, même à vous, le lieu et la personne...
- Je ne veux même pas le savoir ; ce qui m'importe c'est l'heure...
- C'est vrai... Bien ; je répète que vous ne saurez ni le lieu ni la personne. Je dirai uniquement...

Il sortit un papier que je reconnus comme celui que la Alacrana lui avait remis et ajouta :

- Ce papier fixe le jour et l'heure. Ce sera demain soir.
- Ça suffit. C'est tout ce dont j'ai besoin de savoir. Demain soir.
- Le reste, je ne le dirai même pas à mon ombre. Je crains des trahisons et des embuscades et je me méfie même de mes meilleurs amis.
- Je ne veux pas être indiscret en posant des questions... Cela ne me regarde pas. Il me suffit de savoir que, demain soir, je dois venir à Cadix pour me mettre à la disposition d'un ami que j'estime beaucoup.

Je pensai que lord éloignerait de mes yeux le papier qui portait des avis si étranges, mais à ma grande surprise, il me le montra. C'était une page de livre, dans la marge de laquelle il y avait quelques traits au crayon.

- C'est la lettre ? J'avoue que je ne peux comprendre ce qu'elle dit, ce n'est pas facile de connaître la nature de l'écriture.
- Moi, je le comprends bien... Ces traits se rapportent à des lettres précises, des lignes imprimées et, avec un peu de patience, on déchiffre. Mais je crois que vous en savez assez. Silence donc, et ne parlez pas de cette affaire. Je suis mortifié, rendu nerveux et en colère de voir qu'il y a quelqu'un qui possède une part de mon secret. Maintenant, ne pensons plus qu'à Currito Báez. Mon ami, je sens un désir irrésistible, un désir profond de tuer un homme.
- Moi aussi.
- Quand est-ce qu'on le liquide ?
- Demain soir, je vous le dirai.
- Voulez-vous que je vous fasse faire quelques exercices à l'escrime ?
- Rien de plus opportun. Vite ! les fleurets. J'espère acquérir d'ici à demain autant d'adresse que mon maître.

Nous commençâmes à tirer.

- Oh ! quelle force vous avez, mon ami ! dit-il, en recevant une estocade très moyenne.
- Je me trouve bien, oui.
- Pauvre Currito Báez !
- Oui. Pauvre Currito Báez ! Nous verrons demain.

Un grand bruit se fit entendre dans l'escalier, nous suspendîmes le jeu aussitôt, demeurant le fleuret à la main en attitude d'observation ; voilà qu'entrent en faisant grand bruit, et telles des bras de mer qui enveloppent tout et inondent tout, deux filles, les meilleures que peut donner l'Andalousie. Vous

les connaissez ? C'étaient María Encarnación appelée *la Churriana*, et Pepilla, *la Poenca* qu'on nommait ainsi parce qu'elle était la nièce de monsieur Poenco.

- Canaille ! s'écria l'une d'elles en courant, légère, vers mon ami. Que de temps sans te voir ? Tu ne savais pas que cette *pauvrette* était en train de mourir ?
- *Miloro* est *irrité* de l'intérieur, là, et ne veut rien savoir sur les gens de la Viña.
- Aimable canaille, dit l'Anglais, assoyez-vous. Assoyez-vous et dînez.

Tous les quatre, nous prîmes un siège mais il ne se passa ensuite rien qui soit digne d'être raconté, je vais donc m'abstenir de soustraire de l'espace et de l'attention pour un autre sujet de plus grande importance.

Don Diego de Rumblar vint me réveiller à mon logement, l'après-midi du lendemain. N'ayant pas pu dormir de la nuit, j'avais passé en sommeil fiévreux une partie du jour et je me trouvais au réveil très affecté et affaibli. Mon âme, pleine de tristesse, était abattue, incapable du moindre envol ; elle se trouvait inférieure à elle-même, elle finissait par sembler perdre cette peine d'autrefois que lui produisaient ses propres fautes et elle s'endormait en une indifférence lourde. Tolérante avec les erreurs, avec les écarts, avec le vice même, elle se dégradait d'heure en heure. Don Diego me dit :

- Je te fais savoir que, samedi de cette semaine, il y aura deux événements à la maison. Je me marie et ma sœur va entrer comme novice chez les Capuchinas de Cadix.
- Tous mes vœux.
- J'ai perdu ces scrupules, fruits d'une délicatesse excessive et ridicule. Maman me dit que je suis un âne si je ne me décide pas tout de suite.
- Elle a raison.
- En plus, mon vieux, tu dois savoir que maman m'a assiégé par la faim.
- Par la faim !
- Eh oui ! Elle assure que notre fortune est au plus bas à cause de la guerre et elle ajoute : "Si tu ne te maries pas, je ne sais pas comment nous allons vivre !" Avec tout ça, pas un sou pour mes dépenses. Eminent jeune homme, gloire de la Patrie, si tu prêtais quatre douros au comte de Rumblar, l'Europe entière t'en serait reconnaissante.

Je lui donnai les quatre douros.

- Merci, merci, bienveillant soldat. Je te les rendrai dès que je me marierai. Dis-moi, tu ne trouves pas que je fais bien de me défaire de ces vains scrupules ?
- Aucun doute.
- Lord Gray n'est pas revenu par ici ; personne ne sait où il est, il a dû repartir pour l'Angleterre.
- Je crois en effet qu'il est reparti dans son pays.
- Je te préviens que ma fiancée ne peut pas me voir en peinture ; mais ce n'est pas grave. Ma mère m'a bloqué par mer et par terre et je me rends, mon vieux, je me rends à ce qu'elle veut. Avec dame maman, on ne rigole pas, mon ami. Si tu voyais les coups qu'elle me donne... J'ai dû faire faire de nouvelles clés pour pouvoir sortir la nuit. Et mes sœurs et ma fiancée ? Cela fait au moins deux mois qu'elles ne connaissent pas la couleur de la rue. Elles ne vont même plus à la messe ; en promenade, inutile d'y songer. Les vitres ont été assujetties par des clous à l'intérieur du balcon et les filles n'ont pas le droit d'avoir un papier à la main, ni encre ni plumes. Les trois malheureuses sont dans un état qui fait peine à voir, elles sont éteintes et angoissées, elles préféreraient sûrement la pire vie du monde à celle qu'elles ont maintenant, elles supporteraient à plaisir les coups de bâtons d'un mari ou les rigueurs d'une abbesse, pourvu qu'elles puissent abandonner les sombres cachots de ma maison. Elles ne voient d'autres hommes que moi et don Paco. Penses-tu qu'elles peuvent s'amuser ?
- Vous sortez la nuit de chez vous ?
- Oui ; tu ne sais pas que je vais tous les soirs à une réunion d'hommes seuls où on parle de politique ? La politique enchanteresse, délicieuse politique ! Je peux donc te dire que nous nous réunissons dans une

maison de la rue Santa Trinidad et là, nous sommes des heures et des heures à parler de démocratie et du servilisme, disant mille bêtises sur les moines, écrivant à grands traits le papier satirique qui s'intitule *Le Lutin des Cafés*. Nous nous occupons de la vie et des miracles de tout un chacun et nous critiquons sans pitié. Mais le plus marrant est cette partie pleine d'esprit où nous nous moquons des prêtres, de l'Inquisition, du Pape, de la sainte Eglise et du Concile de Trente. Allez, attrape ça !...

- Evidemment, le grand Gallardo est dans le coup.
- Si ma mère savait cela, elle me pendrait au plafond du salon puisque nous n'avons plus de créneaux, pour me faire la leçon. Nous allons en réunion. Nous nous réunissons aussi de jour. Aujourd'hui, on va lire un feuillet que quelqu'un a écrit en réponse au *Dictionnaire manuel pour l'intelligence de certains écrivains qui par erreur sont nés en Espagne*. Tu connais ce petit livre ? C'est une suite de bêtises. Ostolaza l'a apporté à la maison et, le soir, lui, monsieur Tenreyro et maman le lisent et s'amuse beaucoup de ses bons mots stupides et de ses grossièretés. Tu vas voir ce qu'on va lui répondre.
- Pour occuper le temps, nous allons y aller, dis-je, prêt à sortir.
- Ce soir, ajouta-t-il, nous allons aller chez Poenco. Je t'invite à prendre un verre...
- Magnifique idée. Quand madame doña María dormira, vous sortirez, vous mettrez votre clé dans votre poche et hop ! chez Poenco... Nous passerons une bonne soirée. Je sais que María Encarnación et Pepilla *la Poenca* seront là.

- Je m'en lèche les babines, ami Araceli, quelle nouvelle ! J'y vais tête baissée. Madame ma mère dort comme une souche et ne se rend pas compte de mes incartades.
- Mais les petites sœurs vont s'en rendre compte.
- Elles le savent bien et me poussent à sortir pour que je leur raconte ce qui s'est passé durant la nuit. Je vais aussi au théâtre. Les pauvres petites mènent une vie... Comme elles dorment ensemble toutes les trois dans la même chambre, elles se distraient la nuit en se racontant des histoires à voix basse.

Nous arrivâmes à la rue Santa Trinidad et, dans une salle basse, obscure et extrêmement humble, il y avait jusqu'à deux douzaines de personnes de différents âges, même s'il y avait plus de jeunes que de vieux, tous joyeux et bruyants, comme un groupe d'étudiants, vêtus comme les volontaires pour certains, avec une soutane pour quelques autres, si je me souviens bien. Décrire la confusion et le désordre qui y régnaient serait impossible ; peindre la variété de leurs têtes, la mobilité de leurs gestes et leur folle envie de parler et de rire qu'ils avaient, serait ennuyeux. Les uns étaient assis sur des chaises bancales, les autres debout sur les tables devenues leur tribune, tous s'entraînaient à l'exercice parlementaire ; quelques-uns se disputaient furieusement dans les coins et il n'en manquait pas qui, à genoux ou sur le petit endroit libre que leur laissaient les pieds des orateurs, remplissaient des cahiers. C'était un vrai nid, une fabrique d'hommes politiques, de journalistes, de tribuns, d'agitateurs, de ministres et ça faisait plaisir de voir avec quel esprit tous ces poussins malicieux rompaient leur coquille.

C'était un club à ses débuts, une rédaction de journal, une académie parlementaire, tout cela et quelque chose en plus. Quelle pépinière ! Toutes ces passions, ces crises, ces

révolutions, cette histoire enfin bouillonnaient dans cette pâte qu'on venait de mettre au feu ! Les petits œufs que dépose le papillon pour donner vie à la chenille ne s'ouvrent pas, ne mettent pas dehors le petit, celui-ci ne se développe pas plus vite à la chaleur du printemps que ces innocents embryons d'hommes politiques. Leur précocité étonnait et, en les entendant parler, on les aurait crus capables de faire la guerre à l'univers entier.

Immédiatement, don Diego et moi, nous fûmes traités comme de vieux amis.

- A l'instant va arriver ce célèbre bibliothécaire des *Cortès*, dit l'un, il va finir de lire son œuvre.
- Je vois déjà trembler les moines pansus et les chanoines rougeauds. J'ai déjà dit qu'on devrait graver les paroles en lettres d'or et d'argent à tous les coins de rue.
- Voilà, voilà le célèbre Gallardo !

C'était un homme très grand, maigre, dégingandé, jaune, et à noter sur son visage la vivacité des yeux et la longueur de ses oreilles en éventail. Homme singulier ! Cinquante ans après, vous auriez pu le voir dans les rues de Madrid, défiguré par son demi-siècle mais toujours se distinguant très bien par la prolongation longitudinale de sa personne ; vous l'auriez vu toujours maigre, toujours jaune, mais plus atrabilaire que jovial, marchant vite, les poches d'une espèce de redingote grise pleines de vieux livres, son chapeau de toile habitué aux intempéries des eaux et du soleil ; et si par hasard, vous dirigiez vos pas vers la Alberquilla, pâturages proches de Tolède, vous l'auriez vu, là, enfermé dans une bibliothèque, où le dévorait, comme don Quichotte la chevalerie, l'étonnante folie des notes ; vous l'auriez vu confiné des semaines entières, sans

prendre d'autre aliment que la très modeste ration journalière d'une soupe au lait. Il manquait quelque chose dans cette tête pour que, sachant tout ce qu'il y avait à savoir en matière de livres et, étant le magasin de notes, de faits et de nouvelles, le plus colossal au monde, il n'en fasse jamais quelque chose d'utile.

Mais vous n'avez pas connu Gallardo comme moi, dans la plénitude de sa frénésie clérophobe ; vous ne l'avez pas entendu lire comme moi les célèbres pages du *Dictionnaire burlesque*, le livre le plus atroce et le plus insolent contre la religion et les religieux qu'on ait écrit en Espagne. Il était possédé d'une inspiration impie, il fut la première muse de cette poésie grotesque progressiste qui, durant de nombreuses années, rendit folle la jeunesse, la persuadant que la liberté consiste à tuer du curé.

- La lecture, la lecture ! crièrent six ou sept voix.
- Tu as fini le paragraphe du *Christianisme* ?
- Du calme et ne me rendez pas fou, dit Gallardo, en sortant quelques bouts de papier. On ne peut pas aller si vite.
- Si tu es au milieu, insigne bibliothécaire, tu as dû arriver au petit paragraphe de l'*Inquisition* qui tombera à la lettre *I*.
- Non, parce que je mets un *Y* à *Inquisition*.

Grands rires bruyants et retentissants.

- Attendez un peu. Que pensez-vous de la Constitution, dit-il en s'assoyant, pendant qu'un petit chœur se formait autour de lui. Vous devez bien savoir que l'âne bâcleur du *Dictionnaire manuel* disait que la Constitution sera "un assemblage de paragraphes de Condillac

cousus par du gros fil..." Mais regardez plutôt comment je définis le Christianisme. Je dis ceci : "Amour ardent pour les rentes, les honneurs et les ordres de l'Eglise du Christ. Ceux qui possèdent cet amour savent unir tous les extrêmes et attacher tous les bouts, ils sont si adroits qu'à force d'amour pour l'épouse de Jésus-Christ, ils ont réussi à avoir à leur disposition deux trésoreries, qui sont celle des coffres remplis de la Cour d'Espagne et celle des trésoriers des grâces de la Cour de Rome." Vous voyez bien que j'ai paraphrasé ce qu'a dit le *Manuel* au paragraphe *Patriotisme*.

- Bartolillo, demanda quelqu'un, tu ne lui as rien répondu à celui qui dit que l'âme est "un petit os tendre qu'il y a dans le cerveau ou d'après d'autres dans le diaphragme, placé ainsi comme le petit bout de bois que l'on met sous les violons" ?
- Patience. Voilà ce que je mets au mot *Fanatisme*... "Maladie physico-morale, cruelle et désespérée parce que ceux qui en souffrent détestent plus la médecine que la maladie. C'est une espèce de rage canine qui embrase les entrailles, spécialement ceux qui traînent des houpelandes. Les symptômes sont les maux de cœur, la convulsion, le délire, la frénésie ; à son dernier stade, il dégénère en lycanthropie, état où le malade sent des désirs de faire une grande flambée pour brûler la moitié du genre humain."
- C'est bien dit ; mais un peu froid, Bartolo.
- Sois dur, plus dur avec eux. Voyons comment tu enveloppes le mot *Moine*.
- *Moine*... Attention, continua le lecteur. "Une sorte d'animal vil et méprisable qui vit dans l'oisiveté à coup de sueur du voisin dans une espèce de café-auberge, où

il s'adonne à toute espèce de plaisirs et jouissances, sans rien faire d'autre que de se gratter la panse."

Là, les jeunes ne purent contenir leur enthousiasme et ce fut un tel vacarme, bruit de pieds et de mains, que les passants s'arrêtaient dans la rue, surpris par le bruit stertoreux.

- Bon, messieurs, je n'en lis pas plus, dit Gallardo rangeant ses papiers avec fierté. Cela va perdre de la nouveauté quand on les publiera.
- Bartolo, donne-nous le mot *Evêque*.
- Bartolo, lis-nous le mot *Pape*.
- Ça, c'est pour demain.
- Ils sont déjà par là les goinfres à la tête penchée comme des figues mûres depuis qu'ils savent que ton *Dictionnaire* va sortir.
- Bartolo, écris-tu aujourd'hui quelque chose contre Lardizábal ?

Lardizábal, individu de la Régence, qui avait cessé ses fonctions l'année précédente, publia ces jours-là un terrible feuillet contre les *Cortès*.

- Moi ? Jamais je n'ai jeté ni paille ni orge à ce monsieur Lardizábal.

Voyons, défendons la souveraineté de la nation.

- Si vous n'avez comme ennemi que Lardizábal... Souffle et je te le donne vivant...
- Demain notre *Lutin* sera bien.
- Quand je serai député, dit un autre si maladif qu'on aurait dit un prématuré, je demanderai à ce que tous les moines d'Espagne soient envoyés tourner les norias pour puiser l'eau.

- Comme ça, on pourra arroser toute la Mancha.
- Messieurs, n'oubliez pas que demain Ostolaza parle et peut-être aussi don José Pablo Valiente.
- Il faut aller à la tribune.
- Moi, j'attendrai dans la rue pour voir la sortie.
- Eh... Antonio, fais-nous un discours.
- Un discours comme celui d'hier et sur le même thème de la démocratie.
- Mais ne dis pas, comme le *Dictionnaire manuel*, que la démocratie "est une espèce de garde-robes où s'entasse confusément des bas, des guêtres, des bottes, des chaussures, des chaussettes et des justaucorps avec fracs, redingotes et vestes, casaques, manteaux et capotes ridicules, chapeaux ronds et tricornes, petites capes et quelques monstres de la nature qu'on appelle abbés".
- C'est ainsi qu'il a voulu peindre les *Cortès*.
- La démocratie, dit un autre jeune homme sur un ton éloquent bien que zézayant, est cette forme de "gouvernement où le peuple, utilisant sa souveraineté, se régit par lui-même, tous les citoyens étant égaux devant la loi qu'eux-mêmes s'imposent, comme nous sommes tous les enfants bannis d'Eve aux yeux de Dieu."
- Oh là ! Répète ça, c'est très joli et je veux l'apprendre par cœur pour le dire à mon papa ce soir pendant le dîner. Mon papa est très libéral, il aime ces choses-là.

Moi, je m'ennuyais avec ces gens, sans pouvoir sortir de substance d'une si insupportable confusion de voix diverses ou de ce labyrinthe d'opinions, de bêtises, de puérilités manifestées en chœur inharmonique dont le murmure aurait rendu folles des têtes plus fortes. Je dis à don Diego que je m'en allais et lui s'obstina à me voir l'accompagner jusqu'à la fin.

- Moi, j'écoute attentivement tout ce qui se dit, me dit-il, pour apprendre par cœur et lâcher cela ensuite dans les cafés et les bistrots. Ainsi je vais acquérir une renommée de grand homme politique ; quand je m'approcherai d'une table d'un café, tous me diront : "Voyons voir, don Diego, que pensez-vous de la session d'aujourd'hui ?"

Nous restâmes un peu plus ; mais à la fin, je pus le faire sortir de là, après de grands efforts, et nous nous en allâmes prendre le frais sur les remparts.

- Que dirait doña María, lui demandai-je, si maintenant je me présentais chez elle ?
- Bon, j'imagine que madame ma mère ne te juge pas mal du tout. Ostolaza dit de toi mille hérésies ; mais maman s'oppose à ce qu'on dise du mal de quelqu'un devant elle... Cependant, tu as chez moi la renommée d'un terrible conquistador de beautés. Mieux vaut que tu n'y ailles pas. Ah ! coquin ! Je sais bien que ma petite sœur Presentación te plaît. Tous les jours, elle me demande de tes nouvelles... Pour ma part, si tu la veux... je sais que tu es un homme honnête.
- En effet, elle me plaît bien.
- Etant donné que tu l'as emmenée aux Cortès, un soir... Oui, quand elles sont sorties, que la bombe est tombée et que le père Pedro de Advíncula leur a prêté secours... Le pauvre don Paco en a été malade pendant cinq jours... il est revenu à la maison plein d'emplâtres parce que la bombe en éclatant, figure-toi, mon vieux ! l'a broyé comme s'il avait reçu une volée de coups de bâton.
- Pauvre précepteur !... N'oubliez pas, mon ami, que, ce soir, nous devons aller chez Poenco.

- Oui, comment l'oublier ! J'en tremble déjà de plaisir. Tu dis que Pepilla, la *Poenca* y sera ?
- Et toute la fine fleur des *majas*.
- Je crois que le moment où madame ma mère fermera les yeux n'est pas arrivé.
- J'attends à Puerta de Tierra.
- Puerta del Cielo, devrait-on dire. Il y aura aussi la *Churriana* ?
- Aussi.
- Eh bien, même si je savais que ma maman devait veiller toute la nuit... Adieu... je vais dîner et prier le chapelet. Dans une heure et demie, je serai là... Brigand, je vais dire à Presentación que je t'ai vu. Qu'est-ce qu'elle va être contente !

Quand nous nous séparâmes, je fis une nouvelle visite à lord Gray et, comme je le trouvai prêt à sortir, je lui dis :

- Milord, madame la comtesse (Amaranthe) m'a chargé hier de vous prier de passer la voir.
- J'y vais tout de suite... Vous êtes libre ce soir ?
- Libre et à vos ordres.
- Il sera tard quand j'aurai besoin de votre aide. Où pourrons-nous nous retrouver ?
- Il n'est pas nécessaire de fixer un lieu, répondis-je. Je suis sûr que nous nous retrouverons. J'ai une demande à vous faire. Mon épée n'est pas une bonne épée. Voulez-vous me prêter cette magnifique lame de Tolède qui est dans la panoplie ?
- Avec beaucoup de plaisir ; la voilà.

Il me la donna et j'échangeai son arme contre la mienne.

- Pauvre Currito Báez ! dit-il, en riant. Vous avez fixé le duel pour cette nuit. Mais, mon ami, je ne peux pas être partout. Cette nuit, je ne pourrai assister à la mort de cet homme.
- Eh bien, vous n'avez pas à pouvoir. Il y a du temps pour cela.
- Fixons les heures.
- Ce n'est pas la peine. Nous nous retrouverons bien. Adieu.
- Eh bien, adieu.

Il faisait nuit et je courus au bistrot. Don Diego prit du retard ; une heure passa, deux, je n'en pouvais plus, j'étais anxieux et curieux. Enfin, je le vis apparaître et mon impatience fébrile se calma dès son arrivée.

- Poenco, cria-t-il en tapant du poing sur la table, apporte une bouteille de manzanilla. Y a-t-il un peu de poisson pour attiser la soif ?... Cher Gabriel, mon brave et charitable ami, je te fais savoir que tout de suite, en passant dans la rue du Burro, j'ai eu envie d'entrer chez Pepe Caífas, j'y ai perdu les quatre douros que tu m'avais donnés cet après-midi. Aurais-tu l'extrême gentillesse de m'en donner quatre autres ? Tu sais que je me marie bientôt.

Je lui donnai ce qu'il demandait.

- Monsieur Poenco, où est Pepilla ?
- Elle est allée se confesser et elle est en train de faire pénitence.
- Se confesser ! Ta fille se confesse ? Ne la laisse s'approcher d'aucun de ces moines. Tu sais bien que les moines sont "des animaux vils et méprisables qui

vivent de l'oisiveté et de la fainéantise dans une espèce de café-auberge où ils se livrent à toute espèce de plaisirs..."

- Tout ce que nous allons dépenser, mets-le sur mon compte, père Poenco, dis-je. Allez, du jerez.
- Merci, merci, vaillant soldat. Tu as toujours été généreux. De sorte que je vais pouvoir m'enivrer... Mon petit Poenco, tu dois bien pouvoir me dire où on peut voir María Encarnación, cette nuit ?
- Mon petit monsieur don Diego, dit le coquin, je ne m'engagerai pas à vous dire où elle est, même si vous me donnez ces quatre sols d'argent mexicains parce que María Encarnación est sortie d'ici avec Currito Báez en prenant la rue de Torno de Santa María... *cetera, cetera.*

Plusieurs *majos*, bien connus de nous, entrèrent et don Diego les invita à boire ce qui, loin de les gêner, leur causa beaucoup de joie.

- Tu viens des *Cortès*, *Vejarruco* ? demanda don Diego à l'un d'eux.
- Oui... Et quelle tempête ils ont faite là-bas avec le *papier* de Lardizábal.
- Ce ne sont que des fripouilles, s'écria *Lombrijón*. Quel bagou avait ce grand député, coloré, instinctif, et quelles choses il leur a dites quand il a eu l'occasion en
- Qu'est-ce que tu y comprends toi, *Lombrijón* ?... Ce qu'il a dit c'est que le peuple...
- J'ai encore dans les oreilles un mot, *Vejarruco*. C'est le mot *mococratie*...
- Parions pour savoir lequel est le plus bête, dit don Diego, avec pédanterie. La démocratie et non la

mococratie est "cette forme de gouvernement où le Peuple, utilisant sa souveraineté, se régit par lui-même, tous les citoyens étant égaux devant la loi."

- Très juste. Qu'il parle bien ce petit ange ! Si ça ne tenait qu'à moi, demain, il serait député.
- Un jour, vous voterez pour moi, *Vejarruco* et *Lombrijón*, dit mon ami, ressentant dans sa tête, avec les vapeurs du généreux liquide, les brumes de sa vaine ambition.
- Vive le peuple souverain ! cria *Vejarruco*.
- Vive les *Cortès* ! grogna *Lombrijón*, en tapant des mains au rythme de la malagueña. Je dis qu'une ronde de filles qui dansent, autant de bons garçons et un tonneau de Trebujena qui permettra de boire un bon coup me plaisent mieux que les *Cortès*, qui n'ont comme musique que les clochettes agitées par le Président et le ronron des discours.
- Qu'elles viennent les filles et les guitares, cria Rumbiar, maître que de la moitié de son petit entendement.
- Poenco, si tu les amènes, nous te faisons...
- On te fait député...
- Qu'est-ce que c'est que ça ? *Menistre* ! Vive *la liberté de la Presse* et le *ministre missieur* Poenco !

Pendant que, de cette façon, il s'échauffait l'esprit et que les sens de ces barbares s'excitaient, le temps passait, beaucoup plus de temps que j'aurais voulu, sans pouvoir mettre à exécution mon idée. Neuf heures avaient sonné, dix, presque onze.

Plus forte que s'il y avait eu quelque chose dedans, la tête de mon ami don Diego résistait aux fréquents transvasements de l'ardent liquide ; mais quand les filles arrivèrent et que la musique commença, le noble rejeton perdit les pédales et se

donna de tout son cœur et son corps dans le tourbillon de la plus grossière orgie que le caboulot andalou peut offrir à la sensualité. Il dansa, chanta, prononça des discours politiques sur une table, imita le dindon et le cochon et enfin, très tard, alors que le désir me dévorait et l'impatience me rendait nerveux et fatigué, son grand corps noble tomba par terre, inerte comme une gourde de vin. Les filles formaient d'élégants couples avec *Vejarruco* et *Lombrijón*, les guitaristes s'amusaient tout seuls à l'autre extrémité de la taverne ; le grand Poenco ronflait comme une bête malade et l'occasion était propice pour moi. Je pris les deux clés que don Diego, le dormeur, avait dans sa poche et je courus comme un fou hors de la taverne.

La fête répugnante avait duré longtemps parce qu'il était presque minuit.

Je ne courais pas, je volais et, en peu de temps, j'arrivai à la rue Amargura, meurtri par la crainte d'arriver trop tard. Un homme, qui s'en va désespérément commettre un crime, ne ressent pas au moment de perpétrer son premier vol ou son premier assassinat une émotion plus vive que celle que je ressentais quand j'introduisis la clé, quand je donnai les tours tout doucement pour éviter tout bruit, quand, poussant la porte déjà ouverte, celle-ci céda devant moi sans grincer, grâce aux précautions, qu'à cette fin, don Diego avait prises. J'entrai et, pendant un moment, je me trouvai désorienté dans la profonde obscurité de l'entrée ; mais à tâtons et soigneusement, je pus arriver dans le patio où la clarté du ciel, qui entrait par la couverture de verre, me permit d'avancer d'un pas plus sûr. Ouvrant la seconde porte qui donnait sur l'escalier, je montai très doucement en m'accrochant à la barre.

Mon cœur battait follement, j'avais l'impression qu'il grossissait de manière démesurée, et j'expérimentais la sensation de porter dans la poitrine un objet plus grand que la maison où je me trouvais. Je tâtai mon épée pour voir si elle était toujours à ma ceinture et je vérifiai si elle sortait facilement du fourreau. Dans la pénombre qui m'entourait, je croyais voir à chaque instant l'image de lord Gray et une autre image, sortant en courant de la maison profanée. Véritablement, mesdames et messieurs, en en parlant sereinement, je ne pouvais pas me rendre compte de l'objet de mon expédition risquée là à l'intérieur. Allais-je satisfaire en la personne de lord Gray mon désir de vengeance, allais-je jouir de mon propre affront ou empêcher la violente décision des amants fous ? Je n'en savais rien. Dans ma poitrine bouillonnaient d'ardentes fureurs et mon front brûlait, serré par un anneau de fer incandescent. La jalousie me portait sur ses ailes noires pleines d'ongles pointues qui me déchiraient

la poitrine et, me laissant entraîner, je ne pouvais prévoir quel serait le terme de mon voyage.

En arrivant dans le couloir de verre qui faisait le tour du patio, j'aperçus clairement les objets, grâce à la forte lumière de la lune qui y pénétrait. Alors, je méditai et, formulant vaguement un plan, je dis :

- Je vais chercher, ici, un lieu où me cacher. Lord Gray ne peut pas être arrivé déjà. Je l'attends et, quand il viendra, je me mettrai sur son passage.

Je tendis l'oreille et je crus entendre un léger bruit. Cela me semblait un bruit de jupes et de pas très menus. Attendant un instant, je distinguai enfin une forme de femme qui sortait dans le couloir par la porte la plus éloignée de l'endroit où je me trouvais. Il y avait là un haut placard noir et pesant qui jetait une ombre très sombre sur le côté et je m'y rangeai. J'entrevis la silhouette qui s'approchait, je la reconnus tout de suite. C'était Inès. Elle s'approcha encore et, à la fin, elle passa devant moi. Je m'écrasai contre le mur : j'aurais aimé être de papier pour occuper le moins d'espace possible.

A la faible lumière, je pus remarquer chez elle une grande confusion. Inès allait vers l'escalier, revenait, tournait et avançait, revenait sur ses pas. Ses gestes montraient une vive anxiété, plus que de l'anxiété, un désespoir. Elle poussait de profonds soupirs, regardait le ciel comme implorant miséricorde, réfléchissait ensuite, le menton appuyé sur sa main, et enfin revenait à ses inquiétudes précédentes.

"Elle l'attend, me dis-je. Lord Gray n'est pas venu."

Inès entra soudain dans les chambres et en ressortit peu après avec une longue mantille noire sur la tête. Elle avançait avec

précaution, ses pieds délicats semblaient à peine effleurer les dalles du sol. Elle repassa près de moi, se dirigea vers l'escalier, mais revint encore.

" Elle est folle, pensai-je, elle s'apprête à sortir seule. Sans doute que lui l'attend-il dans la rue."

La jeune fille descendit deux ou trois marches et remonta. Alors j'observai clairement son visage : elle était très perturbée. Elle balbutiait ou zézayait et son soliloque, d'où s'échappaient quelques mots bredouillés, était de ceux qui marquent un grand bouleversement. Quelques mots ténus et confus, sortant de ses lèvres, arrivèrent à mes oreilles et je perçus clairement ces quelques mots : "J'ai peur"

En passant près de moi, je ne sais pas si elle sentit ma respiration ou le frôlement de mon corps contre le mur parce que c'était impossible de rester dans une quiétude permanente. Elle frémit de tout son corps, regarda dans le coin et me vit sûrement, c'est-à-dire, elle vit une forme, un fantôme, un voleur, n'importe lequel de ces vestiges ou lutins nocturnes imaginaires, qui effraient les enfants et les jeunes filles timides. Dans le paroxysme de sa peur, elle eut cependant assez de présence d'esprit pour ne pas crier ; elle voulut courir mais les forces lui manquèrent. Machinalement, je sortis de ma cachette, faisant quelques pas vers elle, je la vis toute tremblante, les yeux écarquillés et les mains ouvertes, je m'approchai davantage et lui dis à voix très basse :

- C'est moi ; tu ne me reconnais pas ?
- Gabriel, dit-elle comme quelqu'un qui se réveille d'un mauvais rêve. Comment es-tu entré ici ? Que cherches-tu ?
- Tu ne m'attendais sans doute pas ?

Son accent de profonde surprise n'indiquait ni contrariété ni peine. Elle ajouta ensuite :

- On dirait que c'est Dieu qui t'a envoyé me secourir. Accompagne-moi : je dois sortir dans la rue.
- Dans la rue ! m'exclamai-je, plus déconcerté encore.
- Oui, dit-elle retrouvant l'angoisse que j'avais vue sur elle au début ; je veux la ramener même si c'est en la traînant par les cheveux... Ah ! Gabriel, je suis si angoissée que je ne sais pas te raconter ce qui m'arrive. Mais allons, accompagne-moi. Je n'osais pas sortir seule à cette heure.

En disant cela, elle me prenait le bras et, d'une impulsion nerveuse, elle me poussait vers l'escalier.

- Cette maison est déshonorée... Quelle honte ! Si demain doña María se réveille et ne la trouve pas là... Allons, allons. J'espère qu'elle m'obéira.
- Qui ?
- Asunción. Je vais la chercher.
- Où est-elle ?
- Elle est partie... Elle a fui... Lord Gray est venu... Je te raconterai dans la rue...

Nous parlions si bas que nous nous disions les mots à l'oreille. En un instant et marchant aussi vite que nous le permettait l'obscurité de la maison, nous descendîmes, ouvrîmes les portes et nous nous trouvâmes dans la rue.

- Ah ! dit-elle, en me voyant fermer la porte de l'extérieur. Dans mon inattention, j'avais oublié que pour sortir, il fallait les clés pour ouvrir la porte.
- Mais où vas-tu, où va-t-on ?

- Courons, dit-elle, en s'accrochant à mon bras.
- Où ?
- Chez lord Gray ?

Ce nom fit bouillir à nouveau mon sang et je demandai aigrement :

- Pour quoi faire ?
- Pour chercher Asunción. Peut-être arriverons-nous à temps pour empêcher sa fuite de Cadix... Elle est folle, cette fille, folle, folle, folle... Gabriel, dans quel but entras-tu cette nuit dans la maison ? Tu venais me chercher ?... Tu venais de la part de ma cousine ?
- Mais lord Gray... Explique-moi ça.
- Lord Gray est entré cette nuit. Asunción l'attendait... Elle s'est levée tout doucement de son lit et s'est habillée. Je me suis réveillée aussi... Asunción est venue jusqu'à mon lit et, au moment où elle allait partir en me donnant un baiser, à voix très basse, elle m'a dit : "Inès de mon cœur, adieu, je m'en vais de la maison." J'ai sauté de mon lit, j'ai voulu la retenir mais la coquine avait tout bien préparé et elle est sortie à grande vitesse. J'ai voulu crier, mais j'ai eu peur... L'idée de réveiller doña María à cet instant me faisait trembler... Ils sont partis très vite et, quand je me suis retrouvée seule... Ah ! la folie de cette fille que tout le monde prend pour une sainte, m'échauffait le sang. Lord Gray l'a trompée ; lord Gray va l'abandonner... allons, allons vite.
- J'ai l'impression de rêver ! Alors comme ça, Asunción... Mais qu'est-ce qu'on va faire, qu'est-ce qu'on va dire à Asunción et à lord Gray ?
- Et c'est un homme, un gentilhomme, un militaire qui porte une épée qui dit ça ? Quand je les ai vus sortir, j'ai

senti un élan de colère... j'ai voulu courir derrière eux... puis j'ai eu l'idée d'appeler ceux de la maison... mais ensuite, pensant qu'il valait mieux empêcher la fuite d'Asunción, j'ai pensé que je pourrais la ramener à la maison et la comtesse ne serait au courant de rien... J'ai demandé au ciel du secours et je me suis dit : "Mon Dieu, que puis-je faire, moi, une pauvre femme, une déshéritée contre la perfidie, l'astuce et la force de ce maudit Anglais ? Dieu tout-puissant, aide-moi dans cette tâche." Et alors que je me disais ça, tu t'es présenté à moi.

- Et quelle est ton intention ?
- Je me demandais si je devais sortir ou pas. C'était une folie de sortir... Qu'aurais-je pu obtenir seule ? Rien. Maintenant c'est différent. Je vais me présenter chez ce bandit ; je vais essayer de convaincre cette malheureuse du sort misérable qui l'attend. Oh ! jamais je ne l'ai crue capable d'un acte aussi abominable... Je vais faire tout mon possible pour la ramener avec moi. Un homme m'accompagne, je ne crains pas lord Gray et nous verrons s'il persiste dans ses vils projets devant toi.
- Il ne persistera pas. Ce qui est en train de se passer est un plan admirable de la Providence.
- La pauvre Asunción est folle. Elle a un bon fond mais la sainteté, l'enfermement, lord Gray ont transformé son imagination en source bouillonnante. Nous nous aimons beaucoup. Plusieurs fois, j'ai réussi auprès d'elle par mes recommandations affectueuses, plus que sa mère, par la rigueur, et toute l'Eglise catholique avec ses saints... Elle reviendra, elle reviendra avec nous... Quel dangereux moment !... Elle et moi, hors de la maison !... Courons, courons. La maison de cet homme est au bout du monde.

- Lord Gray va abandonner sa proie. Nous y voilà. Lord Gray aura le châtement qu'il mérite.
- Ah ! si Dieu t'entendait ! Pauvre Asunción ! Pauvre amie ! Si bonne et si folle ! J'en ai le cœur brisé de penser qu'elle soit déshonorée et qu'elle soit perdue pour toujours. Nous l'arracherons des mains de son séducteur... Non, elle ne s'enfuira pas de Cadix... Le jour n'est pas encore prêt d'arriver... Allons, courons vite.

Nous arrivâmes enfin chez lord Gray. Je frappai très fort à la porte et un domestique somnolent et de mauvaise humeur descendit nous ouvrir.

- Monsieur n'est pas là, nous dit-il.

Pensant qu'il nous trompait, je poussai porte et portier pour m'ouvrir un passage et nous entrâmes en disant :

- Il est là. M'est avis qu'il est là.

Comme la maison de lord Gray était le centre d'aventures et que, là, entraient fréquemment des hommes et des femmes à différentes heures du jour et de la nuit, le domestique ne mit pas obstacle à ce que nous pénétrâmes de force dans la maison et, nous guidant au salon, alluma les lumières, sans cesser de répéter :

- Monsieur n'est pas là, le monsieur n'est pas venu cette nuit.

Inès, sans forces, se laissa aller dans un fauteuil. Je parcourus toute la maison, en effet, lord Gray n'était pas là. Après mes perquisitions, Inès et moi, nous nous regardâmes avec perplexité et angoisse, confondus devant l'inutilité des risques que nous avions pris.

- Ils ne sont pas là, Inès. Lord Gray a pris ses précautions et il est inutile de penser à empêcher sa fuite.
- Inutile ! s'écria-t-elle avec douleur. Je ne sais quoi penser. Ramène-moi chez moi. Grand Dieu très saint, s'ils me voient arriver avec toi !... Si doña María se lève et que, Asunción et moi, nous ne sommes pas là !...

Cela va être une folie ! Malheureuse Asunción ! Elle est si brave et si folle !

Inès pleurait amèrement la perte de son amie.

- Pour moi, c'est comme si elle était morte, ajouta-t-elle. Que Dieu lui pardonne !
- Trompée par son apparente sainteté, jamais je n'aurais cru qu'elle aurait une passion aussi aveugle pour un homme.
- Son hypocrisie est supérieure à tout ce qu'on peut concevoir. Elle a appris à dissimuler ses sentiments avec un art tel que nous nous sommes tous trompés sur elle.
- Pour tout te dire, Inès, j'ai cru que celle qu'aimait lord Gray, c'était toi. Tous, y compris Amaranthe, le croyaient aussi.
- Je le sais bien. Je suis moi-même coupable de cela parce que, désirant éviter à mon amie, les cruelles réprimandes et punitions de sa mère, je me taisais et souffrais toujours, et les soupçons revenaient sur moi. Avec moi, elles avaient une certaine tolérance et, tant qu'il ne s'agissait que de petits mots et de bêtises, j'ai laissé courir le mensonge, passant pour une écervelée... Parfois je m'appropriais délibérément les fautes d'Asunción, pour le bénéfice qu'elles m'apportaient... tu comprends ? Mon plus grand plaisir était de faire enrager don Diego, en disant qu'il ne se marierait jamais avec moi.
- Lui attend que tu lui accordes ta main rapidement.

Pour la première fois cette nuit, je la vis rire.

- Je savais, ajouta-t-elle ensuite, que tous les soupçons tomberaient sur moi et je me taisais. Jamais je n'aurais dénoncé la pauvre Asunción. J'espérais lui arracher de la tête cette folie et, à une occasion, j'ai cru y parvenir. Lord Gray mettait en jeu mille ingénieux stratagèmes... Tu sais tout ce qui s'est passé le jour où nous sommes allés aux *Cortès* ?... Quel homme original !... J'espérais que tu continuerais à venir chez nous le soir... je t'aurais informé de tout... Des jours passèrent et des mois, pendant ce temps, seule et abandonnée de tous, j'avais besoin d'utiliser mes propres forces pour prolonger, prolonger ma situation, avec l'espoir de me voir libre un jour... Mais partons tout de suite d'ici. Mon Dieu, qu'il est tard !
- Inès, je t'ai retrouvée, je t'ai reconquise après t'avoir crue perdue pour toujours, affirmai-je, oubliant la situation dans laquelle nous nous trouvions. Tu es ressuscitée pour moi. Ma chérie, imitons la conduite d'Asunción et de lord Gray, allons-nous-en ailleurs !

Elle me regarda sévèrement.

- Tu désires retourner à cette horrible prison, plus fermée et plus sombre que la maison des Requejo ? lui dis-je, avec enthousiasme, étreignant ses mains dans les miennes.
- Mieux vaut attendre, me répondit-elle. Emmène-moi chez moi.
- Encore là-bas ! m'écriai-je, en l'arrêtant dans sa marche lui faisant barrière de mes bras qui auraient voulu être une muraille indestructible pour la séparer du reste du monde. Encore là-bas ! Je ne te verrai plus. Les portes se refermeront sur ce purgatoire dominé par doña María, adieu pour toujours. Ma chérie, allons chez la

Cadix Traduction de Daniel Gautier
comtesse ; là, nous te convaincrions. Tu sauras ce qui
importe plus que tout au monde.

Inès se montrait très impatiente.

- Mais, encore un moment, un moment ! Des mois passent sans te voir. Dieu sait quand nous nous reverrons. Tu sais ce qui m'arrive ? Le Gouvernement a voulu qu'une expédition débarque à Carthagène pour secourir les partis de Castille. Je suis désigné pour en faire partie. Pauvre soldat, je dois obéir. Quand allons-nous nous revoir ? Jamais. Ne te sépare pas de moi cette nuit. Sortons d'ici et je t'emmènerai près de la comtesse, ta cousine.
- Non, chez moi, chez moi !
- La porte de cette pension me fait penser à une pierre tombale. Quand elle se refermera, te laissant à l'intérieur, tout sera fini.
- Non, je ne veux pas partir comme Asunción, qui profite du sommeil de sa mère pour s'enfuir. Je ne veux pas sortir ainsi de mon enfermement. Je veux sortir en plein jour, les portes ouvertes et à la vue de tous. Allons. Quelle folie j'ai faite cette nuit, mon Dieu ! Asunción, où es-tu ? Es-tu déjà morte pour moi et pour tous les autres ?... Je ne peux pas être ici un instant de plus. Il me semble entendre la voix de doña María qui m'appelle et les cheveux se dressent sur ma tête.

Inès se dirigea vers la sortie. Au même instant, nous entendîmes le bruit d'une voiture dans la rue. Entendant que quelqu'un montait, nous attendîmes ; la porte du salon s'ouvrit enfin et lord Gray apparut. Il était bourru, agité, sombre.

Il nous regarda avec étonnement, voulut rire mais son visage furieux ne renvoyait que des éclairs. Il tremblait de colère, allait d'un côté à l'autre du salon comme un tigre en cage, il nous regardait, nous disait quelque chose d'incohérent, de risible, de stupide puis il se parlait à lui-même en monosyllabes incompréhensibles, mêlant la langue anglaise à la langue espagnole.

- Monsieur d'Araceli, bonsoir... Et vous, ma petite, que faites-vous ici ? Ah ! oui... Ma maison sert de refuge aux amants... Vous avez plus de chance que moi... Condamnation éternelle pour les filles bigotes !... Un homme comme moi... Je n'aurais pas dû accéder... Saint Georges et saint Patrick !...
- Lord Gray, dis-je, nous sommes venus chez vous avec un motif très distinct de ce que vous supposez.
- Où est Asunción ? s'écria Inès, avec véhémence. Non, vous ne partirez pas de Cadix. Je vais ameuter toute la ville de Cadix.
- Asunción ? répondit l'Anglais, trépignant de colère et levant le poing. J'ai été bête... mais demain nous verrons... Le diable m'emporte si je cède... Que disiez-vous ? Asunción... est une fille très honorable et bien élevée... Maudit bigotisme... Beaucoup de pleurs, beaucoup de hoquets, beaucoup de soupirs... Mauvaise peste !... Que disiez-vous ?... Pardonnez-moi... Je suis énervé... je dégage du feu et de l'électricité... Eh bien comme je disais, Asunción...
- Oui ! Où est-elle ? Vous êtes un scélérat.
- La pauvre petite est de retour chez elle, elle prie le *Confiteor*, les mains jointes devant l'espèce d'autel... Maudites soient les petites bien pieuses !... On aurait pensé qu'elle était solide comme le roc, mais elle est de

cire d'église. Elles sont bonnes pour être sacristaines... Eh bien, oui ! Elle est de retour chez elle. Le séraphique petit ange a eu peur de se voir tout seul avec moi dans un lieu inconnu... Elle n'aime que les sacristies !... Elle a pleuré, écumé, voulu se tuer, fait un tapage dans la maison de cette illustre doña Mónica où je l'ai emmenée... Jamais il ne m'était arrivé une chose pareille... Pauvre petit chat, comme il miaulait ! Quelles lamentables plaintes ! Que de cris pour clamer son honneur !... Bref, il faut être moine ou sacristain... Enfin, elle est de retour chez elle où j'ai fini par l'emmener en douce, comme lorsque je l'ai sortie... Madame doña Inesita, je vois que vous êtes une femme résolue... Vous vous lancez dans la rue avec ce remarquable jeune homme... Il n'y a pas besoin de faire un tas de gestes d'honneur et toute cette comédie... Madame la comtesse m'a tout raconté cet après-midi depuis le début... Elle voulait que, moi, je me compromette à vous délivrer de votre emprisonnement et j'ai fini par convenir avec elle... Mais vous avez su vous débrouiller toute seule... Voilà comment il faut faire... Cette nuit, les contrariétés et les malheurs sont pour moi... Mais demain... je prendrai mes précautions... Ou bien c'est Lucifer qui a fait les bigotes pour se rire des amoureux ou bien c'est Dieu pour les punir... Reprenons-nous ; c'est Dieu qui les a faites, c'est Dieu, c'est Dieu !...

- Sortons tout de suite d'ici, dit Inès. Cet homme est fou. Si c'est vrai que la malheureuse est retournée à la maison, nous le saurons très vite.

Poussé par une décision soudaine, je dis à l'Anglais.

- Milord, vous me prêtez votre voiture ?

- Elle est à la porte.
- Bon, allons-y.

Nous descendîmes. Je pris Inès dans mes bras et, la montant dans le haut carrosse (une des singularités de Cadix d'alors, introduites par lord Gray), je dis au cocher :

- Chez madame de Cisniega, rue Verónica.

- Où m'emmènes-tu ? s'écria Inès, épouvantée quand je pris place près d'elle dans la voiture qui commença à rouler lourdement.
- Tu l'as entendu. Ne me demande pas pourquoi. Tu le sauras là-bas. J'ai pris cette résolution et aucune force humaine ne m'en fera déborder. Ce n'est pas un coup de tête, c'est un devoir.
- Qu'est-ce que tu dis ? Je suis sortie pour sauver mon amie du déshonneur et la déshonorée, c'est moi.
- Inès, écoute-moi bien. Tu es décidée à te marier à don Diego ?
- Arrête tes bêtises.
- Eh bien alors, tais-toi et résigne-toi à aller où je t'emmènerai. Une série d'événements providentiels t'ont mis en mon pouvoir et je penserais commettre un crime si je t'emmenais à nouveau dans cette horrible prison où, à la fin, tu serais victime de l'égoïsme fanatique et de l'insupportable autorité qui n'ont aucun droit de te martyriser... Pauvre petite, inscris dans ta mémoire ce que je te dis et, plus tard, tu béniras cette folie que je fais. Non, tu ne retourneras pas là-bas. Ne pense plus à doña María. Aie confiance en moi. Dis-moi : t'ai-je trompée quelquefois ? Depuis que nous nous connaissons n'as-tu pas été une enfant vénérée que personne ne peut offenser ? N'as-tu pas toujours vu en moi, en même temps que l'affection énorme qu'on n'ait jamais eue pour quelqu'un, un respect, un culte supérieur à toutes les faiblesses humaines ? Inès, tu es victime d'une grande erreur. Tu crains doña María, tu crains la marquise de Leiva, tu crains ces sinistres et si effrayantes figures qui te surveillent

constamment de leurs yeux terribles ? Eh bien, ces deux personnes ne sont rien d'autres pour toi que des marionnettes comme celles qui font peur aux petits enfants. Approche-toi, touche-les et tu verras que ce n'est que du carton.

- Je ne sais quoi te dire.
- Je veux dire, continuai-je en parlant aussi passionnément que rapidement, que tu t'es forgé un respect pour la famille, des considérations et des idées qui sont le fruit d'une erreur. On t'a trompée, on a abusé de ta bonté, de ta douceur à des fins exécrables et, ne pouvant mouler ta belle condition à la leur, ils te corrompent par degrés, en te falsifiant, ma chérie, par l'école de la dissimulation. N'en fais plus cas, ne pense plus à elles, considère-toi libre. Tu vivras sous la protection de l'unique personne qui a droit de te donner des ordres ; tu seras libre, tu jouiras des plaisirs innocents, des nobles plaisirs de la Nature ; tu pourras regarder le ciel, admirer les œuvres de Dieu, tu pourras être bonne sans être hypocrite, joyeuse sans désinvolture, vivre la conscience en paix et tranquille, entourée de personnes qui t'adoreront. Toutes ces réflexions que tu dois faire, pour ne pas être punie le lendemain, n'interrompent plus tes rêves. Tu ne seras plus dans le cas douloureux de mentir ; l'idée de te marier avec un homme que tu n'aimes pas ne te terrorisera plus ; tu ne seras plus exposée au choix qui met en danger ta vertu ou ton malheur ; très malheureuse et digne de pitié dans cette courte vie et, ensuite, condamnée à l'éternité de l'autre.
- Gabriel, me dit-elle, le visage baigné de larmes, je ne comprends pas ce que tu me dis. Je ne te crois pas capable de me tromper. Ce que tu dis, c'est une folie

ou... ? Où m'emmènes-tu... ? Mon Dieu, ne fais pas de folie. Cocher, cocher, à la rue Amargura.

- Le cocher ira là où je lui demanderai, m'écriai-je, haussant le ton, parce que le bruit du véhicule nous obligeait à crier. Réjouis-toi, Inès, sois heureuse, mon amie. L'aspect de ton existence va changer dès cette nuit. Que de peines, ma pauvre petite, que d'hésitations, de va-et-vient en si peu d'années. Toi d'un côté, moi de l'autre. Sujets, tous les deux, à mille difficultés, bercés, arrachés par cette vague terrible qui nous fait monter ou descendre, nous réunit ou nous sépare...
- C'est vrai, c'est vrai...
- Ma pauvre petite amie ! Qui aurait pu dire que, dans ta grandeur, tu serais aussi malheureuse que dans ta misère !
- Oui, c'est vrai, c'est vrai... Mais, je me laisse arracher par ta folie. Emmène-moi chez moi, de grâce ! Après nous discuterons...
- C'est tout discuté...
- Mais ma famille... J'ai un nom et une famille.
- J'y vais.
- Non, je ne peux pas être d'accord. C'est impossible que tu me trompes... Chez moi, chez moi ! Que vont-ils dire de moi ! Vierge sainte !
- Ils ne diront rien.
- J'ai imaginé un grand plan...
- C'est ce plan-ci le meilleur... Ta cousine va finir par te le faire connaître. Au diable, doña María et l'autre de Leiva !
- C'est le chef de famille. C'est elle qui commande.

- Pour l'instant, c'est moi qui commande, Inès. Obéis et tais-toi. Tu ne te souviens pas qu'aux moments importants de ta vie, tu as eu besoin de mon aide ? Maintenant, c'est la même chose. Cela fait longtemps que j'attendais cette occasion... Je t'observais doucement du regard... je voulais te dérober, comme je t'ai dérobée à la maison des Requejo, et j'y suis parvenu... Qu'elle vienne, doña María, t'arracher à mon pouvoir. Le reste, ta cousine te le dira. Nous y voilà.

Soit qu'elle avait alors confiance en moi comme en d'autres occasions de sa vie, s'abandonnant à son destin dont j'avais été tant de fois le zélé agent ; soit qu'un vague pressentiment la poussait à approuver ma conduite, toujours est-il qu'elle ne fit aucun effort pour résister quand j'entrai avec elle dans la maison et je la fis monter, réveillant par l'énorme tapage de mon arrivée tous les habitants de la maison. Amaranthe eut une grande peur en entendant les coups qui m'annonçaient à une heure pareille. En sortant à ma rencontre, doña Flora et la comtesse étaient plus qu'étonnées, abasourdis.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? Comment es-tu sortie de la maison, s'écria la comtesse, en l'embrassant avec tendresse. Nous devons à Gabriel sans doute cette bonne œuvre.
- Quel plaisir de vous revoir, chère petite cousine, dit Inès en s'asseyant sur le sofa du salon si près d'Amaranthe qu'elle était presque sur ses genoux. J'oublie la faute que j'ai commise en fuyant ma maison et les cris de ma conscience sont étouffés par le grand bonheur que je ressens maintenant. Je resterai un petit moment, juste un petit moment.

- Gabriel, dit Amaranthe, le visage inondé de larmes, quand part l'expédition ? Je vais demander une permission pour partir et nous emmènerons Inès.
- Fuir ! s'écria la jeune fille, terrorisée. Je vais apparaître aux yeux de tous comme une enfant sans pudeur qui déshonore et salit sa famille... Je vais retourner chez doña María.
- Dehors les apparences trompeuses ! criai-je. Tu auras beau tourner les yeux de tous côtés, tu ne trouveras pas d'autre famille que celle qui t'entoure en ce moment.

La comtesse, de son regard pénétrant, voulut m'imposer silence ; mais je ne pouvais me taire et les pensées qui s'agitaient fébrilement dans mon cerveau affluaient précipitamment à mes lèvres, me donnant une loquacité que je ne pouvais contenir.

- L'attendrissant amour que t'a toujours manifesté la personne, dont les bras t'entourent, ne te dit rien, Inès ? Quand tu es passée de l'humilité de ton enfance à la grandeur de ta jeunesse, quels bras t'ont étreinte avec amour ? Quelle voix t'a consolée ? Quel cœur a répondu au tien ? Qui a rendu légère la solitude de ta noblesse ? Sûrement que tu as compris, qu'entre elle et toi, existaient des liens de parenté plus étroits que ceux que le monde reconnaît. Tu le connais, tu le sais, ton cœur ne peut t'avoir trompée là-dessus. Faut-il te le dire de manière plus claire ? La voix de la Nature avant, en toutes occasions, et plus que jamais maintenant, doit crier en toi pour te le déclarer. Madame la comtesse, embrassez-la parce que personne ne viendra l'arracher des mains de son véritable maître. Inès, repose-toi tranquillement sur ce sein qui n'est ni égoïsme ni intrigues contre toi, mais seulement amour. Elle est

Cadix Traduction de Daniel Gautier
pour toi ce qu'il y a de plus saint, de plus noble, de plus
cher parce qu'elle est ta mère.

Après avoir parlé ainsi, je me tus ; je me reposai comme Dieu après avoir fait le monde. J'étais si satisfait d'avoir parlé que les larmes, le trouble, l'émotion silencieuse et profonde des deux femmes, enlacées et serrées l'une contre l'autre comme voulant ne former qu'une seule personne, me flattaient plus que les applaudissements de la foule et le délire du triomphe ne flattent l'orateur éloquent. J'avais lâché les derniers mots comme on rejette quelque chose qui nous étouffe.

Pendant que mère et fille épanchaient à leur aise, et toutes seules, leurs sentiments et la tendresse de leur cœur, moi, je me trouvais (six heures après mon récit et le jour une fois bien entamé) face à face avec madame doña Flora, séparés tous les deux par le court espace d'une table, où deux bols de chocolat nous servaient de repas. Nous parlions un moment de l'événement que mes lecteurs connaissent puis, accrochant avec art la conversation vers un sujet plus à son goût, elle me dit :

- Amaranthe m'assure que tu ne regardes pas d'un mauvais œil cette jeunette que tu nous as ramenée hier soir. Belle éducation que la tienne ! Et que dira-t-on d'un petit garçon qui, au lieu d'être poussé à chercher un appui dans son manque d'expérience vers la compagnie de personnes plus mûres, raffole de petites de son âge ?... Reviens à toi, voyons... écoute la voix de la raison... rends-toi bien compte de...
- Je reviens, j'écoute et je me rends bien compte, doña Flora. Je me repens de ma folie... Le démon m'a tenté, et... Mais j'entends des pas, j'imagine que ce sont ceux de monsieur don Pedro del Congosto.
- Jésus, Marie, Joseph... Et toi, en train de prendre tranquillement un chocolat avec moi !... Mais, voyons, de la pudeur et de la décence !

Elle ne put continuer car don Pedro entra, tout couvert d'emplâtres et de rustines, fruits amers de la brillante campagne du Comté. Doña Flora se leva, effrayée, et dit :

- Monsieur don Pedro... croyez bien que c'est un hasard si ce jeune homme est ici... On n'est jamais à l'abri de calomnies... Ce garçon est si fou, si imprudent...

Congosto me regarda avec colère et, prenant un siège, parla ainsi :

- Laissons de côté cette question. Elle sera traitée en son temps... Je viens maintenant vous dire de vous préparer à recevoir la comtesse de Rumblar, elle vient, suivie de respectables personnes qui lui serviront de témoins.
- Mon Dieu ! La justice chez moi !
- Il semble que lord Gray ait dérobé, la nuit dernière, madame doña Inesita et l'ait déposée ici.
- C'est une erreur ! Mais doña María vient vraiment ? J'en tremble... Quelqu'un est entré chez elle.

Elle n'avait pas fini de parler qu'on entendit un grand bruit en bas et en haut une grande émotion. Amaranthe apparut, Inès apparut, diverses opinions furent évoquées mais celui de recevoir selon les formes madame de Rumblar fut celle qui prévalut, répondant aux charges sur le terrain légal si elle agissait ainsi.

Tous sauf Inès, nous nous rassemblâmes dans le salon et, peu après, entra le sombre cortège, présidé par doña María, avec une pompe et une majesté sévère que reines et impératrices lui auraient enviées. Un profond silence régna dans le salon pendant un instant mais doña María le rompit enfin, sans perdre de temps en salutations, ne pouvant contenir le volcan qui bourdonnait dans la cavité de sa poitrine.

- Madame la Comtesse, dit-elle, nous venons chez vous à la recherche d'une demoiselle remise à mes soins, elle a été dérobée cette nuit chez moi par un homme qu'on suppose être lord Gray.

- Elle est là, oui madame, répondit Amaranthe. C'est Inès. Si elle était remise aux soins de personnes étrangères, moi, je la réclame parce que c'est ma fille.
- Madame, dit doña María, tremblant de colère, certaines supercherries n'ont pas d'effet devant la déposition catégorique de la loi. La loi ne vous reconnaît pas pour mère de cette jeune fille.
- Eh bien moi, je reconnais et je le déclare ici devant ceux qui m'écoutent, pour que cela soit conforme à la loi. Si vous faites appel à une loi, moi, je fais appel à une autre et, pendant ce temps, ma fille ne sortira pas de ma maison parce qu'elle est venue spontanément et de son propre gré, non séduite par un courtisan, mais de son propre chef afin de vivre à mes côtés comme ma fille obéissante et affectueuse.
- La conduite de lord Gray ne me surprend pas, dit doña María. Les nobles d'Angleterre agissent habituellement de cette façon, c'est l'hospitalité qu'on leur donne dans les maisons d'honneur... Mais je ne dois pas culpabiliser seulement l'homme du monde, privé d'idées religieuses et aveugle devant la vraie lumière de l'unique Eglise, non. Que peut faire l'aveugle sinon trébucher ? Je l'accuse, elle surtout, ce qui m'étonne le plus, c'est la légèreté de cette jeune fille sans cervelle... Vraiment, Madame la Comtesse, je vais croire que vous avez raison en l'appelant votre fille. L'arbre et le fruit se distinguent par les mêmes propriétés.
- Madame doña María, répliqua Amaranthe d'une voix si tremblante, si en colère que l'on comprenait à peine ce qu'elle disait, ma fille n'est pas venue ici séduite par lord Gray. Elle est venue accompagnée par lui ou par un autre, cela ne fait rien à l'affaire et, mue par sa propre inspiration et son propre désir. Je m'en félicite parce

qu'ainsi, la personne que j'aime le plus au monde sera libre de se corrompre par le mauvais exemple des deux petites bigotes qui cachent leurs fiancés sous les nappes brodées des saints ornant les autels de votre maison.

Doña María se leva comme si le fauteuil où elle était assise avait été secoué par une explosion souterraine. Ses yeux fulminaient, son nez courbé, s'effilant et se teignant d'un vert livide, ressemblait au bec tranchant d'un aigle majestueux ; elle remua convulsivement son menton pointu, relique d'une ancienne caste celtibère à laquelle elle appartenait, fit un geste de vouloir parler mais, d'un geste solennel semblable à celui des reines de la dynastie goth quand elles ordonnaient de rendre quelque justice, désigna l'autre comtesse et dit avec mépris :

- Allons-nous-en d'ici. Ce n'est pas un lieu pour moi. Je me suis trompée. Madame la Comtesse, j'ai voulu ne pas envenimer la question ; j'ai voulu vous éviter la visite des émissaires de la loi. Mais vous ne méritez rien d'autre et ce ne sera pas moi qui remplirai dans cette maison le rôle qui correspond aux alguazils et aux forces de police.
- Comme experte en procès, répliqua Amaranthe, et grande experte de ces sortes de gens, vous pouvez chercher dans la famille de ces gens-là une épouse pour votre digne fils, monsieur le comte, homme bien connu des tavernes et des tripots de Madrid. En jouant aux jeux, il pourra rétablir votre patrimoine réduit, sans se voir dans l'obligation de solliciter un lien violent avec une jeune héritière.
- Sortons d'ici, messieurs ; vous êtes témoins de ce qui s'est passé, dit doña María en se dirigeant vers la porte.

Et sans attendre davantage, résolument et brailant sa colère qu'elle exprimait par un froncement olympique des sourcils, elle sortit du salon et de la maison, suivie des mêmes qui l'avaient accompagnée, à la suite desquels il y avait don Paco.

Pendant un long moment, il régna dans le salon un profond silence. Amaranthe, après avoir expulsé les vieilles colères de sa poitrine, méditait et je dirais même qu'elle regrettait tout ce qu'elle avait dit, doña Flora était inquiète et Congosto, les yeux fixés au sol, retournait sans doute dans sa tête de hautes pensées chevaleresques. Une visite que personne n'attendait sortit tout le monde de sa perplexité et causa l'étonnement général. Dans le salon se présenta soudain lord Gray.

Je remarquai par son allure les traces d'une agitation de la nuit passée et l'aspect troublé de son parler montrait que cet esprit singulier n'avait pas recouvré son équilibre.

- Vous arrivez à une mauvaise heure, lui dit sèchement don Pedro. Doña María vient de sortir d'ici, son courroux à cause de vos bêtises est aussi fort que justifié.
- Je l'ai vue partir, répondit l'Anglais. C'est pour cela que je suis entré. Je désire savoir... Madame la comtesse me soupçonne, m'accuse ?...
- Eh bien, comment ne pas vous accuser, mon brave !... dit don Pedro. Ma foi, madame doña María vous a flatté... et avec raison, c'est sûr. Car quoi, dérober madame doña Inesita, même avec le consentement de celle qui se dit sa mère...
- Allons, je suis tranquille, dit lord Gray. Je vois qu'elle m'impute les exploits de ce coquin d'Araceli, laissant dans l'oubli les miens propres. Je dissiperai l'erreur même si, en réalité, j'accepte toutes les gloires de ce

Cadix Traduction de Daniel Gautier

genre qu'on veut bien m'adjuger... Madame la comtesse sera contente.

Amaranthe ne répondit pas.

- Dissimulez, dit don Pedro. Jetez sur le prochain vos propres fautes.
- Je vois avec douleur, répondit lord Gray, jovial, que sur votre visage, monsieur de Congosto, sont écrites par les rustines et les onguents les glorieuses pages de l'expédition du Comté.
- Milord, s'écria le héros avec colère, ce n'est pas propre à un gentilhomme de critiquer les malheurs motivés par le hasard. Avant quoi que ce soit, j'examinerais d'abord ma conscience pour voir si elle est libre de toutes fautes. La mienne ne m'accuse pas d'avoir commis jamais des friponneries comme celle d'hier soir.
- Lesquelles ?
- Vous devez bien le savoir. Nous venons d'entendre madame de Rumblar, ajouta le grand escogriffe, qui s'emportait petit à petit. Je dis et je répète que c'est une grande friponnerie.
- Cela vous regarde vous, Araceli.
- Non, vous, vous, lord Gray. C'est vous qui avez sorti cette jeune fille de son honnête maison, demeure auguste des bons principes ; vous qui lui avez enlevé la protection et l'assistance de doña María, dont la sainteté et la noblesse grandissent tout ce qui se trouve à sa portée.
- C'est donc une grande friponnerie ? répéta lord Gray, moqueur. Cela veut dire que je suis un grand fripon.
- Oui monsieur, un grand fripon ! répéta don Pedro, devenant si rouge que les rides de son visage

ressemblaient aux plis et plissures d'un piment de la Rioja. Et don Pedro del Congosto se tient prêt, pour soutenir ce qu'il a dit, ici et hors d'ici selon la forme et la manière qui vous conviendra.

- Oh ! Monsieur don Pedro ! s'écria lord Gray, avec joie. Quel grand plaisir vous me donnez ! Dès que je vous ai vu sur cette noble terre, j'ai cherché avidement le grand don Quichotte de la Mancha ; je voulais vous voir, je voulais vous parler, je voulais mesurer la force de mon bras au vôtre, mais, hélas ! jusqu'à maintenant, je l'ai cherché en vain. J'ai remué la moitié de la péninsule à la recherche de don Quichotte mais de don Quichotte, point. J'ai cru que ce type de noble avait disparu, s'était dissipé dans la société corrompue des temps modernes, mais non, le voilà, enfin je le trouve avec le même vêtement, le même visage, un Quichotte un peu dégénéré il est vrai, mais Quichotte tout de même, qui ne se trouve et qu'on ne peut trouver qu'en Espagne.
- Si vous blaguez, monsieur lord, je suis un homme sérieux, répondit don Pedro. Je prends à ma charge la défense de cette dame outragée qui vient de sortir ; j'effacerai son affront et je prends à cœur de punir cette grande injure qu'elle a reçue en nettoyant par le sang du traître la tache infâme. Je dis cela sans aucune quichotterie. Vous voyez bien... dans cette maison, on ne me comprend pas. Il est indubitable qu'ici, sont entrées les idées philosophiques, athées et maçonniques, selon lesquelles l'honneur et la grandeur, ce qui est noble et juste, ont disparu, pour qu'il n'y ait plus que coquinerie, libéralisme, *liberté de la Presse*, égalité et autres abus... Ce qui est dit est dit. Ce costume que je porte est la preuve que je prends à ma charge la défense des principes au nom duquel la nation

s'est levée contre Bonaparte. Oh ! si tous m'imitaient !... Si tous, à commencer par le costume, finissaient par se mettre au travail !... Mais assez parlé. Choisissez l'heure et le lieu. Action aussi traître ne peut rester impunie.

- Don Quichotte, oui, c'est lui-même, dit l'Anglais. Don Quichotte dégénéré et bâtard, mais qui conserve quelque chose du généreux sang de son père comme la mule porte en elle un peu de la dignité et de la noblesse du cheval.
- Comment ! Vous appelez mule un homme comme moi ? s'écria Congosto, recourant, très en colère, à son épée.
- Non, noble monsieur ; je disais que le quichottisme espagnol d'aujourd'hui ressemble à l'ancien comme la mule ressemble au cheval. Pour le reste, j'accepte le défi et nous nous battons à cheval, à pied, au sabre, à l'épée, à la lance, à la fronde, à l'arbalète, à l'arquebuse, comme vous voudrez. Je vais vite quitter Cadix, peut-être dès demain. Disposez de moi comme il vous plaira.
- C'est vrai que vous partez ? dit Amaranthe, sortant de son atonie.
- Oui Madame, je suis décidé... Je viendrai prendre congé de vous... Donc, monsieur don Pedro...
- Ce qui est dit est dit. J'enverrai mon témoin.
- Ce qui est dit est dit. J'enverrai le mien.

Don Pedro sortit en nous regardant, fier et superbe, ce qui nous fit tous sourire, sauf doña Flora, elle reprocha à l'Anglais son désir de pousser à de nouvelles épreuves la carcasse démolie du héros du Comté. Ensuite, la comtesse, qui ne partageait pas notre humour festif dans la scène comique qui

avait suivi la scène tragique, comme cela arrive souvent dans le monde, me prit à part et me dit, très affligée :

- Je crains de m'être laissée emporter trop loin par la colère que m'a produite la présence de cette femme. Je lui ai dit des choses trop dures et chaque mot pèse sur ma conscience. Exaspérée par ce que je lui ai dit, elle va se venger de moi et, si elle va devant la loi, je ne crois pas que la loi me soit favorable. Je n'ai pris aucune précaution quand on a vérifié la reconnaissance d'Inès.
- Nous vaincrons ces difficultés et bien d'autres, Madame.
- Je transigerai avec elle et ma tante à condition qu'elles me laissent Inès. Je crois qu'en cédant à doña María une part de mes droits d'héritage, ce serait facile de calmer sa furie. Celle de Leiva n'est pas si inflexible loin de là.
- Voulez-vous que je propose cela à madame doña María?... On ne perd rien... Je ne sais pas si elle voudra me recevoir ; mais j'essaierai de lui parler. J'ai la chance qu'elle ne me soupçonne en rien dans l'événement d'hier soir.
- C'est une bonne idée. Oui... ce ne serait pas mal non plus si je me montrais toute repentie des atrocités que j'ai dites... Je vais lui écrire... non. Oh ! quelle confusion, mon Dieu ! Je ne sais quoi faire...
- N'importe laquelle de ces choses-là me semble acceptable.
- Tu penses que je dois aller là-bas ?
- Aujourd'hui non, ce n'est pas convenable. Cela relancerait aussitôt la bagarre parce que ce volcan en éruption va cracher le feu, la fumée et la lave pendant quelque temps encore. Ce sera prudent que j'aille d'abord et que je fasse remarquer à doña María cette

idée de transaction que vous lui proposez, à condition de ne pas vous priver de votre fille.

- Oui, d'abord, toi. Je vais me risquer à toucher ma tante, c'est elle le chef de famille mais avant, il convient d'essayer avec la comtesse de Rumblar, on va voir comment cela se présente.
- Avant tout, je dois faire remarquer prudemment à doña María que vous reconnaissez avoir été un peu dure pendant l'entrevue.
- Oui... je m'en remets à ton habileté et, là-dessus, je suis tranquille... Si elle te reçoit mal, ne t'en fais pas. Sauf si elle ne te laisse pas parler, supporte les mépris et les affronts.

Je fais mention de ce dialogue que nous eûmes, la comtesse et moi, pour que le lecteur comprenne la raison de l'étrange visite que je fis à doña María le lendemain de celui si bruyant que je viens de raconter.

En effet, je m'en allai, à l'heure qui me parut la plus opportune, chez doña María, craignant de ne pas être reçu mais avec le ferme propos de ne pas sortir de là sans essayer par tous les moyens de voir et de parler à l'orgueilleuse dame. Je trouvai don Diego, qui, contre mon attente, me reçut bien et me dit :

- Tu dois bien être au courant des scandales de cette maison. Lord Gray est une canaille. Pendant que je dormais chez Poenco, il est venu et a pris les clés dans ma poche... Cela ne pouvait pas être un autre. Tu l'as vu entrer ?
- Monsieur don Diego, je veux voir madame la comtesse pour lui parler d'un sujet très importante pour cette famille et pour celle de Leiva. La dame aura-t-elle la bonté de me recevoir ?

Mère et fils se réunirent seul à seul pendant un instant à l'intérieur et, à la fin, la dame daigna ordonner qu'on m'emmène en sa présence. La comtesse de Rumblar était là dans le salon, accompagnée de ses deux filles. La mère avait, sur son visage altier, la trace du grand chagrin et de la bourrasque de la veille et la pénible impression transparaissait dans une espèce de soudain vieillissement. Des deux filles, Presentación révélait, en me voyant, une certaine joie enfantine, que pas même la proximité de sa mère ne pouvait empêcher, et Asunción, une tristesse, une décadence, une langueur taciturne et sombre, signe particulier des grands mystiques ou des grands passionnés.

Madame de Rumblar, après avoir ordonné à Presentación de s'éloigner, me reçut par une exorde très sévère et ensuite ajouta :

- Je ne devrais m'occuper en rien de cette maison, où, pour mon malheur, j'étais hier, mais la courtoisie m'oblige à vous entendre, vous entendre juste un court instant.
- Madame, dis-je, je m'en irai aussitôt. Je rappelle que vous m'avez prié de ne pas revenir dans votre maison. Aujourd'hui, c'est le devoir qui m'amène, un désir véhément de rétablir la paix et l'harmonie entre deux personnes d'une même famille, et...
- Et vous, en quoi cela vous regarde ?
- Madame, même si je suis étranger à la maison, j'ai été si profondément affecté par l'affront qu'a reçu cette auguste famille que je respecte et admire, (même si mes ennemis calomniateurs vous ont fait croire le contraire), que je me suis vivement senti poussé à intervenir de votre part. Madame doña María, je viens vous dire que la comtesse s'est aujourd'hui repentie de ses dures paroles...
- Des repentirs ?... Moi, je ne le crois pas, monsieur. Je vous supplie de ne pas me parler de cette dame. Si c'est cela que vous vouliez me dire... La justice est déjà en charge de cela et elle rendra Inès au chef de la famille.

Asunción leva les yeux et regarda sa mère. On aurait dit qu'elle était désireuse de lui parler mais la peur était aussi forte que le désir. Enfin, trouvant un certain courage, elle s'exprima d'une voix plaintive et triste qui produisait en moi une sensation étrange.

- Madame ma mère, me permettez-vous de dire un mot ?
- Ma fille, que vas-tu dire ? Tu ne comprends rien à cela.
- Madame ma mère, laissez-moi vous dire une chose que je pense.

- Devant une personne étrangère, je ne peux te le refuser. Parle.
- Eh bien, je pense, Madame, qu'Inès est innocente.
- Voilà monsieur don Gabriel, ce que c'est que la noblesse de cœur. Cette tendre et pieuse enfant, qu'une ignorance céleste des méchancetés de la terre élève au-dessus du peuple des mortels, est incapable de comprendre qu'il puisse y avoir de vilaines passions dans la société. Ma fille, bénie soit ton ignorance.
- Inès est innocente, je le répète, affirma Asunción. Lord Gray ne peut l'avoir sortie de cette maison parce que lord Gray ne l'aime pas.
- Il ne l'aime pas parce qu'il te l'a dit... Qu'est-ce que tu sais, toi, de tout cela, ma fille ? As-tu idée des astuces, de la perfidie, des arts malins et cachés utilisés par la séduction ?
- Inès est innocente, répéta-t-elle, en croisant les mains. Un autre motif a dû la pousser à nous abandonner mais ce n'est pas l'amour de lord Gray. Non, lord Gray ne l'aime pas. Croyez-vous dans les Evangiles ? Eh bien, ce que je suis en train de dire est aussi vrai que les Evangiles.
- En d'autres circonstances, je me fâcherais, dit la mère, en voyant l'exagération de ta bienveillance. Aujourd'hui, mon esprit est brisé : je désire la tranquillité et je te pardonne.
- Vous ne me laissez pas dire une autre petite chose qui manque ?
- Terminez-en une bonne fois pour toutes.
- Moi, je veux voir Inès.
- La voir ! s'écria doña María, fâchée. Mes filles n'apprécient sans doute pas leur dignité.

- Madame, je veux la voir et lui parler, poursuivit Asunción, avec un accent suppliant. S'il y a là péché, je suis sûre qu'elle me l'avouera. S'il n'y en a pas, comme je le pense, j'aurai le bonheur de découvrir la véritable cause de sa fuite et de la réconcilier avec la famille.
- N'y pense pas. Que chacun se débrouille avec sa conscience. Si toi, à force de dévotion et de concentration, et grâce à la rigueur de ma prudente autorité, tu as obtenu d'élever ton âme à un certain degré de béatitude, concédé à peu de personnes, ne te diminue pas en t'obstinant à disculper les autres. La vertu parfaite est très rare dans ce monde. Si, dans quelques demeures modestes, inaccessibles aux profanes d'aujourd'hui, on en conserve, enfermée comme le plus précieux trésor, il ne faut pas se contaminer par le rapprochement avec la désinvolture. En un temps malheureux, Inès est venue chez moi. Renonce à la voir et à lui parler pendant qu'elle est hors d'ici. Ta sublime vertu doit se contenter de lui pardonner.
- Non, je veux la voir, je veux aller là-bas, s'écria la jeune fille, en éclatant tout à coup dans un torrent de larmes. Moi, je veux la voir. Inès est une bonne âme. Nous avons été trompées. Elle ne peut pas avoir commis une mauvaise action d'aucune sorte. Madame, lord Gray ne l'aime pas et ne peut pas l'aimer. Si quelqu'un dit cela, c'est un infâme qui mérite d'aller brûler dans l'enfer pour toute l'éternité, la langue percée d'un fer rouge.
- Asunción, calme-toi, dit la mère moins sévèrement, notant que la malheureuse jeune fille souffrait d'une fébrile excitation, semblable aux premiers symptômes d'une maladie grave. Pourquoi tant d'obstination ? Tu es toujours la même... Tes mains brûlent... tes yeux

veulent sortir de ta figure ; tu es livide... Ma fille, ta piété, exaltée jusque-là, te fait beaucoup de mal, il ne faut pas oublier la santé du corps. Tes longues insomnies passées dans les choses saintes, tes méditations sans fin, la vive passion qui te consume pour le religieux, t'ont fanée en peu de jours.

Puis, s'adressant à moi, elle ajouta :

- Je ne voudrais pas qu'elle exagère trop ses dévotions mais personne ne peut la retenir. Son âme est très ardente et, après avoir réussi à la conduire vers le saint but que j'envisageais, elle s'est enflammée dans une piété stupide. C'est un feu qui embrase son esprit, non pas un souffle vain, je la crois capable de grandes choses dans la sphère de la vie mystique qu'elle a embrassée avec tant de zèle.
- Grand Dieu et tous les saints, je vous prie, Madame de me permettre de voir Inès. C'est mon amie, ma sœur. Moi, je suis fière de sa vertu, moi, je me sens offensée et attristée par la mauvaise opinion qu'on a d'elle aujourd'hui dans cette maison. Je veux faire une bonne œuvre et lui redonner son honneur. Pourquoi doit-on faire intervenir la justice si je suis sûre de pouvoir la ramener à la maison ? La justice, c'est le scandale... Moi, je veux voir Inès et parvenir en un mot plus que toute la curie avec sa montagne de papiers. Madame ma mère, ce que je dis est une inspiration de Dieu, ces mots me viennent du cœur, je sens en moi un doux murmure, comme la voix d'un ange qui me les dicte. Ne vous opposez pas à cette divine volonté car la volonté divine, c'est la mienne en ce moment.

La dame de Rumbler réfléchit, regarda le plafond, ensuite me regarda moi, puis sa fille, et à la fin, poussant un profond soupir, dit :

- La dignité et la fermeté ont leur limite et la raison ne peut parfois résister aux suppliques du sentiment et de la piété réunis. Asunción, tu peux aller voir Inès. Don Paco te conduira.

La jeune fille courut très vite s'habiller.

- Eh bien, comme je vous ai fait remarquer, Madame la Comtesse... dis-je, reprenant mon intervention diplomatique interrompue.
- Prenez en compte que vous n'avez rien remarqué, monsieur. Tout est inutile. Si l'objet de votre visite est de m'apporter des commissions ou des propositions de la comtesse, vous pouvez vous retirer.
- Madame la comtesse s'empresse de vous concéder...
- Je ne veux rien me voir concéder. Le chef de famille, c'est madame la marquise de Leiva et, à cette heure, elle a pris toutes les décisions judiciaires nécessaires pour que tout revienne dans l'ordre. Je ne peux rien faire.
- Madame la comtesse est si désolée de ces paroles !
- Que Dieu lui pardonne... Ma responsabilité est à l'abri... mais pourquoi tous ces artifices, monsieur d'Araceli ? Croyez-vous que je ne vous comprends pas ?
- Madame, il n'y a pas d'artifices dans ce que je dis.
- Allons, on ne me trompe pas si facilement. L'entendement me fait-il défaut pour comprendre que tous ces supposées commissions de la comtesse sont des prétextes que vous prenez pour entrer ici et voir ma fille Presentación dont vous êtes amoureux ?

- Madame, à vrai dire, je n'y avais pas pensé...
- Une astuce amoureuse... en effet, ce n'est pas un crime. Mais vous devez savoir que j'ai destiné ma fille au célibat. Elle ne veut pas se marier... En plus, même si mes nombreux rapports me disent que vous n'êtes pas une mauvaise personne, cela ne suffit pas... parce que, voyons, qui êtes-vous ?... D'où êtes-vous sorti ?
- Je crois que du ventre de ma mère.
- Bon, c'est cela, eh bien, renoncez à vos folles espérances.
- Madame, vous êtes dans l'erreur.
- Je sais ce que je dis. Je vous prie de vous retirer.
- Mais... si vous me permettiez de finir par vous exposer...
- Je vous prie de vous retirer, répéta-t-elle, sur un ton grave.

Je me retirai donc et, dans le couloir, une porte s'entrouvrit laissant voir le joli visage de Presentación et une petite main blanche qui me saluait.

Peu après j'entrais chez doña Flora. Après avoir informé la comtesse du résultat de ma visite, je dis à Inès :

- Asunción va venir ici. Elle sortait à l'instant avec don Paco.

Un moment après, Asunción entra et les deux amis s'embrassèrent en pleurant. Nous sortîmes du cabinet, Amaranthe et moi, les laissant seules pour qu'elles puissent parler à leur aise, mais la comtesse se mit derrière la porte et me dit avec son accent malicieux :

- Je reste là pour tout entendre. Ce sera curieux de savoir ce qu'elles vont dire. Tu sais bien qu'au Palais j'ai réalisé de grandes choses en écoutant derrière les rideaux.
- Il ne s'agit pas d'une affaire d'Etat. Moi, je m'en vais.
- Reste, imbécile, et écoute... Pour ne pas avoir voulu écouter, nous avons rompu nos amitiés à l'Escorial... Tu dois bien penser qu'elles vont parler de toi...

Il est vrai que, si la délicatesse m'ordonnait de fermer les oreilles, la curiosité me poussait à les ouvrir. La curiosité fut la plus forte, autrement dit, la coquine d'Amaranthe fut la plus forte, elle ne pouvait cesser d'être courtisane. Les filles parlaient à haute voix et nous entendîmes tout ; on voyait même quelque chose.

- Maman ne voulait pas que je te voie, Inès, s'écria Asunción. Quel événement bizarre ! Moi, je suis partie pensant ne plus te revoir... et maintenant, je suis là à la maison et toi dehors. Hypocrite, tu t'étais bien préparée et tu ne m'avais rien dit.

- Tu te trompes, répondit Inès, je ne suis pas sortie comme toi... Mais je ne veux pas t'accuser maintenant puisque tu t'es repentie de ta grande faute et que tu es revenue chez ta mère. As-tu reconnu ton erreur, as-tu ouvert les yeux en comprenant l'abîme de perdition où tu allais tomber, ou peut-être es-tu tombée déjà ?
- Je ne sais pas ce qui m'arrive, s'exclama Asunción, en serrant les mains de son amie. Je suis horrifiée de ce que j'ai fait. Je suis devenue folle ; dans mon imagination se sont allumées des flammes qui ne me laissaient pas vivre et, connaissant le mal, il m'était impossible de l'éviter. Cela fait longtemps que Lord Gray voulait me sortir de la maison ; moi, je résistais ; mais à la fin, je pensais tellement à cela, je pensais tellement à ce grand péché dans lequel lui voulait m'attirer, que l'idée de le commettre se fixa dans mon crâne et, sans savoir comment, je l'ai fait. Pourquoi ne t'es-tu pas jetée dans mes bras pour m'empêcher de sortir ? Maintenant, je viens pour que tu me donnes des forces. Moi, je ne peux pas vivre loin de toi ; et si je ne suis pas tombée depuis longtemps dans le traquenard, c'est grâce à toi, à ta bonne amitié. Allons-nous nous séparer maintenant ? Alors je vais être très malheureuse, ma chère amie. Reviens à la maison, de grâce, je te jure que je vais lutter de toutes mes forces pour oublier lord Gray, comme tu le veux.
- Je ne pourrai réussir maintenant ce que je n'ai pas pu avant, répondit Inès. Asunción, entre au couvent dès demain. Quand tu passeras la porte de cette sainte maison, laisse dehors toutes les pensées de ce monde, demande à Dieu de te délivrer de la grande maladie dont souffre ton âme et essaie de te refaire, de devenir

une autre femme, différente de celle que tu es aujourd'hui.

- Hélas ! s'écria l'autre avec douleur, en s'agenouillant devant son amie. Tout cela, je l'ai essayé, mais plus j'ai voulu ne plus y penser, plus j'y ai pensé. A quoi cela me sert de prier, si je ne peux me représenter aucune image de Dieu ni de saint qui soit différente de la sienne ?... Hélas, Inès ! Tu sais bien la vie que nous menons chez ma mère, tu sais très bien l'épouvantable solitude, la tristesse et l'ennui de notre vie. Tu sais très bien que là, on veut prier et on ne peut pas, on veut travailler et on ne peut pas, on veut être bonne et on ne peut pas. Obligées par la rigueur de ma mère, nos mains travaillent mais pas notre entendement, notre bouche prie mais pas notre âme, nos yeux s'aveuglent et s'éteignent mais pas notre esprit... Les mille interdictions ,qui partout nous engourdissent, réveillent en notre poitrine d'ardentes curiosités. Tu sais bien que nous voulons tout savoir, tout vérifier et nous faisons de tout un but de désirs et d'inquiétudes. Comme nous savons dissimuler, nous vivons en réalité deux vies, une pour maman et une autre pour nous-mêmes, une vie là-bas, toute seule avec ses chagrins et ses délices... Comme on nous écarte du monde, nous nous faisons un petit monde à notre façon et nous faisons du feu, beaucoup de feu dans le four de notre imagination, là nous forgeons tout ce dont nous avons besoin. Tu vois bien, mon amie. Suis-je coupable ? Si nous n'y pouvons rien, si on nous a mis à l'intérieur de nous un démon, un démon énorme, Inès, qu'il nous est impossible de mettre dehors !
- Toi et ta sœur, vous serez très malheureuses.

- Oui, depuis toutes petites, maman nous a assigné à chacune le poste que nous devions avoir dans la société : moi, bonne sœur, ma sœur, rien. Moi, on m'a éduquée pour le cloître, ma sœur, on l'a élevée pour n'être rien. Notre entendement, notre volonté ne pouvaient s'écarter pas même un peu du chemin qu'on nous avait tracé, moi pour le chemin du couvent, Presentación pour le chemin qui ne mène à rien. Ah ! que notre enfance a été triste ! Nous n'osions pas le dire, ni même désirer ni penser quelque chose qui n'était pas prévu et noté par maman. Nous ne respirions pas en sa présence, et ses commandements et ses réprimandes nous produisaient une telle peur qu'il nous était impossible de vivre. Ah ! pour pouvoir vivre, il nous fallait la tromper et nous la trompions !... Dieu, ou je ne sais qui, nous inspirait un jour mille ingéniosités et on développa à nous deux un talent supérieur pour la tromperie. Je m'efforçais cependant d'avoir de la dévotion et je demandais à Dieu de me donner des forces pour ne pas mentir et pour qu'il fasse de moi une sainte, moi, je le lui demandais tous les soirs quand je restais seule et que je pouvais prier dans mon cœur. Devant maman, je ne priais que du bout des lèvres... Eh bien, à une certaine époque de ma vie, j'ai réussi à obtenir ce que je demandais à Dieu ; j'ai réussi à m'intéresser aux choses saintes ; j'ai réussi à sentir de l'enthousiasme, une exaltation religieuse semblable à celle que je ressens maintenant pour des choses bien différentes. Je me considérais heureuse et je demandais à la Vierge de conserver en moi cet état si agréable. Alors, je me suis perfectionnée quelque temps, j'ai arrêté les simulations et j'ai eu la grande satisfaction de parler souvent avec ma mère sans rien

dire de mon cœur. Des torrents de vérité, de foi, d'amour paisible et mystique envers les saints et les saintes sortaient de mon cœur. Je dis : "Quelle chance j'ai eue d'être destinée au couvent !" Mes insomnies étaient douces et plaisantes, mon imagination était comme un ciel peuplé de petits anges. Je fermais les yeux et je voyais Dieu... oui, Dieu, ne te moque pas ; Dieu lui-même, avec sa barbe blanche, sa cape... et... comme on le représente...

- Tout cela a duré jusqu'à ce que tu voies lord Gray avec ses cheveux blonds et sa cape noire... Tel qu'il est, dit Inès.
- Tu me l'enlèves de la bouche, continua Asunción, toujours à genoux et les bras appuyés sur ceux de son amie. Lord Gray est venu à la maison ; je l'ai regardé et je me suis dit qu'il ressemblait à saint Michel, celui qui est peint dans mon livre de dévotions. On lui a dit que j'étais très pieuse et lui a fait de grandes démonstrations d'admiration. Ensuite, les soirs suivants, il a commencé à raconter de merveilleuses aventures de voyage et, moi, je l'écoutais avec plus de religiosité que si c'était le premier prédicateur du monde qui racontait les beautés du ciel. Durant ces nuits, je ne voyais autour de moi que des tigres d'Afrique, des cataractes d'Amérique, des pyramides d'Egypte et des lagunes de Venise. J'étais enchantée et je bénissais Dieu d'avoir créé tant de belles choses, y compris lord Gray.

Oh ! Lord Gray restait toujours dans mon imagination. En entendant ses pas, il m'était difficile de cacher ma joie ; s'il tardait, je devenais triste ; s'il parlait avec vous et non avec moi, je mourais de rage... On lui disait toujours que j'étais très pieuse ; tu dois te rappeler que lui me flattait beaucoup pour ça. Maman nous

permettait à toutes les trois de parler avec lui. Sous prétexte de piété, il me disait mille choses sur les sujets de religion devant vous. Une nuit où il a pu me parler seul à seul, il m'a dit qu'il m'aimait... J'ai senti une secousse ; j'ai eu l'impression que le monde s'était ouvert en deux sous nous. Moi, je l'ai regardé et lui fixait ses yeux sur moi. J'étais fascinée et je ne parvenais pas à lui répondre... Toutes les nuits, il parlait, comme tu sais, de choses saintes ; avec difficulté, il me disait certains mots, seul à seul ; il m'a demandé trois soirs de suite si je l'aimais et, au troisième soir, je lui ai répondu que oui... Tu sais très bien comment nous nous entendions. Lord Gray m'a dit : "Je parlerai à Inès près de toi. Fais bien attention à ce que je lui dirai et prends en compte que ce que je vais lui dire ; c'est à toi que je le dirai. Parle à ton frère et essaie de me répondre en t'adressant à lui..."

Nous avions en plus mille signes. Tu es si bonne que tu t'es conformée à ton rôle. Ah ! si seulement tu n'avais pas été si condescendante ! Quand lord Gray me jetait des petits billets par la fenêtre, toi, tu te les appropriais pour me libérer des cruelles réprimandes, loin de m'arrêter sur la pente, tu m'y précipitais plus encore. Maman n'a rien su de tout cela ; ah ! si elle avait pu savoir, même si elle m'avait tuée !... Tu te souviens du jour où je suis partie avec elle au couvent du Carmen, invitées par le père Pedro Advíncula, pour voir, de la tribune, la cérémonie de la Vierge ? Ah ! Après la cérémonie, un frère lai nous a conduites pour voir la salle capitulaire. Je ne sais pas comment, ni pour quelle raison, je me suis trouvée séparée des autres dans une petite cellule sombre. J'ai eu peur... soudain, lord Gray s'est présenté à moi, il m'a serrée dans ses bras et m'a

répété, avec des mots ardents, qu'il m'aimait beaucoup. Cela a duré une seconde, pas plus, mais c'est à cette seconde que lord Gray m'a dit qu'il me fallait partir avec lui sinon il mourrait de désespoir...

- Tu ne m'avais jamais parlé de ça.
- J'avais peur de toi. Tu vas voir la suite. Je suis retournée aussitôt avec ma mère et le frère lai. Cette supplication, ou plutôt cet ordre de fuir avec lui s'est fixé dans mes pensées comme une épine. Je ne dormais pas, je ne vivais plus, je ne pensais qu'à cela. Cela me semblait un délit horrible : je rejetais hors de moi cette idée et, quand je me retrouvais sans cette idée, je courais à sa recherche parce que, sans cela, je ne pouvais plus vivre... Ne va pas croire que je détestais la dévotion, au contraire. La méditation était mon délice et, quand je méditais, j'étais heureuse... Ah ! Lord Gray était partout ! Lord Gray sur les autels de l'église, sur ceux de la maison ; lord Gray dans le court espace de la rue et du monde qu'on nous permettait de voir depuis notre chambre ; lord Gray dans mes prières, dans mon livre d'oraisons, dans le noir, dans la lumière, dans le bruit, dans le silence. Les cloches, appelant à la messe, me parlaient de lui. La nuit se remplissait toute de lui. Oh ! Inès de mon cœur ! Que je suis malheureuse ! Avoir cette maladie dans la tête et ne pas pouvoir s'en défaire, avoir cette forge de pensées dans la cervelle et ne pas pouvoir y jeter de l'eau pour l'éteindre... !

Un bref instant, les deux amies restèrent en silence, puis Asunción continua ainsi :

- Nous communiquions enfin selon un mode que tu n'as pas su et que tu ne pouvais pas soupçonner. Cela paraît impossible qu'on ait pu garder, si longtemps, un secret

si dangereux sans être découvert par personne. Moi, je lui avais dit que, si par indiscretion ou vanité, l'une ou l'autre personne, quelle qu'elle soit, arrivait à savoir notre secret, je le détesterais... Après ce jour où j'ai parlé avec lui aux *Cortès*, quand il s'est mis dans la tête que je devais le suivre à bord de je ne sais quel bateau, nous sommes retournés enfin à la maison avec frère Pedro Advíncula ; après ce jour-là, dis-je, je ne l'ai plus revu... Ma mère avait des soupçons sur toi et à lui l'entrée était interdite. Tu te souviens de cette vieille mendicante qui venait à la maison vendre des chapelets ? Eh bien, elle m'apportait des mots et emportait les miens. Je lui écrivais en mettant des signes au crayon sur une feuille arrachée au *Guide des pécheurs* ou *Traité de la Tribulation* ; de sorte que le grand frère Luis de Granada et le père Ribadeneyra ont été nos estafettes. Lui me disait des choses merveilleuses et passionnées qui me fascinaient et me confondaient. Il me décrivait sa tristesse d'être loin de moi et les grands bonheurs que Dieu nous réservait. Pendant un certain temps, j'ai eu des doutes. Je crois qu'en le voyant, en lui parlant ou en ayant l'esprit distrait par la fréquentation d'autres personnes, l'effervescence, le bouillonnement que je sentais en moi, se seraient apaisés, mais, hélas, le long enfermement, la solitude, l'idée de m'enterrer pour toujours dans le couvent m'ont perdue... Inès, figure-toi que le cœur se détruit et se rapetisse, que âme et corps éclatent sous la pression de la nature entière ; qu'on sent en soi une illumination, une inquiétude qu'on ne peut comparer à aucune autre inquiétude parce que c'est la soif de l'esprit qui veut se rassasier, une brûlure qui croît par degrés, une marée qui défigure tout ce qui nous entoure, un élan, une frénésie, un

besoin... parce c'est un besoin de rompre le cercle de fer qui nous étreint ; figure-toi cela et tu me comprendras et me disculperas...

Moi, je disais : "Oui, mon Dieu, je vais partir avec lui, je vais partir." Des moments de joie folle suivaient des moments de tristesse plus noire que le purgatoire. Ciel et enfer se succédaient rapidement dans ma poitrine. Je doutais, je désirais et je craignais jusqu'à ce qu'un jour je dise : "Je sais que je vais me condamner mais cela ne me fait rien d'être condamnée..." puis je me mettais à pleurer, pensant au déshonneur de ma famille. Enfin, mon amour a été plus fort que toutes les considérations et je me suis décidée. Lord Gray, grâce à des moules de cire que je lui ai envoyés, a fait des doubles des clés de la maison, je lui ai écrit pour lui fixer l'heure, il est venu... je suis partie... Mais, hélas ! me voyant hors de la maison, j'ai eu l'impression que le ciel me tombait dessus ainsi que toutes les étoiles... Lord Gray m'a emmenée dans une maison toute proche de la nôtre, dans la rue Novena... Ce n'était pas sa maison. Une dame d'un âge certain est sortie nous recevoir. Je me sentais étourdie et angoissée, j'ai commencé à pleurer et j'ai demandé ardemment à lord Gray de me remmener chez moi.

Il a voulu me consoler ; le sentiment d'honneur s'est enflammé en moi avec une force inusitée et la honte brûlait mon cœur comme avant la passion. J'ai désiré la mort et j'ai cherché une arme pour mettre fin à ma vie ; lord Gray a fait mine de se fâcher ou s'est fâché vraiment. Il m'a dit des mots durs. J'ai promis de l'aimer d'une affection plus vive s'il me remmenait chez moi. Voyant qu'il ne cédait pas à mes demandes, je me suis mise à crier, la vieille dame a accouru disant que les

voisins s'étaient inquiétés et que nous devions partir ailleurs. Lord Gray s'est irrité et a menacé cette dame de la pendre. Après, il a semblé qu'il se conformait à mon désir et, me faisant mille reproches, il m'a reconduite sans délai chez moi. En chemin, il m'a assuré qu'il partirait très vite pour l'Angleterre et je devais lui accorder une autre visite. Je le lui ai promis parce que, si j'étais atterrée par l'idée de mon déshonneur, sa décision de partir pour l'Angleterre me faisait beaucoup de mal... Ah ! Inès, quelle nuit ! Je suis entrée dans la maison tout effrayée. Je pensais voir ma mère m'attendre dans l'escalier, une épée de feu à la main... je suis montée en tremblant... J'ai mis plus d'une heure à rejoindre ma chambre parce que je ne marchais pas, je me traînais très lentement pour ne pas faire de bruit. Enfin, en arrivant dans la chambre, j'ai couru à ton lit pour tout t'avouer mais tu n'y étais pas. Imagine ma confusion.

- Je me suis réveillée, dit l'autre. J'ai cru entendre des pas dans la maison. Je t'ai vue sortir et, pendant un instant, la peur ne m'a permis aucun geste, je n'ai pu prendre aucune résolution. J'ai voulu courir derrière toi, je savais que j'avais assez de pouvoir pour détruire ta folie, j'avais confiance dans l'affection que nous avons l'une pour l'autre, dans ce que tu me dois, dans la dette que tu as envers moi pour t'avoir délivrée des soupçons de ta mère. L'idée de ton déshonneur me rendait folle... je suis sortie à ta recherche. Le reste, tu n'as pas besoin de le savoir. Je ne suis pas esclave de l'autorité de doña María comme toi tu l'es ; cette maison-là n'est pas la mienne ; ma maison c'est celle-ci. Asunción, ma chère amie, ma sœur, aujourd'hui nous allons peut-être nous séparer pour toujours.

- Ne te sépare pas de moi, s'écria Asunción, en prenant son amie dans ses bras et en l'embrassant très affectueusement. Si tu pars, je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi. Rappelle-toi ce que j'ai fait hier soir... Inès, ne me laisse pas. Reviens à la maison, je promets de ne rien faire sans ta permission, de me faire esclave de tes pensées, je réussirai à acquérir au moins une partie de la sainte sérénité qui te distingue. Je suis venue seule pour te supplier de revenir chez nous. Promets-moi de revenir.
- Dieu nous conduit, toi et moi, sur des chemins différents, Asunción. En attendant, n'admets aucune lettre, aucun avis, aucun mot de lord Gray. Retrouve la hauteur de ta dignité, embrasse avec résignation ta vie de cloîtrée et, d'ici quelque temps, tu te verras libre de ce grand poids.
- Non, je ne peux pas. La vie du cloître me terrorise. Tu sais pourquoi ? Parce que j'ai la certitude qu'au couvent, je vais l'aimer davantage, beaucoup plus. Je le sais par expérience, oui ; la solitude, les nombreuses prières, les pénitences, les méditations, les allées et venues et les douloureux revirements de pensée avivent chaque fois plus la passion qui me brûle. Je le sais très bien, je le vois, je le touche. J'ai aimé lord Gray parce que, dans mes dévotions solitaires, il s'est emparé de mon esprit comme le diable tentateur... Non, je n'irai pas au couvent parce que je sais que je l'aurai toujours devant moi, mêlé à cette douce poésie du chœur et à l'autel. Ah ! mon amie ! Crois-tu ce que je te dis ? Crois-tu cette profanation horrible ? Eh bien oui, c'est vrai. C'est dans l'église qu'a pris corps ce penchant fou. Tout ce qui se réfère aux dévotions et à la piété produit un tel effet sur mon esprit troublé que chaque fois que

j'écoute le son de l'orgue, je tremble d'émotion ; les cloches de l'église me font palpiter la poitrine d'une ardente impétuosité ; l'obscurité des temples me rend malade et Jésus-Christ crucifié ne peut pas m'être aimable si je ne me le représente pas avec le même visage que je vois partout... Cela épouvante, n'est-ce pas ? Mais je n'y peux rien. Je crois que c'est une maladie. Ai-je un mal incurable ? Si seulement je pouvais en mourir demain. Ainsi je pourrais me reposer...

Non, je ne veux pas de cloître. Je veux me distraire par la fréquentation des gens, voir divers spectacles, visiter le monde, la société, assister aux réunions du soir où on parle de plein de choses qui ne soient pas lord Gray : je veux que mes pensées s'embrouillent ici et là, se répandent en passant et repassant par divers chemins, laissant un flocon de laine sur chaque fleur, sur chaque épine. Ce qui peut me guérir c'est le monde, ma chère amie, c'est le monde avec tout ce qu'il renferme de bon, la société, l'amitié, les arts, les voyages, la vision et l'écoute ; vraiment la plus grande partie de ce que l'on voit dans le monde, même si ma mère croit le contraire, est honorable, licite, profitable... Ecartez-moi de la solitude, la cause de ma perdition ; écartez-moi des méditations, des réflexions, de ces tours incessants, de ces tourbillons autour de l'axe d'une seule idée. Si je dois guérir, ce ne sont pas les couvents qui me guériront. Chère amie, je suis sûre que si j'y entre, j'aimerai follement lord Gray, plus follement encore parce qu'il n'y aura rien d'autre pour l'écartier des yeux vigilants et fiévreux de mon esprit ; et si cet homme s'entête à me poursuivre même dans la maison de Dieu, comme il sait le faire, je ne pourrai conserver la sainteté

de mes serments et, rompant les grilles et les vœux, je saisirai la première corde que je pourrai et, de la fenêtre de ma cellule, je me jetterai à la rue. Je me connais, chère amie, je sais lire clairement dans cet obscur livre de mon âme et je ne me trompe pas, non.

En entendant ces mots dans la bouche de la malheureuse jeune fille, en même temps que je compatissais pour sa passion malheureuse, j'admirais la grande perspicacité de son entendement.

- Eh bien, aie du courage ! Dis à ta mère que tu ne veux pas être religieuse, fit remarquer Inès.
- Avec ton aide, je pourrais le faire. Seule, je n'oserai pas. Elle considérera cela comme un déshonneur et alors, j'aurai le cloître à la maison parce qu'elle m'enfermera pour toujours.
- Tout cela peut être vaincu. Commence par repousser lord Gray.
- Je le ferai si je ne le vois plus, s'il ne me poursuit plus...

Asunción prononçait ces mots quand nous entendîmes les pas de lord Gray.

- C'est lui ! dit-elle avec terreur.
- Cache-toi et sors de la maison.

Amaranthe fit passer lord Gray dans une salle voisine et, aussitôt, elle m'appela à son côté. L'Anglais montrait de la tranquillité ; mais la comtesse, devinant ses propos, le déconcerta sur le coup.

- Je sais ce que vous venez faire, lui dit-elle. Vous savez qu'Asunción est entrée chez moi... Grand Dieu, lord

Gray, retirez-vous. Je ne veux pas déplaire une nouvelle fois à doña María.

- Mon amie très sage, répondit-il, avec véhémence. Ne me jugez pas mal. M'empêchez-vous de prendre congé d'elle ? Deux mots, c'est tout. Savez-vous que je m'en vais ce soir ?
- C'est vrai ?
- Aussi vrai que le soleil brille... Pauvre petite Asunción !... Elle aussi sera contente de me voir... Allez, je ne sors pas d'ici sans lui dire adieu...
- Franchement, Milord, fit remarquer Amaranthe, je ne crois pas à votre départ.
- Madame, je vous assure que je partirai de très bon matin. Seule la blague que nous pensons faire à Congosto m'a retenu... Soyez témoin, Araceli, de ce que je dis.

La comtesse, sans plus attendre, ouvrit la cloison et les deux jeunes filles apparurent devant nous.

Asunción ne pouvait dissimuler l'angoisse qui la dominait et voulut se retirer.

- Vous vous en allez parce que je suis là ? dit sèchement lord Gray. Je vais vite partir de Cadix et d'Espagne, pour ne pas fouler plus longtemps cette terre ingrate. Les tromperies dont j'ai souffert ici me poussent fortement à fuir, même si mon cœur ne rencontre de repos nulle part.
- Asunción ne peut rester vous entendre, dit Inès. Elle doit partir chez elle.
- Je ne mérite même pas deux minutes d'attention ? affirma avec amertume le noble lord. Vous ne

m'accordez même pas la faveur d'un mot ?... C'est bien, je ne me plains pas.

- Maintenant il paraît inévitable qu'elle parte, dit Amaranthe.
- Madame, adieu, s'écria lord Gray avec une émotion profonde, vraie ou feinte. Araceli, adieu ; Inès, mes amis, essayez d'oublier ce misérable. Et vous, Asunción, que j'ai sans doute dû offenser, d'après votre regard rancunier, adieu aussi.

La malheureuse s'écroula en larmes.

- J'avais sollicité de votre part une dernière faveur, une entrevue pour prendre congé de celle que j'ai tant aimée, mais je n'espère plus l'obtenir. J'ai été insensé... Vous avez bien fait d'avoir très vite cette aversion que vos beaux yeux révèlent... Misérable que je suis ! j'ai aspiré à ce qui m'était supérieur ! Dans ma démence, j'ai jugé possible d'écarter cette noble âme de la piété à laquelle elle est destinée dès sa naissance ; j'ai aspiré à l'impossible, j'ai lutté contre Dieu, unique amant à pouvoir recevoir l'incommensurable grandeur de ce cœur... Adieu, retournez à vos saintetés, remontez sur ces célestes hauteurs d'où cet infâme a voulu vous faire descendre. Entrez au cloître... entrez-y... Dieu me pardonne mes pensées impétueuses... chacun à sa place. Les anges au ciel, la misère et la faiblesse sur terre... Avant, amour, folie, élans ardents ; maintenant, respect, culte. Demain, comme hier, vous vivrez dans mon cœur ; mais maintenant, sainte femme, vous y serez canonisée... Adieu, adieu.

Et serrant chaleureusement les mains de la jeune fille, il partit de telles façons que nous pensions tous qu'il avait le cœur brisé et nous avions pitié de lui.

Peu après, Asunción, accompagnée de son précepteur, sortit dans la rue et la sainte image, entrant à la maison maternelle, retourna à son autel.

Mes lecteurs doivent croire, en jugeant lord Gray d'après les mots reproduits plus haut que l'astucieux séducteur partait réellement renonçant à l'entreprise ratée de la célèbre nuit. Quelle erreur ! Continuez à lire encore un peu et vous verrez que cet adieu, admirable et habile recours stratégique employé devant la fille épatée, lui servit de préparation pour le fait (nous pouvons l'appeler catastrophe) accompli cette même nuit et qui mettra fin à la curieuse aventure que je suis en train de raconter.

Je vais faire le récit point par point. Il arriva donc que, près de la tombée du jour, le lendemain, j'entrais tranquillement chez doña Flora quand celle-ci, Amaranthe et sa fille vinrent à ma rencontre, toutes bouleversées et inquiètes.

- Sais-tu ce qui se passe ? dit doña Flora. Ce coquin de lord Gray a pris le beurre et l'argent du beurre. La petite Asunción a disparu hier soir de la maison.
- Mais cela a été violent, dit Inès, car don Paco est apparu attaché à la rampe de l'escalier. Elle a dû résister... Ses cris ont réveillé doña María mais, quand tout le monde est sorti, ils étaient déjà partis. Ce matin, Presentación, harcelée par sa mère, a avoué les amours de sa sœur.
- Qu'on ne vienne pas me dire qu'elle a résisté, objecta doña Flora ; lord Gray est très galant et très joli garçon... Qu'est-ce que c'est que ces hypocrisies ?... La petite est partie avec lui parce qu'elle en a eu envie.
- Doña María va être satisfaite du sérieux de ses filles... dit Amaranthe, en riant. Maintenant, elle doit répéter sa ritournelle : "Moi, j'éduque mes filles comme on m'a éduquée, moi."
- Mais, lord Gray est parti avec elle ? demandai-je.
- Il se prépare à partir.
- Un capitaine de bateau était là tout juste, il m'a dit que Milord a affrété le brigantin anglais *Deucalion*, il part demain.
- Mais nous ne courons pas l'en empêcher ? dit Inès, avec beaucoup d'angoisse. Il est encore temps.
- C'est l'affaire de doña María.

- Mais il faut la prévenir que le *Deucalion* part cette nuit et que c'est lord Gray qui l'a affrété.
- Oui, il faut la prévenir, répéta Inès, énergiquement. J'irai moi-même.
- Gabriel va y aller tout de suite.
- Pourquoi pas ? Même si doña María m'a mis dehors hier, je ne vois pas d'inconvénient à lui rendre ce service.
- Mais ne perds pas de temps... Je suis morte d'impatience, dit Inès.
- Va vite, la petite doit être sur des charbons ardents.
- J'y vais... Je ne croyais vraiment pas remettre les pieds dans cette maison... Donc le *Deucalion* ?... Un brigantin anglais... Je pense qu'ils ne les attraperont pas.

Je courus à la maison des Rumblar et, dès que j'entrai, tout m'indiqua qu'il y régnait la consternation la plus profonde. Don Diego et don Paco étaient assis dans le couloir, l'un face à l'autre, se regardant comme deux sphinx tristes et, sur les poignets de don Paco, des bleus montraient qu'il avait été victime d'un supplice. Le malheureux vieillard se fendait d'une suite de soupirs qui auraient pu faire partir vers le large un navire de ligne. Quand j'entrai, ils se levèrent tous les deux et le précepteur dit :

- On va voir si on la retrouve, cette fois. C'est le septième voyage...

La comtesse de Rumblar et sa fille cadette cachaient leur douleur et leur honte dans un cabinet proche du salon, et là, il y avait la marquise de Leiva, attachée par un rhumatisme à son fauteuil mobile ; Ostolaza, Calomarde et Valiente soutenaient une vive polémique sur le grand événement. Quand j'entendis la voix de madame Leiva, pleine de méfiance, même si elle ne

me faisait pas peur, je me dis : "Maintenant Gabriel, ça va être ton tour. La marquise va te reconnaître et, là, mon gars, ton compte est bon."

J'entrai, cependant, résolument.

- Ainsi, disait la marquise, un Anglais peut se moquer impunément de toute l'Espagne...
- A l'ambassade, remarqua Valiente, ils ont beaucoup ri quand on leur a raconté ce qui s'était passé et ils ont dit : "Ce sont les affaires de lord Gray."
- Moi, j'ai toujours affirmé, dit Ostolaza avec pétulance, que l'alliance avec les Anglais serait bien funeste pour l'Espagne.

Je coupai vite la conversation en disant :

- J'apporte des nouvelles de Lord Gray.

La marquise m'examina des pieds à la tête, puis, me désignant de manière impertinente avec sa béquille que ses jambes souffrantes obligeaient à utiliser, demanda :

- Vous ?... Mais qui êtes-vous ?
- C'est monsieur d'Araceli, dit Ostolaza, sur un petit ton dédaigneux.
- Oui... je connais bien ce monsieur, dit la marquise de Leiva avec malice. Etes-vous toujours au service de ma nièce ?
- Je m'en honore.
- Vous venez de là-bas ? Inès est prête à revenir à la maison ? Elle doit bien savoir que le Gouverneur de Cadix va, ce soir même, la chercher...
- Elles ne savent rien, répondis-je, aussi déconcerté que surpris.

- Je crois que, sur le plan légal, la chose ne va pas offrir de grandes difficultés, n'est-ce pas, monsieur de Calomarde ?
- Absolument. La petite reviendra chez vous qui êtes le chef de famille et toutes les subtilités qui iront dans le sens contraire n'ont aucune force de loi.
- Peut-être que madame la comtesse, dis-je, va alléguer quelque motif inattendu.
- Tout est prévu ; monsieur Calomarde, n'est-ce pas ? Et que ma nièce me remercie de ne pas avoir sollicité de la faire mettre en prison... Mais jusqu'à maintenant vous ne nous avez pas dit quelle nouvelle vous annonciez au sujet de lord Gray. A quoi pensez-vous, monsieur de... de quoi ?
- D'Araceli, répéta Ostolaza, sur le même petit ton.

Très brièvement, je leur dis ce que je savais.

- Eh bien, il faut aviser le commandement de la Marine, répondit la marquise de Leiva, vivement. Des plumes, du papier...

A ce moment entra, dans le salon, un personnage important que tous saluèrent avec le plus grand respect. C'était don Juan María Villavicencio, Gouverneur de la ville, homme estimable s'il en est, bon patriote, instruit, un peu philosophe et habile en plus dans la connaissance et la fréquentation des gens.

- Nous avons déjà les données, monsieur Villavicencio, dit la marquise, en lui racontant l'affaire du *Deucalion*.
- Dans cette affaire, Madame, répondit le fonctionnaire, en baissant la voix, il faut agir avec prudence... Avant de m'occuper de lord Gray, je vais accomplir l'acte légal en vertu duquel la Inesita doit revenir ici, ce soir.

J'eus le cœur brisé en entendant cela.

- Vite, vite, mon ami, dit la rhumatisante. Je crains aussi qu'ils ne m'échappent. Les gens de cette maison marchent sur la trappe, cela ressemble à une scène de théâtre... Et nous croyions qu'elle avait été volée par lord Gray. La coquine est partie toute seule...
- Quant à lord Gray, dit Villavicencio, sur un ton dubitatif et un certain embarras, il me semble que nous ne pouvons rien faire contre lui... La Asuncioncita reviendra près de sa mère ou bien où on voudra la conduire ; mais arrêter et punir Milord...
- Mais...
- Madame, nous ne pouvons nous heurter à l'ambassade... Vous connaissez bien les circonstances ; Wellesley est chatouilleux... l'alliance...
- Maudite soit l'alliance !
- Et c'est une dame espagnole qui dit cela, s'écria Villavicencio, enthousiaste, le jour où nous arrive la nouvelle d'une glorieuse bataille, de cette grande victoire, messieurs, gagnée par les Espagnols, les Anglais et les Portugais dans la campagne d'Albuera !
- Une autre bataille ! s'écria la marquise, avec dégoût. Toujours des batailles... et la guerre qui n'en finit jamais.
- Je crois qu'elle a été très sanglante, dit Calomarde.
- Comme toutes celles que nous faisons, répondit Villavicencio, avec fierté. Nous avons perdu cinq mille hommes et tué plus de dix mille Français... Joli résultat !... Deux généraux français sont morts, deux anglais et, chez les nôtres, don Carlos España a été blessé ainsi que le remarquable Blake.

- De tout cela, on déduit que nous ne pouvons rien faire contre Gray, dit, avec mépris, la marquise de Leiva.
- Rien, madame... On va ériger un monument à George III... L'ambassade anglaise... Wellesley... Oh ! Cette bataille de la Albuera va resserrer encore plus les relations entre les deux pays.
- Grande victoire ! dit Valiente. En Estrémadure, nous avons un peu repris de la hardiesse.
- Mais, c'est très mal parti sur l'Ebre. Tortosa est tombée au pouvoir de l'ennemi...
- Trahison, pure trahison du comte d'Alacha.
- Les Français se sont emparés du fort de San Felipe au Coll de Balaguer.
- Mais Tarragone résiste encore.
- Et elle résistera bien plus encore.
- Et que dit-on de Manrèse ?
- Elle a été incendiée, c'est sûr.
- Rien de cela ne nous importe pour le moment, dit la marquise, interrompant l'étincelante conversation patriotique. En somme, monsieur Villavicencio, si Milord s'échappe...
- Que voulez-vous ! Personne ne sait où il est.
- Je crois que, cette nuit, on pourra le voir, dit Valiente, parce qu'à dix heures, on pourra voir, d'après ce que j'ai entendu dire, une espèce de défi quichottesque entre lord Gray et don Pedro del Congosto où une grande foule compte bien rire.
- Des bobards... Enfin, madame la Marquise, Wellesley m'a promis que la jeune fille reviendra mais il faut laisser lord Gray en paix... Madame la Marquise, ce cas étrange retient toute mon attention. Je suis expert en certains sujets et je crois que, dans l'histoire dont nous

nous occupons, il y a une autre personne qui n'est pas lord Gray.

- Vous croyez ? Je pense qu'Inès est partie seule.
- Eh bien, je ne le pense pas.
- Ou avec lord Gray. Ce monsieur anglais se propose de vider ma maison.
- Un autre oiseau, Madame, un autre oiseau a embrouillé les choses ici et je n'aurai de cesse de vérifier de qui il s'agit... Les deux raptos ont entre eux une intime connexion.
- Cherchez donc, dit la marquise, ce complice inconnu et faites tomber sur lui le poids de la loi, si on ne peut rien faire contre lord Gray.
- J'espère sortir beaucoup de choses de mes investigations cette nuit.
- Vraiment, dit Calomarde, s'il doit y avoir un heurt avec l'ambassade anglaise, le mieux est de donner un grand coup sur le pauvre complice si on le découvre et dire : "Surtout pas de reproches."
- Voilà comment fonctionne la justice en Espagne, objecta la marquise de Leiva.
- Nous verrons bien ce qu'il en sort, dit Villavicencio. Allez, ma chère dame, je vais faire une visite de courtoisie à la rue Verónica. Je crois que mon autorité suffira...

Soudain, don Paco se présenta dans le salon, rouge et, suffoquant, il s'écria :

- La voilà, la voilà !... Nous l'avons enfin trouvée.
- Qui ?

Cádiz Traduction de Daniel Gautier

- Madame doña Asuncioncita... Pauvre petite chérie !...
Elle est dans l'escalier... Elle ne veut pas monter...
Elle semble à moitié morte la pauvre petite !...

Il régna un silence sépulcral et nous regardâmes tous la porte du fond par où apparut doña María. Dans un silence digne, sans larmes, cette dame montrait sa peine profonde. La couleur blanche de son visage s'était transformée en une pâleur de parchemin ; son front était creusé de rides soudaines et les yeux secs, si prompts à irradier l'éclair de la colère, tombaient comme amortis. Mais un autre détail attira l'attention plus que le silence grave, les rides et la couleur jaune, c'étaient ses cheveux qui, grisonnants quelques jours auparavant, étaient entièrement blancs.

- Elle est là, répéta un sourd murmure.
- Tu ne vas pas refuser de la recevoir ? dit, avec émotion, la marquise, devant les pensées de doña María.
- Non... qu'elle vienne ici, répondit la mère, avec énergie. Je vais voir celle qui a été ma fille... Vous l'avez trouvée ? Elle est seule ?
- Seule, Madame, s'écria don Paco en pleurs. Et, en triste et lamentable état ! Les vêtements sont déchirés ; sur sa belle tête, elle a quelques blessures, dans sa voix et ses gestes, le plus grand repentir. Elle n'a pas voulu monter et git sans vie et sans forces dans l'escalier.
- Qu'elle entre, dit la marquise de Leiva. La malheureuse commence à expier sa faute. María, le moment de la rigueur est passé, c'est le moment de la bienveillance. Reçois ta fille et, si elle est finie pour le monde, qu'elle ne le soit pas pour toi.
- Retirons-nous pour lui éviter la honte de se voir devant nous, dit Valiente.
- Non, restez tous là.

- Monsieur don Francisco, dit doña María au précepteur, amenez Asunción.

Le précepteur sortit faisant de forts courants d'air par la violence de ses soupirs.

Très vite, nous entendîmes la voix d'Asunción qui criait :

- Tuez-moi, qu'on me tue ! Je ne veux pas que ma mère me voie.

Conduite par don Diego et le précepteur, doucement entraînée sur de petites distances, presque portée, la malheureuse jeune fille entra dans le salon. A la porte, elle se jeta par terre et ses cheveux en désordre et défaits lui couvraient le visage. Tous nous accourûmes vers elle, nous la levâmes, la consolâmes par des mots affectueux ; mais elle criait sans cesse :

- Tuez-moi une bonne fois. Je ne veux pas vivre.
- Madame doña María vous pardonnera, lui disions-nous.
- Non, ma mère ne me pardonnera pas. Je suis condamnée pour toujours.

Doña María, pendant un long moment de fermeté et de supériorité, commença à décliner et son grand esprit s'abattit devant ce lamentable spectacle. Après avoir beaucoup lutté contre sa sensibilité et l'amour maternel, elle lutta pour dépasser ce dernier et résolument s'écria :

- Ai-je dit de l'amener ici ? Non, je me suis trompée. Je ne veux pas la voir, ce n'est pas ma fille. Qu'elle retourne d'où elle vient. Ma fille est morte.
- Madame, s'exclama don Paco en se mettant à genoux, si madame doña Asuncioncita ne reste pas à la maison,

vous vous condamnez. Qu'a-t-elle donc fait ? Sortir faire une promenade. N'est-ce pas, ma petite ?

- Non, ma mère ne me pardonne pas ! cria, avec désespoir, la jeune fille. Emmenez-moi hors d'ici. Je ne mérite pas de fouler cette maison... Ma mère ne me pardonne pas. Mieux vaut qu'on me tue une bonne fois.
- Calme-toi, ma fille, dit la marquise de Leiva. Tu es gravement coupable ; mais, si tu ne peux pas reconquérir l'amour de ta mère et l'estime de tous, tu ne seras pas abandonnée à ta douleur. Lève-toi. Où est lord Gray ?
- Je n'en sais rien.
- Savais-tu qu'il allait venir te chercher ? Est-il venu avec ton consentement ?

La malheureuse se couvrait le visage dans ses mains.

- Parle ma fille, il faut que l'on sache la vérité, dit la marquise de Leiva. Ta faute n'est peut-être pas si grande qu'il n'y paraît. Es-tu sortie de ton plein gré ?

On savait que doña María était présente par sa respiration sourde comme un sourd mugissement. Ensuite, nous entendîmes distinctement ces mots qui semblaient sortir d'une gorge caverneuse de lionne :

- Oui... de son plein gré... de son plein gré.
- Lord Gray, dit Asunción, m'a juré que, le lendemain, il embrasserait le catholicisme.
- Et qu'il se marierait avec toi, ma pauvre petite ! dit la marquise, avec bienveillance.
- Toujours la même chose... vieille histoire, balbutia Calomarde à mon oreille.

- Messieurs, dit Villavicencio, retirons-nous. Nous augmentons, par notre présence, la confusion de cette malheureuse enfant.
- Je redis à tout le monde de rester, dit la comtesse de Rumblar, avec un funeste accent. Je veux qu'on assiste aux funérailles de l'honneur de ma maison. Asunción, si tu veux, non pas que je te pardonne, mais que je tolère ta présence ici, avoue tout.
- Il m'a promis d'embrasser le catholicisme... m'a dit qu'il partirait de Cadix pour toujours sinon... J'y ai cru...
- Ça suffit, s'écria Villavicencio. Que cette enfant se retire et prenne un peu de repos.
- Mais cet homme infâme l'a abandonnée...
- Il l'a arrachée à sa maison, dit don Paco.

Une acclamation multiple d'horreur résonna dans le salon.

- Ce matin, ajouta Asunción, le souffle nécessaire pour parler sortant difficilement de sa poitrine, lord Gray est sorti, me laissant seule à la maison. Je tremblais d'inquiétude... Des femmes sont entrées ensuite, des femmes de petite vertu... des gens horribles !... A leurs cris, je me suis évanouie et leurs mains m'ont maltraitée. Toutes riaient de moi et elles ont déchiré mes vêtements, en me disant des paroles ignobles... Elles buvaient et mangeaient à une table que le domestique de Milord leur avait préparée... elles se disputaient les unes les autres pour savoir laquelle était la plus aimée de lui... Alors, j'ai compris l'abîme dans lequel j'étais tombée... Lord Gray est revenu... Je l'ai disputé pour sa conduite vile... Il était taciturne et sombre... Il a pris une pantoufle et en a fouetté le

visage de ces femmes vulgaires... Il m'a comblée de soins. Il m'a dit qu'il allait m'emmener à Malte... Moi, je m'y suis refusée et j'ai commencé à pleurer amèrement en invoquant le nom de Jésus... Les femmes sont revenues accompagnées d'hommes grossiers ; l'un d'eux a voulu m'outrager. Lord Gray lui a cassé une chaise sur la tête... Le sang a coulé... Mon Dieu ! Quelle horreur !...

Elle s'arrêtait à chaque instant puis, avec beaucoup d'efforts, elle continua :

- Lord Gray m'a dit ensuite que lui ne pouvait pas devenir catholique mais qu'il se réjouissait que j'entre au couvent pour me dérober. J'ai voulu partir et le domestique a annoncé l'arrivée d'une dame... Oh ! Une dame d'importance est entrée le traitant d'ingrat... La dame se moquait de moi... Quel moment, mon Dieu, quel moment !... La dame a dit que j'étais la plus pieuse et la plus dévote de tout Cadix puis elle m'a priée de recommander lord Gray à Dieu dans mes prières... La honte me brûlait et j'ai cherché un couteau pour me tuer... Ensuite...

Nous étions tous émus et atterrés par le récit pathétique de la malheureuse, qui méritait un meilleur sort.

- Ensuite... sont entrés des hommes ; quels hommes ! Ils étaient habillés en croisés comme don Pedro del Congosto et ils venaient rappeler à lord Gray que celui-ci l'avait défié... Les amis de lord Gray sont entrés et tous se sont bien moqués du défi avec don Pedro. Ensuite... Milord m'a priée de nouveau de partir avec lui à Malte... Moi, je lui disais qu'il m'accorde la faveur

de me tuer... Il riait à gorge déployée et jouait avec un poignard comme s'il voulait me tuer... Cela m'inspirait une telle horreur que je me suis éloignée de lui... J'ai couru dans la maison en poussant des cris... Lui riait... un domestique m'a dit : "Milord m'a demandé de vous accompagner chez vous." Nous sommes sortis dans la rue et, à la porte, il a ajouté : "Je n'ai pas envie d'aller si loin : allez-y toute seule", et il a fermé la porte... J'ai fait quelques pas et une femme enragée m'a dit avoir perdu à cause de moi les faveurs de lord Gray, elle a voulu me punir... Ah ! j'étais à demi-morte, je me suis laissé punir... Une fois libre, j'ai couru dans plusieurs rues... je me suis perdue... je cherchais les remparts pour aller me jeter dans la mer... enfin, après avoir fait mille tours, je suis revenue chez lord Gray... J'ai trouvé don Paco et mon frère... je ne voulais pas venir ici... mais ils m'ont amenée dans cette maison, d'où je suis partie coupable et où je reviens punie car toutes les peines du Purgatoire et de l'Enfer ne sont pas plus grandes que celles dont je souffre aujourd'hui... Même comme ça, je ne mérite pas de pardon. Ma faute est grande... Je ne mérite que la mort et je demande à Dieu de me l'accorder cette nuit même, pour ne pas supporter un jour de plus la honte et le déshonneur qui sont tombés sur moi. Madame ma mère, adieu ! Ma sœur, adieu ! Je ne veux pas vivre !

Elle n'en dit pas plus et tomba évanouie sur le dallage.

Emus et atterrés, nous regardions le visage de doña María qui, penchée sur le fauteuil, le menton appuyé sur sa main, en silence, les sourcils froncés d'abord comme une Sibylle de Michel-Ange, émue ensuite, car les montagnes aussi se fendent aux secousses du tonnerre, versa d'abondantes larmes. On

aurait dit que son visage était en feu. Ses pleurs étaient du métal fondu.

- Ma fille, dit la marquise, retire-toi et va te reposer... Monsieur don Francisco ou toi, Diego, emmène-la dans sa chambre.

Le spectacle émouvant de la malheureuse Asunción disparu de notre vue.

- Mesdames, dit Villavicencio, j'ai le cœur brisé et je me retire.
- Je regrette beaucoup... mais... murmura Ostolaza, et il se retira aussi.
- Cela me fait vraiment de la peine... dit Valiente, en s'en allant derrière le précédent.
- Pour ma part... dit Calomarde, en saluant. S'il faut entamer un recours...

Tous s'en allèrent. Je restai parce qu'une force irrésistible me clouait dans ce salon et je ne pouvais écarter ma pensée du cadre désolant que j'avais vu. Devant moi, il y avait la dame de Rumblar, dans la même attitude où je l'ai décrite auparavant. Le phénomène de ses pleurs me remplissait d'étonnement. A mes côtés, la marquise de Leiva pleurait aussi.

Nous n'étions plus seulement trois. Venait d'entrer une silhouette bizarre, un fantoche des temps anciens, une caricature de la chevalerie, de la noblesse, de la dignité, du courage espagnol d'un autre âge. En regardant cette silhouette de scène qui se présentait si inopportunément, je me dis :

"Que vient faire ici don Pedro del Congosto ? Croit-il que ses chevaleries ridicules servent à quelque chose dans ces circonstances ?"

La marquise de Leiva ouvrit les yeux, vit le mannequin et, comme s'il n'avait aucune importance, se tourna vers moi et me dit :

- Que pensez-vous de lord Gray ?
- C'est un infâme, Madame.
- Va-t-il rester impuni ?
- Non, m'écriai-je, emporté par la colère.

Don Pedro del Congosto fit quelques pas, se mit devant doña María et, levant le bras, le geste et la voix semblaient tragiques et comiques à la fois, il dit :

- Madame doña María... cette nuit !... à onze heures... à la plage de la Caleta !...
- Oh ! Grâce à Dieu ! s'écria la noble dame, se levant dans un élan. Grâce à Dieu, il y a en Espagne un chevalier... Quatre personnes ont assisté au lamentable tableau du déshonneur de ma fille et aucune n'a eu l'idée, d'elle-même, de châtier ce misérable.
- Madame, dit Congosto, d'une voix creuse, ceci ne me fit pas rire comme avant, mais produisit une épouvante indéfinissable. Madame, lord Gray va mourir.

Ces mots tombèrent dans mon cerveau. Je regardai don Pedro, il me parut transfiguré. Cet épouvantail, qui me rappelle des temps héroïques, cessa d'être à mes yeux une caricature depuis que je le perçus comme le bras providentiel de la justice.

- Ce n'est pas vous qui allez régler cela, don Pedro, dit l'incrédule marquise de Leiva.
- Madame doña María, répéta le mannequin sublimé par une haute idée de son propre rôle, par l'idée de la

noblesse, de l'honneur, de la justice, cette nuit, à onze heures !... A la plage de la Caleta ! Tout est prêt.

- Oh ! bénie soit mille fois l'unique voix qui s'est fait entendre pour ma défense dans cette société indifférente. Abominables temps, il y a encore parmi vous quelque chose de noble et de sublime.

Ceci qui, en d'autres circonstances, aurait été ridicule s'agissant de don Pedro, dans celles-là, me faisait frémir.

- Béni soit mille fois, continua doña María, l'unique bras à s'être levé pour venger mon outrage dans cette génération corrompue et lâche, incapable de sentiment élevé.
- Madame, dit don Pedro, adieu... je vais me préparer.

Et il partit rapidement du salon.

- María, dit la marquise de Leiva à sa parente, calme-toi ; tu dois essayer de dormir...
- Je ne peux pas me calmer, répondit la dame. Je ne peux pas dormir... Oh ! Mon Dieu ! Si tu permets que le misérable reste impuni... Si tu voyais, ma cousine, comme je ressens un sauvage plaisir à me rappeler ces paroles : "Cette nuit... à onze heures... à la plage de la Caleta".
- N'attends de don Pedro que des choses ridicules... Calme-toi... On a dit que le défi de don Pedro avec lord Gray était une séance quichottesque. N'est-ce pas, monsieur ?
- Oui, Madame, répondis-je. Il est déjà dix heures... Je suis ami de lord Gray et je ne peux pas manquer cela.

Respectueusement, je pris congé d'elles et je partis. Dans l'escalier, don Diego m'arrêta. Il montait à toute vitesse, tout bouleversé, et me dit :

- Gabriel, voilà qu'on me rapporte le beau bijou de doña Inesita.
- Qui ?
- Le Gouverneur. Cette nuit, toutes les brebis égarées reviennent au bercail... Je reviens de là-bas... si tu voyais. La comtesse a beaucoup pleuré, elle s'est mise à genoux devant Villavicencio ; mais elle n'a rien pu obtenir. La Loi et toujours la Loi. C'est bien ce que je dis : la Loi... Bien entendu, mon vieux, je ne peux nier que la pauvre comtesse m'a fait pitié. Elle pleurait tellement... Inès était plus sereine et se conformait. Attends un peu et tu vas la voir arriver. Cependant, mieux vaut que tu ne paraisses plus ici de ta vie. Villavicencio a voulu enquêter sur le comment et le moment de la fuite d'Inès et, là, on lui a dit que c'est toi qui l'as sortie de la maison. Il te cherche parce qu'il ne te connaît pas. Il dit que tu es complice de lord Gray et que c'est toi le vrai criminel. Calomnie, pure calomnie ; mais ne te mets pas en tête de revendiquer ton honneur sali et va-t-en vite car Villavicencio est de mauvaise humeur, même si le droit militaire te couvre... Donc, vite, pars et ne reviens pas à Cadix, pas avant trois mois.
- C'est vrai, c'est moi qui l'ai fait sortir de la maison.
- Toi ! s'écria-t-il avec autant d'étonnement que de colère. Je ne me rappelais plus que tu étais le serviteur de ma fameuse parente, la comtesse. Alors, c'est toi qui l'as fait sortir ?
- Et je le referai.

- Tu blagues... ne pense pas que je m'inquiète beaucoup... Crois-tu que je persiste à me marier avec elle ?... Eh bien, maintenant, tu dois déguerpir pour de plus forts motifs parce que je vais raconter à maman ton exploit... Franchement, je croyais que c'était une calomnie. Maintenant, je m'explique la fureur de Villavicencio contre toi. Ne dit-il pas que tu es l'auteur de tout et qu'il faut te mettre la main dessus ?
- Sur moi ?
- Et il disculpait lord Gray... J'imagine qu'ils veulent faire justice sur toi sans gêner en rien monsieur Milord. File et fais bien attention car il s'est mis dans la tête que tu es le complice du maudit Anglais et que tu l'as aidé dans cette grande friponnerie qu'il nous a faite.
- Avez-vous vu lord Gray ? lui demandai-je. Où peut-il bien se trouver ?
- A l'instant, on m'a dit qu'on venait de le voir se promener seul sur les remparts. Maudit Anglais ! Il le paiera... Il y a peu, la petite Inès me traitait de vil et de couard parce que je laissais toute cette histoire d'hier soir sans punition, elle m'assurait que, si elle était un homme... elle était furieuse, la petite. Bien entendu, je pense chercher lord Gray et, dès que je le verrai, je lui dirai : "Espère de brigand"... Bon... Là-dessus, file... toi aussi, tu es un drôle de personnage... Adieu.

Je ne pouvais m'attarder à répondre à ses fadaïses parce qu'une pensée me tourmentait, ma volonté tournée vers un point invariable avec une force fascinante ; rien ne pouvait m'écarter de ce courant vers où tout mon être se précipitait.

Un quart d'heure plus tard, près des remparts, face au Carmel, je tombai sur lord Gray qui, ralentissant le rythme de ses pas, me parla ainsi :

- Oh ! monsieur d'Araceli... grâce à Dieu, quelqu'un vient me tenir compagnie !... J'ai fait sept tours de Cadix, courant tout le long des remparts... Je m'ennuie et je désespère... Mon destin est de faire tourner... faire tourner la noria.
- Etes-vous triste ?
- Mon âme est noire... plus noire que la nuit, répondit-il, en plein délire. Je marche sans arrêt pour chercher la lumière et je ne fais que tourner sur un cercle vicieux. Cadix est une prison ronde, dont les murs circulaires tournent autour de notre cerveau... Je me meurs ici.
- Si heureux hier et si malheureux aujourd'hui ! lui dis-je.
- Moi, heureux ? répondit-il, en me regardant. La création à notre portée est si limitée ! L'univers est bien pauvre !... Le Tout-Puissant s'est réservé pour lui le meilleur et ne nous laisse que les scories... Nous ne pouvons pas sortir de ce cercle maudit ... il n'y a pas d'issue par la tangente... Le désir d'infini brûle notre âme et il n'est pas possible de faire un pas à la recherche d'un soulagement... Des tours et des tours... La mule de la noria... allez !... Un autre petit cercle et un autre, un autre...
- Lord Gray, Dieu vous a tout donné à vous et vous saccagez et jetez les richesses de votre âme en vous rendant malheureux sans l'être.

- Mon ami, me dit-il, en me serrant la main si fort que je crus qu'il allait me la déboîter, je suis très malheureux. Ayez pitié de moi.
- Si ça c'est du malheur, quel nom allez-vous donner à l'horrible agonie d'une enfant que vous venez de précipiter dans le plus grand déshonneur et la plus grande honte ?
- Vous l'avez vue ?... Malheureuse enfant !... Je l'ai priée de venir avec moi à Malte et elle n'a pas voulu.
- Et elle a bien fait.
- Pauvre petite sainte ! Quand je l'ai vue, plus que son immense beauté, plus que son grand talent, c'est sa piété qui m'a séduit ... Tous disaient qu'elle était parfaite, tous disaient qu'elle méritait d'être vénérée sur les autels... Cela m'enflammait encore plus. Pénétrer les mystères de cette arche sainte ; voir ce qui existait dans ce vénérable étui de recueillement, de piété, de silence, de modestie, de sainte onction ; m'approcher et saisir de mes mains cette image céleste de femme canonisable ; lever le voile et regarder s'il y avait quelque chose d'humain derrière ces dentelles mystiques qui l'enveloppaient ; prendre pour moi ce qui n'était destiné à aucun homme et m'approprier ce que tous pensaient réservé à Dieu... Quel ineffable délice, quel sublime enchantement !... Hélas ! j'ai fait mine, j'ai trompé, dupé... Maudite famille... Lutter contre elle, c'est lutter contre toute une nation... pour l'attaquer, toute l'intelligence et l'astuce ne suffisent pas... Que l'Histoire qui croit ces forteresses inexpugnables soit condamnée mille fois.
- L'audace et la négligence d'un homme sont plus fortes que l'Histoire.

- Mais comme tout s'évanouit !... Ce qui valait hier ne vaut plus rien aujourd'hui et son enchantement disparaît comme la fumée, comme le bateau, comme l'ombre... Le beau mystère s'est dissipé... La réalité tue tout... Ah ! je cherchais quelque chose d'extraordinaire, de profondément grandiose et sublime dans cette incarnation du principe religieux qui tombait dans mes bras ; j'espérais un trésor d'idéaux délicieux pour mon âme, embrasée de soif insatiable ; j'espérais recevoir une impression céleste qui transporterait mon âme à la sphère des plus hautes conceptions ; mais, maudite Nature ! la créature séraphique dont je rêvais, entourée de nuages et de petits anges dans une béatitude surnaturelle, s'est dé faite, s'est dissipée, s'est décomposée, comme l'image d'un instrument d'optique dont la lumière est soufflée par l'amuseur barbare en disant : "Bonne nuit..." Tout s'est dissipé... Les ailes de l'ange en s'agitant bourdonnaient dans mes oreilles mais je m'écarquillais les yeux à regarder et je ne voyais rien, absolument rien de plus qu'une femme... une femme comme n'importe quelle autre, comme celle d'hier, comme celle d'avant-hier...
- Il faut se conformer à ce que Dieu nous a donné et ne pas aspirer à plus. En résumé, vous avez sorti Asunción de chez elle, lui jurant que vous embrasseriez le catholicisme et que vous vous marieriez avec elle.
- C'est vrai.
- Et vous allez tenir votre promesse.
- Je ne pense pas me marier.
- Alors...
- Je lui ai déjà dit de venir avec moi à Malte.
- Elle n'ira pas.
- Eh bien, moi, si.

- Milord, dis-je, en donnant à mes paroles toute la sérénité possible, vous, sous cette humeur mélancolique, sous les oripeaux de votre imagination aussi brillante que folle, vous conservez sans doute un profond sentiment et un cœur d'or pur, non de vil métal doré comme vos actions.
- Que voulez-vous dire ?
- Qu'une personne honnête comme vous saurez réparer la plus récente et la plus grave de ses fautes.
- Araceli, me dit-il, très sèchement, vous êtes un impertinent. Etes-vous par hasard frère, époux ou amant de la personne offensée ?
- Si je l'étais, ce serait pareil, répondis-je, l'obligeant à arrêter sa marche fébrile.
- Quel sentiment vous pousse à vous mettre dans ce qui ne vous regarde pas ? Du donquichottisme, du pur donquichottisme.
- Un sentiment que je ne sais pas définir et qui me pousse à faire ce pas avec une force extraordinaire, répondis-je. Un sentiment qui, je crois, enferme quelque chose d'amour de la société où je vis et amour de la justice que j'adore... Je ne peux ni le contenir ni l'étouffer. Peut-être que je me trompe ; mais je crois que vous êtes une bête dangereuse, belle peut-être, mais dangereuse qu'il faut poursuivre et punir.
- Etes-vous doña María ? me dit-il, les yeux hagards et le visage décomposé. Etes-vous doña María qui prend des formes masculines pour se mettre devant moi ? Je n'ai de compte à rendre qu'à elle.
- Je suis qui je suis. Pour le reste, si une part de la responsabilité revient à la mère de la victime, cela ne diminue pas votre faute... Mais ce n'est pas qu'une seule victime ; nous sommes plusieurs victimes. La

passion sauvage d'une folle furie effrénée pour qui il n'y a dans le monde ni loi, ni sentiment, ni coutume respectable, touche, dans ses dégâts, tout ce qui l'entoure. Par votre action, des personnes innocentes sont exposées à être humiliées et poursuivies et, moi-même, je deviens responsable de fautes que je n'ai pas commises.

- Enfin, Araceli, qu'est-ce que c'est que toute cette musique ? dit-il, sur un ton et avec des manières qui me rappelaient le jour d'ivresse chez Poenco.
- J'y arrive, répondis-je, avec véhémence. C'est que vous m'êtes devenu profondément haïssable, c'est que je suis humilié de vous voir devant moi, c'est que je vous hais, lord Gray, et je n'ai pas besoin d'en dire plus.

Je sentais dans mes veines couler un feu inhabituel. Je ne me l'expliquais pas. Je désirais étouffer ce sentiment exterminateur et sanguinaire ; mais le souvenir de la malheureuse jeune fille que j'avais vue peu avant me mettait les nerfs à vif, me faisait serrer les poings et mon cœur dans ma poitrine voulait exploser. Il n'y avait pas de calcul en moi. Tout ce qui déterminait mon existence en ce moment était pure passion.

- Araceli, ajouta-t-il, respirant avec force, cette nuit, je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Crois-tu que je suis Currito Báez ?
- Lord Gray, répondis-je, moi non plus, je ne suis pas d'humeur à plaisanter.
- Je n'ai pas encore eu le plaisir, dit-il, avec dédain et amertume, de tuer un vengeur d'offenses propres et un défenseur de donzelles d'autrui.
- Que je sois maudit si ce qui me pousse en cet instant n'est pas noble et nouveau.

- Araceli ! s'écria-t-il, dans une furie subite, veux-tu que je te tue ? Je désire en finir avec quelqu'un.
- Je suis disposé à vous en donner le plaisir.
- Quand ?
- Tout de suite.
- Ah ! dit-il, en riant à gorge déployée. Monsieur don Quichotte de la Mancha est prioritaire. Espagne, je vais prendre congé de toi en luttant contre ton héros.
- Peu importe. Après les moqueries viennent les choses sérieuses.
- Nous nous battons... Voulez-vous avant recevoir les dernières leçons d'escrime ?
- Merci, j'en sais assez maintenant.
- Pauvre enfant... Je vais vous tuer !... Mais il est dix heures et demie... mes amis m'attendent...
- Sur la plage de la Caleta.
- Avons-nous nommé des témoins ?
- Nous ne manquerons pas d'amis pour choisir.
- Allons-y, vite !
- Tout de suite.
- Je croyais, dit-il, dans un plaisir soudain, qu'il n'y avait à Cadix qu'un don Quichotte en la personne de don Pedro del Congosto... Oh ! Espagne ! Délicieux pays !

La nuit était obscure et sereine. En nous approchant de la porte de la Caleta, nous vîmes, de loin, l'illumination qu'il y avait sur la petite place des Barquillas, près du théâtre et dans les baraques. Une immense foule s'entassait dans ces lieux de loisirs improvisés et on entendait des cris et des vivats par lesquels on fêtait le grand événement de la bataille de la Albuera.

Nous restâmes là un long moment. Les amis de lord Gray et don Pedro attendaient près des remparts en deux groupes distincts.

- A-t-on apporté les gourdins ? demanda, doucement, un des compagnons de lord Gray.
- Oui... ce sont des nerfs de cuir pour qu'il puisse être battu sans que ce soit des coups mortels...
- Et les lampes tempêtes ?
- Et les fusées ?
- Tout y est, dit l'un, sans pouvoir dissimuler son plaisir. Le comédien vêtu de toutes ses armes à l'antique, qui doit se présenter à l'endroit où est lord Gray, attend dans cette maison. Un mannequin pareil, Cadix n'en a jamais vu.
- Mais don Pedro n'arrive pas...
- Le voilà... ses amis les croisés l'entourent.
- Tout doit se faire comme je l'ai dit... indiqua lord Gray, je veux prendre congé de Cadix après une bonne blague.
- Dommage qu'on n'ait pas pu faire cela sur la scène du théâtre.
- Messieurs, l'heure approche. Vous descendez... Araceli ?

- J'y vais.

Tous descendirent et je m'arrêtai désirant m'isoler un bref instant pour reprendre mes esprits et donner des ailes à mes pensées. Je m'étais promené un peu entre la porte et la plateforme des Capucins, quand je vis sur les remparts une personne, une ombre noire, dont la forme et la silhouette n'étaient pas bien nettes, elle se déplaçait vers la plage, suivant du regard les spectateurs et les héros du duel burlesque. Ma curiosité était aiguisée et je voulais savoir qui c'était ; mais, pressé, je ne m'arrêtai pas et descendis aussitôt.

Deux grands groupes se formèrent sur la plage et ceux de l'un et l'autre camp, à part quelques idiots qui portaient les habits de croisés, étaient dans le coup. Parmi ceux de lord Gray, je vis un comédien habillé des pieds à la tête, avec plastron et dos de laiton, casque grillagé, bouclier et tant de plumes sur la tête qu'il ressemblait plus à un Sauvage d'Amérique qu'à un guerrier. Les autres lui donnaient des instructions mais lui leur disait :

- Je sais bien ce que j'ai à faire. Triste chose que de se laisser tuer, même pour rire... Moi, je lui dirai que je me mets en garde, puis je parlerai anglais ainsi : *Pliquis miquis*... et après, je pousserai un hurlement etc, etc.
- Fais tout ton possible pour imiter mes manières et ma voix, lui dit lord Gray.
- Ne vous tracassez pas *Miloro*.

Un des participants s'approcha de l'autre groupe et dit à voix haute :

- Son Excellence lord Gray, duc de Gray, vous attend. Nous allons nous répartir selon le soleil mais, comme il

n'y a pas de soleil, nous nous répartirons à la lumière des étoiles... Faisons un trait dans le sable.

- Pour ma part, je suis prêt, dit don Pedro, voyant avancer vers le centre l'épouvantable figure du chevalier armé. Il me semble que vous tremblez, lord Gray.

En effet, le supposé lord tremblait.

- Dieu me vienne en aide, s'écria Congosto, d'une voix caverneuse, et que ce bras, prompt à défendre la justice et à venger un honteux outrage, soit plus fort que celui du Cid... Lord Gray, reconnaissez-vous votre erreur et vous disposez-vous à réparer l'affront que vous avez causé ?

Monsieur Poenco (parce que c'était lui) crut prudent de répondre en anglais de cette manière :

- *Pliquis miquis...* Ah ! Noon !... horrible Congosto... Noooooon !
- Eh bien, soit... ! dit don Pedro, en sortant son épée, avec la bénédiction de Dieu¹⁰...

Les terribles aciers se croisèrent ; don Pedro donnait des coups qui auraient fendu en deux monsieur Poenco, si celui-ci, avec une prudence extrême ne s'était retiré en sautant en arrière. Les personnes présentes se retenaient difficilement de rire parce que le duel était une espèce de bal dans lequel on voyait don Pedro sauter ici et là pour attraper sous le fil de son épée le supposé lord Gray. Enfin, après de nombreux tours et détours, celui-ci poussa un rugissement et tomba par terre en disant :

¹⁰ Allusion à Don Quichotte, I, chap. 45 – II, chap. 56 – II, chap. 63.

- Je suis mort.

Aussitôt, don Pedro se vit entouré sur tous les côtés. La multitude de nerfs tombèrent sur les dos et, dans un bruit épouvantable, les gens répétaient :

- Vive le grand don Pedro del Congosto, le plus vaillant chevalier d'Espagne !

Les lampes tempêtes s'allumèrent et commença une espèce de scène infernale. L'un le poussait d'un côté, un autre de l'autre, on voulait le soulever de terre ; mais il fallut le traîner car les coups de bâton pleuvaient abondamment sur le malheureux chevalier comme sur les deux ou trois croisés qui étaient venus le défendre.

- Vive le vaillant, l'invincible don Pedro del Congosto, qui a tué lord Gray !
- Arrière, canaille ! criait, en se défendant, le mannequin. Si je l'ai tué, lui, je pourrai en faire autant avec vous, racaille vindicative et dévergondée.

Et, roué de coups, piqué, poussé, traîné, il fut conduit vers la porte comme en un grotesque triomphe jusqu'à ce que, compatissants après de tant de cruauté, on le chargeât sur le dos, l'emmenant en procession vers la ville. Les uns jouaient de la corne, d'autres tapaient sur des poêles et des casseroles, d'autres faisaient sonner des cloches et des grelots et, au bruit de tels instruments et à la lueur des lampes, ce tableau ressemblait à une scène de sorcières ou d'une fantastique émeute du temps où il y avait dans le monde des enchanteurs. Une fois en haut des remparts, on cessa d'affliger le héros et, porté sur les épaules, son parcours devant les baraques fut un véritable triomphe. L'épée de don Pedro resta abandonnée par

terre. C'était comme je l'ai déjà dit, l'épée de Francisco Pizarro. Voilà où en étaient les grandeurs héroïques d'Espagne.

Lord Gray et moi avec deux autres, nous étions restés sur la plage.

- Une autre blague ? demanda Figueroa, l'un des témoins nommés, sur le terrain.
- Finissons-en, dit lord Gray, avec impatience. Je dois préparer mon voyage.
- Donnez des explications, dit l'autre, et on évitera une histoire désagréable.
- C'est Araceli qui doit les donner, pas moi, affirma l'Anglais.
- C'est à lord Gray qu'il convient de parler, pour expliquer sa vile conduite.
- En garde, s'écria-t-il avec frénésie. Je quitte Cadix en tuant un ami.
- En garde, m'exclamai-je, en sortant mon épée.

Les préliminaires durèrent peu et les deux aciers glissèrent comme des lueurs d'argent dans l'obscurité de la nuit.

Soudain, l'un des témoins dit :

- Halte, quelqu'un nous regarde... Là-bas, une personne avance.
- Une forme noire... Maudit soit le curieux.
- Et si c'était Villavicencio, au courant de la blague et croyant venir l'empêcher, il va savoir la vérité...
- On dirait une femme.
- Plutôt un homme. Il s'arrête là-bas... et nous observe.
- Allez, dit lord Gray. Que le monde entier vienne nous observer !

- Allez.

Les aciers recommencèrent à se croiser. Je me sentais fort dans cette seconde attaque ; lord Gray était un habile pointeur ; mais il était agité tandis que, moi, je conservais une bonne sérénité. Soudain, ma main avança en une rapide attaque ; on sentit le grincement de l'acier qui glissait contre l'autre et lord Gray, articulant une exclamation, tomba par terre.

- Je suis mort, dit-il, en portant la main à sa poitrine.
Araceli... bon élève... l'honneur de son maître.

Jetant mon épée, le premier réflexe fut de courir vers le blessé pour le secourir ; mais Figueroa, tout troublé, me dit :

- C'est fait... Araceli, fuis... ne perds pas de temps. Le Gouverneur... l'ambassade... Wellesley.

Comprenant que ma situation était risquée, je courus vers les remparts. Troublé, profondément impressionné et ému, j'avançais vers la porte quand je fus arrêté par une personne qui avançait résolument vers le lieu de la catastrophe.

"Le Gouverneur Villavicencio ! dis-je, sur le coup, avant de distinguer clairement la forme de cet étrange spectateur du duel."

Mais, reconnaissant la personne et m'approchant d'elle, je m'écriai avec étonnement :

- Madame doña María... Vous, ici, à cette heure !
- Il est tombé, dit-elle, en regardant très attentivement vers le lieu où était lord Gray. La marquise a gagné en assurant que ce n'était pas don Pedro l'homme qu'il fallait pour mener à bien cette grande entreprise. Vous...
- Madame, dis-je brusquement, ne louez pas mon exploit... Je veux l'oublier, je veux oublier que cette main...
- Vous avez puni l'infamie d'un mécréant et le haut prince de l'honneur est resté triomphant.
- J'en doute beaucoup, Madame. L'orgueil de mon exploit est une flamme qui me brûle le cœur.
- Je veux le voir, dit brusquement la dame.
- Qui ?

- Lord Gray.
- Moi non, m'écriai-je, avec épouvante, désirant m'éloigner de là.

Doña María s'approcha du corps et l'examina.

- Une bande, dit l'un.

Doña María jeta son mouchoir sur le corps et, enlevant ensuite un châle noir qu'elle avait sous le manteau qu'elle portait, en fit des morceaux qu'elle jeta sur le sable.

Lord Gray, ouvrant les yeux, dit d'une voix faible :

- Doña María ! Pourquoi as-tu pris la forme de cet ami ?..
Si ta fille entre au couvent, je l'en sortirai.

La comtesse de Rumblar s'éloigna rapidement de là.

Mû par un sentiment de compassion, je m'approchai de lord Gray. Cette belle figure, jetée à terre, ce visage décoloré et cadavérique m'inspirait une profonde douleur. Le blessé se redressa en me voyant et, levant la main, me dit quelques mots qui résonnèrent dans ma tête avec un écho que je n'ai jamais oublié ; des mots étranges !

Je m'éloignai rapidement de là et j'entrai par la porte de la Caleta quand la comtesse de Rumblar, marchant d'un bon pas derrière moi, m'arrêta.

- Emmenez-moi chez moi. S'il faut vous cacher, je m'en charge. Villavicencio veut vous arrêter ; mais je ne permets pas qu'un aussi bon gentilhomme tombe aux mains de la justice.

Je lui offris le bras et nous marchâmes lentement. Je ne disais plus rien.

- Chevalier, continua-t-elle. Oh ! que je suis contente de vous appeler ainsi ! Le beau mot a si rarement une application dans cette société corrompue.

Je ne lui répondis pas. Nous continuâmes à marcher et, par deux ou trois fois, elle me prodigua les mêmes éloges. Je commençais à avoir l'horreur de ma stupéfiante chevalerie. Le sang de lord Gray courait en jet épouvantable devant mes yeux.

- A partir d'aujourd'hui, valeureux jeune homme, vous avez acquis l'ultime grade de mon estime et je vous en donnerai une preuve.

Je ne dis encore rien.

- Quand ma fille s'est présentée chez moi dans le lamentable état où vous avez pu la voir, j'ai invoqué Dieu, lui demandant un châtiment pour le bourreau de notre honneur. J'étais indignée de voir que sur tant d'hommes qui se réunissaient à la maison, aucun n'avait compris les devoirs que l'honneur impose à un chevalier... Quand j'ai vu le brave Congosto disposé à venger mon outrage, j'ai cru fermement que Dieu l'avait fait exécuteur de sa justice. On dit que don Pedro est ridicule ; mais, hélas ! comme la générosité, la noblesse et l'élévation des sentiments sont des exceptions dans cette société, les gens appellent ridicule celui qui se distingue de cette vulgarité nauséabonde... Moi, je ne sais pas pourquoi j'avais confiance dans le succès du courage de Congosto... Je désirais être un homme et je me consumais dans ma profonde douleur. Moi, je croyais que l'harmonie du monde ne pouvait exister

tant que lord Gray vivrait et une curiosité intense dévorait mon âme... Je ne pouvais dormir ; veiller me faisait mal... La scène à laquelle j'avais assisté ensuite ne quittait pas mes pensées et, chaque minute, qui passait sans connaître le résultat d'une bataille que j'ai prise au sérieux, me paraissait un siècle...

- Madame doña María, dis-je, essayant d'expulser le grand poids que j'avais sur le cœur, l'esprit masculin que vous avez m'étonne. Mais si vous renaissiez et avez à nouveau des filles...
- Je sais bien ce que vous allez me dire, oui... que je les tiens mieux en mains, que je ne leur permette même pas de regarder un homme. J'ai été trop tolérante... Mais éloignons-nous d'ici... Le bruit de cette canaille me gêne beaucoup.
- Ce sont les patriotes qui célèbrent la victoire d'Albuera et la Constitution qui vient d'être lue aujourd'hui aux *Cortès*.

Elle s'arrêta un instant devant les baraques et, en repartant, me dit de façon lugubre :

- Je suis morte, je suis déjà morte. Le monde est fini pour moi. Je vous laisse à ces charlatans. En vous adressant mon dernier regard, mon esprit se recueille, s'alimente et je n'ai besoin de rien d'autre... Je regrette d'être née à cette époque infâme. Je ne suis pas de cette époque, non... A partir de cette nuit, ma maison va se fermer comme un sépulcre... Valeureux jeune homme, en prenant congé de vous pour toujours, je veux vous donner une preuve de ma gratitude.

Je ne répondis rien non plus. Lord Gray était toujours devant moi.

- Vous êtes à mes yeux, continua-t-elle, à partir de maintenant entouré d'une auréole. Vous avez répondu à mes idées comme le bras répond à la pensée.

"Maudite auréole, m'exclamai-je en moi-même, maudit bras et maudite pensée."

Je vous récompenserai de la façon suivante. Je sais bien que vous aimez l'étudiante... c'est la marquise de Leiva qui me l'a dit.

- Qui est l'étudiante, Madame ?
- L'étudiante, c'est Inès, fille comme vous le savez... laissons-là les mystères... fille de la brave parente, la comtesse et d'un étudiant appelé don Luis. J'ai voulu tirer parti de cette malheureuse ; mais ce n'est pas possible. Sa condition légère la rend incapable de tout amendement. Elle vaut bien peu. Est-ce vrai que vous l'avez sortie de la maison ?
- Oui, Madame. Je l'ai sortie pour la conduire auprès de sa mère. Je me glorifie de cette action plus que de celle à laquelle vous venez d'assister.
- Et vous l'aimez ?
- Oui, Madame.
- Quel dommage ! L'étudiante est indigne de vous. Je vous en fais cadeau. Amusez-vous bien... Elle sera comme sa mère... Ils lui ont donné une éducation lamentable et l'ont élevée chez des gens très humbles, elle a eu le temps d'apprendre toutes sortes de malices.

J'entendis ces mots avec indignation, mais je me tus.

- Je m'étonne de votre naïveté. Oh ! Mon fils ne peut pas se marier avec une telle fille... La comtesse la réclame, elle l'appelle sa fille, elle bouleverse l'admirable structure de la famille pour assurer l'avenir de sa fille et mettre un voile au déshonneur de la mère. La comtesse la réclame... Quel nom portera-t-elle ? A partir de ce moment, Inès est une malheureuse créature bâtarde à qui aucun gentilhomme ne pourra offrir dignement sa main.

Je restai en silence. Mon entendement était comme paralysé et tuméfié par la stupeur.

- Oui, poursuivit-elle. Tout est achevé. Je plaiderai parce que l'héritage me revient. La maison de Leiva n'a plus de succession... Je suppose que vous ne serez pas capable de donner un nom à une... Emmenez-la, emmenez-la vite. Je ne veux plus avoir, dans ma maison, ce déshonneur... Une fille sans nom... une malheureuse bâtarde. Quel horrible spectacle pour ma pauvre petite Presentación, mon unique fille !...

Doña María poussa un soupir par lequel on aurait dit qu'elle s'était défaite de la moitié de son âme puis elle ne dit plus rien de tout le chemin. Moi non plus, je ne dis plus un mot.

Nous arrivâmes à la maison où, avec impatience et anxiété, don Paco attendait sa maîtresse. Nous montâmes en silence, j'attendis un instant dans le salon et doña María, après une courte absence, apparut, traînant Inès par la main et me dit :

- La voilà... Vous pouvez l'emmener, fuir Cadix... vous amuser, oui, vous amuser avec elle. Je vous assure qu'elle ne vaut pas grand-chose... Après la confession

de sa mère, je vous assure que ni la marquise de Leiva ni moi ne ferons rien pour la récupérer.

- Allons-nous-en, Inès, dis-je, fuyons d'ici. Fuyons pour toujours de cette maison et de Cadix.
- Vous allez à Malte ? me demanda doña María, avec un sourire et une épouvantable expression que les mots de notre langue ne peuvent rendre.
- Vous ne me laissez pas entrer dans la chambre où est enfermée Asunción, dit Inès, en pleurant, pour prendre congé d'elle ?

Doña María, pour unique réponse, nous montra la porte. Nous sortîmes et descendîmes. Quand la comtesse de Rumblar disparut à notre vue, quand la clarté de la lampe qu'elle tenait elle-même bien haut cessa d'illuminer son visage, il me sembla que cette silhouette s'était effacée d'une toile qui avait disparu comme disparaît le dessin peint sur une page d'un livre qu'on referme brusquement.

- Fuyons, ma chérie, fuyons cette maudite maison et fuyons de Cadix et de la Caleta, dis-je, en serrant sous mon bras la main d'Inès.
- Et lord Gray ? me répondit-elle.
- Tais-toi... ne me demande rien, m'écriai-je, avec angoisse. Eloigne-toi de moi, mes mains sont tachées de sang.
- Je comprends, dit-elle, avec une vive émotion. L'infâme conduite de cet homme a été punie... Lord Gray est mort.
- Ne me pose pas de question, répétais-je, en pressant le pas. Lord Gray... J'ai eu plus de chance que lui dans le duel. Demain, on dira que l'honneur... et... on me portera aux nues... Malheureux que je suis !... Le

Cadix Traduction de Daniel Gautier

malheureux est tombé, baignant dans son sang, je me suis approché et il m'a dit : "Tu crois que je suis mort ? Illusion !... Je ne suis pas mort... je ne peux mourir... je suis immortel..."

- Il n'est donc pas mort ?
- Fuyons... ne t'arrête pas... Je suis fou. Cette silhouette qui est passée devant nous n'est-ce pas celle de lord Gray ?

Inès, en se serrant contre moi, ajouta :

- Fuyons, oui... peut-être qu'ils te poursuivent... Ma mère et moi, nous te cacherons et nous fuirons avec toi.

FIN

Septiembre-Octubre, 1874.